

Leonardo Sciascia Candido

Points



roman

TEXTE INTEGRAL



Leonardo Sciascia

Candido
ou
Un rêve fait en Sicile

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR NINO FRANK

Les Lettres nouvelles Maurice Nadeau

OceanofPDF.com

en couverture : illustration Rozier-Gaudriault.
titre original : Candido, ovvero Un sogno fatto in Sicilia.
© Giulio Einaudi, Torino, 1977.
ISBN 2-02-005868-5 (ISBN 1^{re} parution 2-86231-0042).
© Les Lettres nouvelles/Maurice Nadeau, 1978 ;
coédition Robert Laffont/Lettres nouvelles
pour la traduction française.

OceanofPDF.com

Du lieu et de la nuit où Candido Munafo vint au monde et de la raison pour laquelle il reçut le prénom de Candido.

Candido Munafo naquit la nuit du 9 au 10 juillet de 1943 dans une grotte qui s'ouvrait, vaste et profonde, au pied d'une colline d'oliviers. Rien de plus facile que de venir au monde dans une grotte ou une étable cet été-là, et en particulier cette nuit-là : dans la Sicile où venaient guerroyer la Septième armée américaine du général Patton, la Huitième britannique du général Montgomery, la division allemande *Hermann Goering*, ainsi que quelque fantomatique régiment italien réduit pour de bon à l'état de fantôme. Au reste, c'est justement cette nuit que, le ciel de l'île sinistrement illuminé par des feux de bengale multicolores, les villes labourées par des bombes, les armées de Patton et de Montgomery débarquaient.

Ainsi, nul signe surnaturel et prémonitoire dans cette naissance de Candido Munafo dans une grotte ; pas plus dans le fait que cette grotte se trouvait sur le territoire de Serradifalco – la montagne du faucon –, lieu propre à prendre un envol, un envol de rapace ; et encore moins si cette nuit-là le ciel était constamment éclairé par des fusées tantôt rougeoyantes tantôt d'une blancheur brûlante et s'il était empli d'un vaste craquètement métallique, et ce métal, on aurait dit qu'il était la matière dont était faite la voûte nocturne elle-même et non les avions qui la parcouraient, ces appareils dont la trajectoire invisible aboutissait à des grappes d'explosions plus ou moins lointaines.

En revanche, c'est bien le destin – à savoir, les événements qui, à partir de ce soir-là, traverseront la Sicile et l'Italie – qui marquera le prénom qu'on lui donna : prénom chargé de destin. Fût-il né douze heures avant, dans la ville jusqu'alors jamais bombardée, il se serait nommé Bruno : le prénom du fils de Mussolini mort dans les forces aériennes mais toujours vivant dans le cœur de tous les Italiens, tels l'avocat Munafo et son épouse, Maria Grazia Munafo née Cressi, fille du général de la Milice Fasciste Arturo Cressi, héros des guerres d'Ethiopie et d'Espagne, un peu moins héros, vu ses rhumatismes récents, de la guerre en cours.

Né, comme il est dit, après le premier et terrible bombardement de la ville où ils demeuraient, ses parents préférèrent choisir le prénom de Candido : que le père trouva machinalement, de manière quasi surréaliste ; que Madame Maria Grazia agréa pour des motifs pas tout à fait nobles, comme étant à tel point opposé au Bruno primitivement adopté qu'il en effaçait jusqu'aux intentions. Candido ainsi qu'une page blanche : sur laquelle, le fascisme gommé, il faudrait entreprendre d'inscrire une vie nouvelle.

L'existence d'un livre portant ce nom en guise de titre, et touchant un personnage errant parmi les guerres entre Arabes et Bulgares, entre Jésuites et royaume d'Espagne, était parfaitement ignorée par Maître Francesco Maria Munafo, aussi bien que celle de François Marie Arouet, créateur de ce personnage. Inconnus également de Madame Munafo, qui lisait pourtant quelques livres : à la différence de son époux, lequel n'en avait jamais lu que pour des raisons scolaires ou professionnelles. Quant à savoir comment l'un et l'autre avaient pu effectuer leurs études primaires, secondaires et supérieures sans jamais entendre parler de Voltaire et de Candido, il n'y a rien d'étonnant : ce sont là choses qui arrivent encore à présent.

Dans l'esprit de Maître Munafo, ce vocable de Candido avait surgi dès qu'avaient pris fin les explosions de ce premier et effroyable bombardement de la ville où il résidait. Notre avocat se trouvait à proximité de la gare, au moment même où, vers quatre heures de l'après-midi, le bombardement avait soudainement commencé : il courait presque, Maître Munafo, pour ne point rater le train de Palerme où, le lendemain, aux Assises, il avait à prouver l'innocence d'un assassin. Et voilà que, tout à trac, il se trouve quasiment au beau milieu d'une espèce de corolle, dont d'épouvantables explosions, presque ponctuellement concentriques, formaient des espèces de pétales. Il se jeta, ou fut jeté, au sol, serrant contre sa poitrine sa serviette contenant les papiers du procès. Dix minutes après – durée du bombardement, ainsi qu'il l'apprendra par la suite –, il se releva, au milieu d'un silence ébaubi et peureux : un silence chargé de poussière, une poussière infinie et infiniment drue.

De prime abord, comme aveuglé, notre homme : ce furent ses pleurs, ses larmes qui lui ouvrirent les yeux sur cette pluie de poussière. Lorsque, des siècles plus tard, la poussière commença à se lever, il s'avisa qu'il n'y avait plus de rue, qu'il n'y avait plus de gare, qu'il n'y avait plus de ville. Il franchit les bords de la corolle en se laissant glisser dans l'immense fossé

qui l'entourait, puis en remontant laborieusement de l'autre côté. Et il se trouva en présence d'une statue de plâtre des plus grotesques, qui n'avait de vivant, comme transplantés, atrocement arrachés à un être vivant et sur elle transplantés, que les yeux.

Il lui fallut un bon moment, à la limite de la démence, pour reconnaître, à la serviette toujours serrée contre sa poitrine, sa propre image : dans une glace chue presque intacte de l'une des maisons désormais disparues. Et c'est alors qu'il lui advint d'articuler et de répéter maintes fois le mot « Candido ».

Ainsi, en lui-même, reprenait concrétion, par le truchement de ce vocable, la conscience de ce qu'il était, du lieu où il était, de ce qui venait d'advenir. *Candido*, candide : la blancheur dont il se sentait comme émaillé, l'impression de renaître commençant à sourdre dans son for intérieur. Répétant toujours le mot, il s'arracha à la contemplation stupéfaite et stupide de son image dans la glace poudreuse, pris qu'il fut subitement par l'anxiété, une anxiété douloureuse comme une blessure qu'il n'aurait point remarquée jusque-là, à propos de ce qui avait pu arriver à son épouse, à l'enfant qui allait naître d'un jour à l'autre, à sa maison. Seulement, il ne savait plus du tout de quel côté pouvait bien se trouver présentement cette maison et, cheminant du pas que l'on pourrait attribuer en rêve à une statue de plâtre, il cherchait de tous côtés. On commençait à entendre des lamentations, des cris.

Il errait sans savoir de quel côté se diriger, jusqu'au moment où surgit, parmi les décombres, une poignée de soldats menés par un officier très jeune. Mis en présence de cette statue de plâtre, les soldats rirent nerveusement. L'officier lui demanda où il allait et ce qu'il cherchait. L'avocat prononçant le nom de la rue où il demeurait, l'officier tira du portefeuille qu'il portait en bandoulière un plan de la ville et l'orienta d'après les restes fumants de la gare ; après quoi il lui montra la direction à prendre pour retrouver sa maison et lui souhaita de la retrouver. — Merci, — dit Munafo, et il partit à travers les décombres.

Une couple d'heures après, il retrouva la maison. Intacte, sauf que toutes les portes et les fenêtres étaient grandes ouvertes, presque arrachées à leurs gonds. Collées contre un mur, son épouse et la bonne, chavirées, étaient en prières ; l'avocat en profita pour en dire lui-même une ou deux. Après quoi ils remplirent de linge deux valises, ainsi que de bijoux, d'argent et de

carnets de chèques, pour descendre aussitôt rejoindre le flot d'humains qui s'enfuyait vers la campagne.

La chance les favorisa tout de suite. A la sortie de la ville, il y avait une colonne de véhicules militaires immobilisés à l'abri des arbres. Tout le flot des fuyards s'y jetèrent comme des furieux, et le capitaine qui enjoignait à ses hommes de les faire descendre fut menacé, notamment par les femmes, de se faire arracher les yeux et passer à la moulinette. Le capitaine examina la situation – il ne disposait que de quelques soldats, alors que les femmes étaient nombreuses – et donna le signal du départ. – Et où c'est que l'on va ?, – demandèrent les soldats. – Où va la route, – répondit le chœur des femmes. Et, vu les circonstances, la réponse avait l'air sensée. Les véhicules démarrèrent.

Ils n'avaient parcouru qu'une vingtaine de kilomètres quand apparurent les terribles avions américains à queue double : ils étincelaient dans le crépuscule, et il eût été bien plaisant de rester là à les regarder piquer comme s'ils allaient atterrir, mais le fait est qu'ils commencèrent à lancer leur mitraille en rafales. Des véhicules qui s'étaient immobilisés, le flot, au milieu des cris de terreur, s'essaima dans les champs.

Lorsque le mitraillage prit fin et que les avions eurent disparu, tous les véhicules étaient la proie des flammes. Il y avait aussi trois ou quatre morts à qui personne ne porta intérêt. C'est au milieu de ces champs, et dans la grotte que l'on y découvrit que Candido Munafo vint au monde quatre heures après le bombardement.

Des doutes que nourrit Maître Munafo concernant sa paternité et des tracasseries qui s'ensuivirent.

Après avoir mis au monde Candido en présence d'une centaine de femmes qui créaient dans la grotte une confusion affairée (d'où, à un confrère de Maître Munafo qui se trouvait parmi les fuyards, le souvenir de Constance la Normande en situation semblable, accouchant de l'empereur Frédéric sous une tente au milieu de la place principale de Jesi, entourée de quantité de femmes), Madame Maria Grazia Munafo née Cressi, de l'avis de son époux, devint *une autre*. De l'avis des amis, plus belle ; des amies – leur avis joutant celui de l'époux –, plus dure quant aux linéaments et aux sentiments, plus agacée et plus agaçante, plus vénéneuse en parlant et plus distraite en écoutant. Tant et si bien que, avant Noël même, Madame Munafo en vint à avoir plus d'amis que d'amies et ce fait, assez manifestement, sera pour Maître Munafo motif d'inquiétude et d'humeur.

Toutefois, quoique s'éprouvant elle-même, pour ce qui était de son corps, *tout autre*, bourdonnant avec délices d'appétits à la façon d'une abeille zélée, ambrée et fort doucement emmiellée, l'idée ne lui venait nullement, pour l'heure, qu'elle pourrait, parmi ces amis, en choisir un en vue d'amours furtives, telles celles auxquelles s'adonnaient nombre de ses amies, ou ex-amies. Si les hommes l'intéressaient plus que les femmes, c'était pour une raison on ne peut plus simple : les hommes faisaient de la politique et, pour lors, c'est d'hommes faisant de la politique qu'elle avait besoin. Depuis cette même nuit où Candido était né, le général Arturo Cressi, père de la dame, se tenait, ou souhaitait être tenu, pour décédé. De peur, par peur. Mais sa fille, qui l'adorait, se figurait qu'il se tenait, ou souhaitait être tenu, pour décédé tout simplement parce que la patrie était morte, parce que le fascisme était mort, et parce que Mussolini lui-même avait fini par tomber entre les mains des Allemands. Elle s'employait donc, disait-elle, afin de ramener quelque lueur de vie dans l'œil (un œil, très précisément : pour l'autre, on ne savait pas trop dans quelle circonstance héroïque il l'avait perdu) du général, éteint en fait par la peur, mais, croyait-

elle, par la déception et l'indignation. Et pour cela elle adopta le bon chemin : celui-là même qu'aurait choisi le général s'il avait eu moins peur.

La crainte la plus instante du général lui venait de l'idée que les Américains ne le déportent en Afrique du Nord, comme ils faisaient pour tous ceux qui leur étaient signalés en tant que fascistes dangereux. Cette occurrence possible, Maria Grazia trouva vite le moyen de la rendre impossible et, il nous faut bien le dire, grâce à Candido. Ce fut là la première et unique fois où Candido rendit service aux siens. Sa mère ayant décidé de ne pas l'allaiter elle-même, de son propre lait, comme le faisaient presque toutes les mères en ce temps-là, elle essaya d'abord de l'alimenter au lait d'ânesse, tenu pour infiniment léger et exquis par tous ceux qui en ont goûté. Candido n'en voulut point. Sa mère expérimenta alors le lait de chèvre un brin allongé : c'était toute une affaire que de le lui faire avaler, et, une fois avalé, rien à faire pour l'empêcher de le restituer. Quant aux vaches, il n'y en avait plus dans les champs.

C'est ainsi que Maître Munafo se trouva dans l'obligation de manquer à la dignité patriotique qu'il avait résolu d'observer à l'endroit de l'ennemi vainqueur : il alla voir le capitaine américain qui, dans la ville, commandait en tout et pour tout, et lui exposa la condition affamée où se débattait et geignait, surtout la nuit, le jeune Candido, et semblablement celle de Maria Grazia et la sienne, parents angoissés et privés de sommeil. Le capitaine en fut touché : il lui envoya à la maison du lait en poudre, du lait condensé et demi-condensé, du sucre, du café, des flocons d'avoine, des biscuits au malt et de la viande en boîte. Tout un lot de bonnes choses même pour une demeure aux garde-manger bien garnis comme l'était celle de Maître Munafo.

Ce dernier retourna chez le capitaine afin de le remercier. Et ce coup-ci, le capitaine, peut-être parce que moins occupé, lui parla à cœur ouvert : plus exactement, ce fut le professeur qui lui parla – de lettres italiennes, dans une université – et non pas le capitaine aux pouvoirs quasi absolus et parfois capricieux que voyait généralement la population. Il entretint Maître Munafo de sa propre mère, exhibant une de ses photos en couleur, et cette mère était proprement sicilienne : issue d'un patelin proche, à une quinzaine de kilomètres. Elle n'avait nul souvenir, cette mère, qu'il lui restât de la famille en vie dans le patelin en question. D'après le nom, l'avocat fouilla

dans sa mémoire : il connaissait bien cette bourgade. Bref, pendant une couple d'heures, le capitaine et l'avocat conversèrent fort agréablement.

Rentré chez lui, en manière d'épigraphe au récit qu'il fit de son entretien avec le capitaine, Maître Munafo énonça la vérité profonde qui lui était apparue au cours de la conversation. – Le monde est vraiment petit, – déclara-t-il. Opinion à coup sûr guère partagée par les soldats qui, en ce temps-là, allaient mourir à des milliers de kilomètres de leur pays, mais à laquelle Madame Munafo s'empessa de souscrire. Et ce monde, Madame Munafo s'efforça ultérieurement de le rendre encore plus petit en invitant à dîner le capitaine John H. Dykes. Le « H » était l'initiale d'Hamlet : révélation qui charma Maria Grazia, à telle enseigne qu'elle finit par appeler le capitaine Hamlet tout court, dès qu'il s'établit entre eux quelque intimité. Et, à son tour, le capitaine en fut tout à fait charmé, vu, déclara-t-il, que sa mère avait accoutumé de le nommer de la sorte.

Bien avant que le capitaine John H. Dykes devienne Hamlet chez les Munafo, le général avait quelque peu retrouvé ses esprits. Précisons : dès la deuxième fois que le capitaine alla dîner chez sa fille. La troisième fois, le général lui-même était du dîner : son passé fasciste, nullement occulté au capitaine, impressionna plus que favorablement ce dernier. Sa mère lui avait toujours dit que c'était grâce au fascisme que les Italiens avaient commencé à être respectés hors de leur pays.

Le cauchemar de la déportation ainsi chassé, Maria Grazia s'employa assidûment pour ramener son père dans la politique qui, en dépit des interdictions édictées par les Américains, recommençait à bouger. Le général avait un vague penchant pour les communistes, au souvenir d'un avis que Mussolini en personne lui avait exprimé vers 1930 : – Cher Arturo, – lui avait dit le Duce, et le général, en rapportant le mot, soulignait fortement la familiarité de ce « cher Arturo », – cher Arturo, si le fascisme devait s'écrouler, il ne resterait que le communisme. – Au surplus, parmi les gens qui fréquentaient chez les Munafo, il y avait certain confrère, Maître Paolo di Salès, baron et, jadis, aide de camp du général au cours de la guerre d'Espagne, auteur même d'un ouvrage sur cette guerre (*La Fleur de Carmen et le Fascio*), et qui, d'après la voix publique, était devenu, *in pectore*, secrétaire du Parti Communiste local.

Seulement, Maria Grazia, avec Hamlet hantant la maison, n'admettait point que l'on affiche quelque sympathie à l'égard du Parti Communiste.

Démocratie Chrétienne ou Parti Libéral, c'est entre ces deux-là qu'il seyait et convenait que le général fît son choix. Ainsi le général fit-il taire la répugnance qu'il éprouvait à l'égard des curés, en se souvenant qu'en Espagne il s'était battu en faveur de la foi du Christ : il opta donc pour la Démocratie Chrétienne.

Entre temps, tandis que Maria Grazia construisait la nouvelle fortune politique de son père, Candido poussait grâce aux laits et autres aliments prodigieux d'Amérique, tout rose, tout blond, alors que, dans ses premiers jours, il paraissait donner plutôt dans le brun. Et il ressemblait de plus en plus à John H. Dykes, – à Hamlet (que Maître Munafo, avec une opiniâtreté boudeuse, continuait à nommer Djonne). Cette ressemblance de plus en plus manifeste, aussi bien que la familiarité, l'intimité qui s'étaient formées entre Maria Grazia et Hamlet, remuaient à tel point Maître Munafo qu'en son for intérieur, obscurément, telle une tumeur, surgit et grandit une pensée qui n'en était pas une, un soupçon qui n'en était pas un, un sentiment qui n'en était pas un : aux moments où il s'apprêtait à le déchiffrer, il en riait, biaisait, se traitait de dément. N'empêche que la tumeur restait là, et qu'elle croissait. Elle consistait en ceci : que John H. Dykes pût être le père de Candido, ou qu'en tout cas lui-même, Francesco Maria Munafo, ne fût point, de ce Candido, le père. Pure folie : non seulement du fait qu'au moment où Candido avait été conçu, le professeur John H. Dykes se trouvait au Collège d'Helena, dans le Montana, mais aussi, mais surtout vu que Maria Grazia n'avait jamais fait l'amour (façon de parler, comme on verra) avec un autre homme que l'avocat son conjoint.

Il en résulta des disputes continuelles, où cet avocat, se refusant à en avouer les motifs obscurs, fût-ce à lui-même, avait recours à des prétextes on ne peut plus futiles. Et, bien que les apparences fussent toujours sauvées – face à Hamlet, aux amis, au général, –, il n'y eut guère plus de paix chez les Munafo. Maria Grazia appelait son époux « pedzouille » ou « suppôt de la Mafia », par allusion à des origines paysannes assez proches et à des activités professionnelles pas tout à fait transparentes ; et l'avocat ripostait par le qualificatif de « coquette ». Au prix, chaque fois, d'un effort mental, d'un contrôle spasmodique de ses nerfs, pour ne pas remplacer ce qualificatif par le mot « putain », qui sourdait de son âme.

Du départ et du retour d'Hamlet, et de ce qu'il advint à Maître Munafo, qui le méritait bien, et à Candido, qui ne le méritait guère.

John H. Dykes partit aussitôt après les fêtes de Noël qui, chez les Munafo, avec l'aide de l'intendance militaire américaine, furent particulièrement opulentes quant aux vivres et à la boisson.

Hamlet disparu, Maître Munafo connut quelque sérénité. Seule la vue de Candido ressemblant de plus en plus à Hamlet lui donnait de l'agitation : un jour où Maria Grazia, dans une innocence totale, à un moment où, envers son conjoint, elle voulait la paix et non la guerre, dit : – Mais regarde comme il ressemble à Hamlet ! – l'avocat sentit l'aile de la démence le saisir, ou plutôt saisir le bord de la nappe et la tirer avec violence, cette nappe où assiettes, verres, couverts étaient prêts en vue du dîner. Cette action subite et furibonde, le fracas, le désastre à terre des débris, des vins et des sauces procurèrent à Maria Grazia un instant de terreur muette. S'ensuivit tout un flot de paroles et de larmes.

L'avocat ne voulait ni ne pouvait expliquer les raisons de son geste, mais d'autre part, encore qu'obscurément, il l'estimait justifié, se trouvait donc parfaitement en droit de ne pas demander son pardon ; aussi s'enfuit-il pendant deux jours à la campagne. A son retour, son épouse était comme bardée de silence. En revanche, impolie et irascible fut la bonne à son égard, cette bonne en permanence alliée fidèle de sa maîtresse.

Pour celle-ci, son silence impénétrable s'explique par le fait qu'elle avait pris une décision : quitter cet homme qu'elle n'avait jamais aimé – elle s'en rendait compte à présent et s'en donnait bien raison – et qui, de plus, lui semblait la proie d'une démence qu'auparavant il parvenait à cacher et que maintenant il se plaisait à manifester sans la moindre retenue. Il la torturait. Et il y prenait plaisir, oui.

Maria Grazia avait vingt-quatre ans, et grande envie d'être aimée, d'aimer, de se divertir, de voir le monde. Elle s'interrogea touchant son amour à l'égard de Candido : elle n'en trouva point beaucoup, malgré la ressemblance avec Hamlet. Aucun de ses amis, aucune de ses relations ne

lui pardonnerait d'abandonner son rejeton, mais elle découvrait suffisamment de raisons pour s'accorder le pardon. Pour elle, le traumatisme de la journée où Candido était venu au monde et de la façon dont la naissance s'était produite œuvrait sourdement pour ne pas lui rendre dramatique une renonciation, douloureuse une séparation. Il importait plutôt de se préoccuper du général : il fallait que l'abandon de ce que le code appelle le « domicile conjugal » ne nuisît point à l'aisance avec laquelle le général commençait à faire carrière, semblait-il, dans le parti des catholiques. Il était indispensable de bien mener l'affaire : en y employant judicieusement ce parti, les prêtres et l'Eglise.

Le divorce eût-il existé en Italie, Maria Grazia, en tout état de cause, aurait préféré se dégager de son lien par un procès au Tribunal de la Rote, encore qu'il fût long et humiliant. Humiliant pour tout ce que, mensonge ou vérité, elle serait tenue de dire et faire dire concernant son propre corps. En l'occurrence (thèse adoptée par des hommes de loi spécialisés et par des prélats on ne peut plus aguerris en la matière), qu'aussitôt touchée par son époux elle se roidissait, ensuite perdait ses esprits : si bien que c'était quasi sur un cadavre que le mari déchargeait son désir, à moins qu'aux premières approches il y eût défaillance et épuisement de ce désir. Ce qui au surplus commençait à devenir vérité vraie : réaction objective, chez Munafo, du désespoir démentiel qui s'était désormais glissé dans son intérieur et qui, guère abstrait mais pleinement motivé par un fait, allait croissant et l'aveuglait de fureur. Il passait à présent presque tout son temps à la campagne, notre avocat, et Maria Grazia, plus libre, entre légistes et prélats, constamment escortée du général, ourdissait son procès en annulation de mariage.

Pendant que Maître Munafo était absent, Hamlet reparut, en permission pour deux semaines. Il arriva comme un mari, un mari vrai, le vrai mari. Bien qu'auparavant il n'y ait eu entre elle et lui aucun contact allant plus loin que la simple poignée de mains (plus longue, plus palpitante celle du départ), aucune entente allant plus loin que des regards tantôt tendrement rieurs tantôt mélancoliquement confiants, au moment où Hamlet remit les pieds dans la demeure des Munafo, ils s'embrassèrent et se baisèrent sur les joues, puis, passé un instant d'hésitation lumineuse, sur les lèvres. Comme dans un film, se dit par la suite Maria Grazia : un film américain. Et cela si simplement, si naturellement, que, ultérieurement, le fait de se dévêtir, de se

coucher, de faire l'amour fut dans l'ordre des choses, dans l'ordre de l'existence, et tout bonnement vivre.

C'est ainsi que Maria Grazia connut, pour la première fois, l'amour. Pour la grande joie, aussi, de sa bonne, encore que cette joie fût d'une autre nature que celle de sa maîtresse : pour cette bonne – Concetta de son nom –, la joie consistait principalement en ce que, finalement et concrètement, Maître Munafo, il lui était consenti, et ne fût-ce que mentalement, de l'appeler à tout moment *le cocu*.

Dans la chambre à côté, Candido suivait de l'œil l'envol des angelots et des roses peint au plafond. Ce plafond était son univers. Candido était un enfant très sage.

OceanofPDF.com

De la solitude de Maître Munafo et de celle de Candido.

Comme il était à prévoir, le procès en nullité du mariage serait long. L'issue en était certaine, l'annulation serait à coup sûr décrétée : mais le temps de peser avec méticulosité une matière aussi scabreuse et aussi délicate ne pourrait que se prolonger. Maître Munafo ne faisait point opposition : parfaitement vrai que Maria Grazia ne l'avait jamais aimé (au point, mais c'était une pensée dont l'avocat ne faisait pas état, qu'elle avait accouché d'un enfant ressemblant à l'homme qu'elle rencontrerait et aimerait par la suite), parfaitement vrai qu'elle se roidissait sous ses caresses, que ses yeux devenaient comme vitreux, que toute vie la fuyait. Aussi le procès suivait-il tout droit son cours, avec ses lenteurs inévitables.

Entre temps, Maria Grazia avait commencé par se transporter dans la demeure de son père, puis dans une autre ville, où, disait-on, elle avait pris pension dans un couvent. Au vrai, elle circulait d'une ville à l'autre, suivant les déplacements d'Hamlet, mais en catimini, afin de ne point compromettre l'issue de son procès et par égard envers l'homme qui, aux yeux de la loi, était encore son époux. Respect qui lui était semblablement dû pour la façon dont il se comportait à l'endroit de la Sacrée Rote : avec correction, avec loyauté. Le fait est que lui-même, à présent, attendait avec impatience le moment où il serait libéré de son lien : non qu'il eût l'intention de se remarier ; il lui était même venu quelque misogynie. La solitude lui souriait, une solitude qui serait sanctionnée par le verdict d'un tribunal ecclésiastique et qui recevrait l'exequatur (ce terme qui, professionnellement, l'avait toujours charmé, prenait à présent la saveur de la liberté) d'un tribunal de l'Etat italien.

Une seule complication, qui venait de Candido. L'un et l'autre, le conjoint comme la conjointe, se voyaient astreints, et les y astreignait au reste la société même où ils vivaient, parents, amis, prêtres et avocats, à une fiction affreuse : l'un comme l'autre, il leur fallait feindre de vouloir le garder ; elle guère disposée à le lui laisser, à lui, et lui guère disposé à le lui laisser, à elle.

Y aurait-il eu un roi Salomon pour décider si l'enfant serait confié au père ou à la mère, peut-être le malheureux Candido eût-il *été coupé* en deux : tant était grande l'opiniâtreté qu'affichaient le père et la mère pour le conserver. Heureusement pour Candido, au moment de la décision, on était au mois de novembre 1945 : s'y trouvaient mêlés un juge du royaume d'Italie parmi les plus débonnaires, et des avocats, des prêtres, le chœur des parents et amis. Au surplus, cette décision si malaisée à prendre était d'ores et déjà prise, et depuis le jour où Maria Grazia avait déclenché la mécanique du procès : Candido demeurerait avec le père, et d'abord pour le motif – par tous reconnu pour tel, et jusque par les femmes – qu'une femme n'osant pas se résigner à rester jusqu'à sa mort auprès d'un mari qu'elle n'aimait pas et qui ne l'aimait pas méritait un juste châtiment. Quel meilleur châtiment que de la priver à jamais de son enfant ? Peu importait qu'en réalité il en allât tout autrement, le châtiment pour le mari qui aurait à garder Candido, une liberté supplémentaire pour l'épouse qui en serait débarrassée : ce qui importait, c'était de confirmer la règle et de ne point troubler les apparences.

Respectueux donc de la règle et des apparences, Maître Munafo afficha, dans le mode vengeur, allégresse et satisfaction pour avoir emporté la victoire quant à la garde de Candido, et Maria Grazia arbora une mine douloureusement navrée parce qu'elle avait perdu l'enfant. En réalité, le perdant était bien l'avocat : contraint de conserver auprès de lui un fils qu'il n'aimait guère, qu'il ne parvenait pas à tenir pour le sien, que, dans sa secrète, son inavouable fureur, il ne nommait pas Candido mais *l'Américain*.

De plus en plus rose, de plus en plus blond, paisible et souriant, Candido, dans le nid d'épines où il se trouvait, n'éprouvait pas la moindre piquûre. Il donnait l'impression qu'il pouvait fort heureusement se priver de père et de mère. Pour ses besoins les plus vitaux, les plus élémentaires, c'est de Concetta qu'il ne pouvait point se priver, Concetta désormais déléguée à l'amour maternel et au mépris envers Maître Munafo : toutefois, même à l'endroit de Concetta, son attachement n'allait pas plus loin que l'utilité qu'elle avait pour ce qui était de manger, de boire, de ses autres nécessités, ainsi que du jeu plaisant de cache-cache à quoi elle se prêtait de temps à autre. Un jeu qui, faut-il ajouter, n'enchantait Candido que pendant une

dizaine de minutes au plus ; après quoi, il en avait assez et retournait à ses propres jeux, qui étaient solitaires et secrets.

Ces jeux consistaient – nous ne cherchons à les définir que par approximation – en des sortes de mots croisés qu’il parvenait à effectuer avec les choses. De même que les adultes à leurs mots croisés, Candido se livrait longuement à son jeu des choses croisées. Et, bien sûr, des mots s’y mêlaient, presque toujours leur première ou dernière syllabe : mais il s’agissait surtout des choses, emplacement, emploi, dessin, couleur, poids et consistance ; c’est tout cela qui réglait le jeu et lui donnait, justement, les difficultés plaisantes, le plaisant hasard du jeu.

L’éloge suprême que Concetta avait accoutumé de faire de Candido était le suivant : « un enfant qui ne bouge point de l’endroit où on l’a mis ». Il savait demeurer en compagnie d’autres enfants, à moins que ceux-ci fussent violents, et il savait rester seul, au besoin pendant des heures, là où Concetta l’avait laissé. Il avait une amabilité innée mais, s’il est permis de le dire d’un enfant, des plus formelles. Il se suffisait, voilà tout. D’après Concetta – qui était, elle, fort nerveuse –, c’était un enfant dépourvu de nerfs. – On ne croirait vraiment pas, – disait-elle, — qu’il est venu au monde cette nuit d’enfer. – En fait, elle estimait aussi que cette nuit d’enfer l’avait fait naître, sinon tout à fait sot, du moins un brin retardé, avec quelque brouillard dans la caboche. Et, ainsi voyant les choses, elle ne l’en aimait que davantage, l’appelant *mon bijou*, *mon petit jésus d’enfant*, *mon tout petit*. A ces effusions, Candido répondait par un sourire aimable, qui se faisait tolérant lorsque Concetta le couvrait de baisers effrénés. Il n’aimait pas qu’on le couvrît de baisers : toutefois, il tolérait. Il tolérait semblablement les baisers de son grand-père, lesquels lui causaient quelque gêne vu la barbichette du général : seul ornement inchangé chez le vieil héros des guerres fascistes devenu démocrate-chrétien, républicain et bien entendu antifasciste.

Quand les nombreuses occupations que lui procurait la politique lui en laissaient le loisir, le général allait voir Candido ou demandait à Concetta de le lui amener chez lui. Malgré les biscuits au sésame et le raisin sec, qu’il appréciait fort, Candido s’ennuyait beaucoup chez son grand-père. De plus, à partir du jour où le général, parmi la quantité de fusils qui garnissaient ses murs, en avait pris un pour montrer à son petit-fils comment on le chargeait et comment on tirait, Candido, chaque fois que Concetta annonçait : – On va aller chez ton pépère le général, – répondait avec fermeté : – Non ! – Et,

si Concetta insistait, ses yeux s'emplissaient de larmes. Ce qui suffisait à retenir Concetta : – Bon, mon bijou, on n'ira pas : si tu ne veux pas, on n'ira pas. – Et elle se demandait : « Mais qu'est-ce qu'il a bien pu lui faire, ce maudit vieux ? » Et cela parce que toute réaction dégoûtée de Candido, fût-elle la plus gratuite et la plus absconse, devenait aussitôt justifiée pour Concetta, qui l'adoptait elle-même.

Une fois, aux remontrances que le général lui faisait parce que les visites de Candido se faisaient rares, Concetta fut bien obligée de lui dire que la décision de ne pas aller chez lui venait de Candido et qu'elle était inébranlable. – Mais pourquoi ? – dit le général. – Comment voulez-vous que je le sache ? C'est à vous de le savoir, – répondit Concetta. Cette réponse mit le général en rage, mais lorsqu'il retrouva son calme, au souvenir de la dernière fois où on lui avait amené l'enfant et où il lui avait fait voir et entendre comment on se sert d'un fusil, il émit au sujet de son petit-fils un verdict indigné :

— Ce n'est qu'un lapin peureux !

De la manière dont Candido parvint à l'état presque absolu d'orphelin, et du risque qu'il courut d'avoir à émigrer à Helena (Montana).

A l'âge de cinq ans, Candido connaissait à peu près tout de Maître Munafo ; mais l'avocat ne connaissait rien de Candido, et au reste n'éprouvait guère le besoin de connaître quoi que ce fût à son propos. Aliments, propreté et joujoux ne faisaient point défaut à l'enfant : que pouvait-on demander de plus à un père qui, par une présomption de paternité endurée dignement sinon saintement, s'appareillait à Joseph fils de Jacob, de qui l'épouse, par la vertu du Saint-Esprit, avait conçu comme avait fait Maria Grazia par la vertu de l'Esprit Américain.

Des reproches, Maître Munafo n'avait jamais eu lieu d'en adresser à l'enfant, et il lui arrivait parfois de se dire, de manière un tantinet torve, qu'il eût bien aimé en avoir motif. L'exhorter, l'entraîner à se nourrir, pas nécessaire : Candido mangeait toujours de bon appétit, il était même judicieusement gourmand. Quant à l'empêcher de se livrer à des jeux dangereux, l'occasion ne s'en était jamais présentée : Candido n'aimait pas ce genre de jeux. L'obliger à dormir aux heures où il faut dormir, guère indispensable : aux heures fixées Candido ne refusait jamais, ne tardait jamais à se coucher et, la tête aussitôt sur l'oreiller, il dormait, « comme un petit ange », au dire de Concetta.

Candido savait donc tout de son père, ou presque : c'est-à-dire, exception faite pour ses pensées, tout ce qui avait trait à son métier, aux revenus de ce métier ainsi que de ses propriétés, aux rapports avec les clients, les confrères, les juges, les métayers. Il savait tout cela à la manière des magnétophones du Président Nixon, qui savaient tout ce que disait le Président Nixon. Seulement, Nixon connaissait l'existence de ces magnétophones, alors que Maître Munafo ignorait que Candido était tout oreilles : ce qui, vu les résultats du désastre à quoi s'exposèrent l'un aussi bien que l'autre, établit quelque différence entre eux par le fait que Munafo s'avérera bien moins sot que Nixon.

Candido avait contracté l'habitude de se glisser comme un chat jusque dans l'étude de son père : toutes les fins d'après-midi, à l'heure vespérale,

quand, dans cette pièce garnie de meubles lourds et sombres, sombres fauteuils de cuir, rideaux damassés non moins sombres, la lumière, partout ailleurs dans l'appartement violente, prenait on ne sait quoi de mou, de vaporeux, de somnolent. Candido aimait se tenir derrière un grand divan et, couché sur le tapis épais qui couvrait presque tout le plancher, il explorait interminablement les peintures du plafond : il lui arrivait parfois, en fixant tantôt l'une tantôt l'autre des femmes nues qui y prenaient leur envol, d'éprouver un sommeil descendant sur lui à l'instar des voiles qu'agitaient ces dames, ou comme un zéphyr ; en somme, de s'assoupir avec délices. Les plafonds des pièces étaient ses livres de classe : des angelots et des roses, il était passé aux femmes nues et à leurs voiles.

Quand il lui advenait de s'assoupir dans la légèreté et la douceur de ces voiles que, du haut du plafond, amoureuxment, lui livrait l'une de ces femmes, et il s'agissait ordinairement de celle dont il faisait sa favorite, il ne manquait jamais de se réveiller au moment où son père entrait, ouvrait les fenêtres, se mettait à sa table de travail. Immobile et silencieux demeurait-il, attendant que commencent à arriver les visiteurs. Si toutefois il s'ennuyait, il rampait silencieusement sur son ventre, les meubles le cachant à la vue de son père, et franchissait celle des trois portes de l'étude par laquelle personne n'entrait ni ne sortait jamais, et qui, de même que les autres, était masquée par de lourdes tentures. Mais il était rare que Candido en vînt à s'ennuyer : il aimait cette espèce de théâtre invisible, le dialogue, le volume et les timbres variés des voix, le ton dramatique, suppliant, persuasif que prenaient le patois des paysans comme l'idiome de son père. Pas le moindre soupçon de malice, on le conçoit, dans cette écoute en catimini : sa manière de se tenir là bouche close ou de s'éloigner en rampant n'étaient que les éléments d'un jeu qu'il jouait avec lui-même.

Ce jeu d'espèce esthétique ou, un degré plus bas, sensuelle, il était rare qu'il provoquât chez Candido quelque intérêt pour les faits qu'il entendait exposer, et d'autant plus qu'ils étaient mal exposés, de manière incohérente ; et même s'ils étaient parfaitement exposés par les protagonistes ou les parents de ceux-ci, même si son père, successivement, les résumait avec clarté, ces faits, pour Candido, demeuraient presque toujours absolument obscurs : une chance pour Maître Munafo et pour ses clients. Une chance qui toutefois ne pouvait pas durer et, en fait, elle ne dura pas.

Il advint ainsi qu'un jour Candido eut à écouter le récit d'un homicide. De cet homicide, il avait entendu Concetta parler : avec épouvante, avec exécration. Par la suite, il en avait entendu également parler par ses camarades du jardin d'enfants, et notamment par le fils du lieutenant des carabiniers, très fier que son père eût arrêté l'assassin présumé. Or, dans l'étude de Maître Munafo, Candido apprit que ce n'était pas du tout l'assassin vrai qu'avait arrêté le lieutenant, mais un quidam qui avait bien sûr ses raisons d'assassiner l'assassiné, mais point si graves, encore que cachées, encore que secrètes, que celles qu'avait celui qui avait assassiné pour de bon. Candido n'avait pas une notion précise de ce qu'est tuer, mourir, la mort. Plus exactement, il en avait la même notion que Concetta : une sorte de voyage, le fait de quitter un endroit pour un autre.

La confession que, dans l'étude de Maître Munafo, cet homme avait faite à son père, en vue d'être conseillé utilement sur la manière dont il aurait à se comporter au cas où l'innocence de l'innocent serait reconnue et où les soupçons des carabiniers se porteraient sur lui-même, impressionna Candido à l'idée de l'impression que pareille révélation produirait sur le fils du lieutenant. Il enregistra donc textuellement cette conversation dans sa mémoire ainsi que le nom de l'assassin. Et, ponctuellement, dès le lendemain, il en fit révélation à ses camarades du jardin d'enfants : cela, afin de représenter au fils du lieutenant que son père s'était trompé. Ce que, non moins ponctuellement, le fils du lieutenant reprocha à son père, lequel lui faisait perdre la face auprès de ses camarades en arrêtant des innocents en lieu et place des coupables.

Il en résulta toute une histoire. Les carabiniers arrivèrent en force au jardin d'enfants, se firent tout raconter par Candido en présence de la directrice et de quelques institutrices, et Candido fit méticuleusement récit de tout ce qu'il avait ouï dans l'étude de son père, ravi de se trouver parmi tous ces carabiniers qui l'écoutaient dans le ravissement.

Quand il quitta l'école, il retrouva comme d'habitude Concetta qui l'attendait : bien plus laide que d'ordinaire, vu les larmes qu'elle avait versées et qu'elle se retenait de verser encore. Elle lui dit que son père était parti, et pour un voyage des plus longs. Candido eût accueilli la nouvelle avec son indifférence coutumière – Maître Munafo partait à tout bout de champ pour la campagne, pour Palerme, pour Rome – si Concetta n'avait pas eu cette tête en pleurs et si elle n'avait pas ajouté un propos que

Candido trouva insensé non moins qu'effrayant. – Ta langue, – dit Concetta, – faudrait la couper.

Sur ce départ du père, par la suite, il parvint à connaître quelques détails, encore que flous. Il semble (rien à vrai dire de précis : au reste, il ne chercha jamais à en savoir davantage) que, les carabiniers partis, la directrice du jardin d'enfants s'était empressée d'informer Maître Munafo du récit fait par Candido à la maréchassée, et Maître Munafo, voyant son propre naufrage pour ce qui était de sa vie professionnelle et des règles morales qu'il avait jusqu'alors observées, avait bel et bien mis fin à ses jours. En s'en allant, il cherchait à restaurer cette armature morale que Candido, inconsciemment, avait mise en pièces : il écrivit qu'il se tuait car il était à bout, malade soit d'un cancer soit des nerfs. Noble mensonge, qui toutefois n'épargna point au client dont Candido avait rapporté les aveux une condamnation à vingt-sept ans de prison.

Toujours est-il que, ce même jour, Concetta amena Candido chez le général. Et l'enfant y demeura jusqu'à l'arrivée de sa mère : arrivée qui marquera, pour Candido, le début de tribulations qui ne dureront pas moins d'un mois ; c'est que la mère était arrivée dans la conviction qu'il était de son devoir de reprendre son fils et de l'emmener à Helena, où elle vivait désormais en qualité de Madame John H. Dykes.

Cette dame, c'est-à-dire sa mère, plaisait bien à Candido. Elle lui paraissait ressembler à la femme nue du plafond à qui allaient ses préférences. Et il aurait bien aimé (Stendhal !) qu'entre elle et lui, quand elle le prenait entre ses bras et le serrait contre elle, il n'y eût pas le moindre vêtement. Seulement, pour ce qui était d'aller avec elle en Amérique, c'était une autre paire de manches. C'est avec Concetta qu'il entendait rester, et dans la maison aux plafonds joliment décorés. Ses pleurs, puis une fugue désespérée (on le retrouva errant, affamé et tout déchiré, dans la campagne), persuadèrent sa mère de le laisser là. Décision qui fut pour elle, faut-il ajouter, un vrai soulagement. N'empêche qu'au moment de la quitter, et alors que Candido lui rendait froidement ses baisers, elle murmura à son propre père : – C'est un petit monstre ! – Et c'était là une pensée que le général partageait depuis toujours.

Du blâme pitoyable dont Candido fut l'objet de la part du général, de la famille et de presque toute la ville, et de son comportement dès lors qu'il en prit conscience.

Un mois avant que Maître Munafo ait mis fin à ses jours, le général avait été élu au Parlement National : sur une liste de la Démocratie Chrétienne, et avec un si grand nombre de voix préférentielles qu'il surclassait tous les autres élus de la Sicile occidentale. Au début de la campagne électorale, ses adversaires avaient bien tenté de l'attaquer au sujet de son passé de guerrier fasciste, mais, parmi les foules qui assistaient aux réunions publiques, ces attaques produisaient quelque admiration à l'endroit du général ; au surplus, le général avait menacé de contre-attaquer en étalant les noms, titres, prébendes des fascistes candidats sur d'autres listes, d'autres partis, et ils étaient nombreux. Candidat local du Parti Communiste était le baron Paolo di Salès, lequel, on l'a dit, avait été l'aide de camp du général dans la guerre d'Espagne : donc, son adversaire le plus direct au cours de cette campagne électorale. Or, ils se comportèrent l'un et l'autre avec une discrétion et une élégance allant jusqu'à se témoigner respect et estime réciproques ; en public. Et le Baron, lui aussi, fut élu.

A la réunion que tint le général une fois élu, Concetta, thuriféraire fanatique du parti de la Croix du Christ plus encore que du général qui appartenait à ce parti, exigea que Candido fût présent. Candido en eut de l'ennui et du dégoût : trop de monde, trop de voix, trop de souffles d'ivrognes ; et ces souffles, il avait d'autant plus à les endurer que ces gens se croyaient obligés de se pencher sur lui, de le flatter, de lui demander s'il était heureux que son grand-père général soit devenu député. Candido ignorait ce qu'était un député ; au reste, il se contrefichait que son grand-père le soit ou non devenu.

Une fois élu – triomphe personnel dans le contexte du triomphe que connut, ce 18 avril 1948, le parti de la Démocratie Chrétienne – le général parut rajeuni. Au cours de sa campagne électorale, il avait déjà commencé à porter un bandeau noir sur son œil absent, lequel bandeau, dans le rajeunissement produit par son succès aux élections, lui donnait à présent

un petit air pirate, rapace, qui fascinait les *Dames du Sacré-Cœur*, les *Ursulines* et les *Filles de Marie*. Dans son assurance et sa crânerie remises à neuf, lorsqu'il lui adviendra d'évoquer son ex-gendre (doublement « ex » : par la Sacrée Rote et par la mort), le général dira : – Un vrai crétin : s'il était seulement venu me voir tout de suite, j'aurais tout arrangé. – Et si, d'aventure, il tenait ces propos en présence de Candido, il lui glissait un regard de mépris et, à la fois, de commisération.

C'est avec des sentiments identiques que le considéraient les autres membres de la famille, ceux du côté paternel diminuant la part de la commisération : pareillement, les gens qui avaient été les amis de son père, les dames qui avaient été les amies de sa mère. Il n'y avait que Concetta qui, hormis les mots qui lui avaient échappé quant à l'obligation de lui couper la langue, le regardait sans ombre de blâme, avec une pitié épaisse et larmoyante : et, à dire le vrai, Candido était encore plus agacé par cette compassion totale de Concetta que par les sentiments ambigus des autres gens. En fin de compte, tout le monde lui inspirait peu ou prou gêne ou ennui, et Concetta plus encore que les autres.

Si bien qu'il entreprit de l'observer et étudier. Il ne lui en fallut pas plus pour s'aviser que Concetta, eu égard à feu l'avocat Munafo, avait changé radicalement de sentiments : à sa manière nouvelle de le considérer, une espèce de culte, se mêlait le remords d'avoir, auparavant, nourri envers l'avocat un sentiment de rancune et de moquerie. Tout autant, en même temps, avaient changé les sentiments qu'elle portait à Madame Maria Grazia. Et c'était là quelque chose que Candido ne pouvait pas plus savoir que deviner : seulement, l'appellation de *cocu* qu'elle avait si souvent mentalement adressée à Maître Munafo s'était à présent muée en celle de *putain* qu'elle adressait désormais tout aussi fréquemment à Madame Maria Grazia absente. De cette âme changée, Maître Munafo vint lui exprimer sa gratitude en lui apparaissant dans ses rêves : lui demandant, la circonstance aidant, qu'elle lui fît chanter quelques messes, vu que là où il était, dit-il, on le tenait et laissait dans l'oubli.

Concetta fit part à Candido de cette requête, sans toutefois mentionner le remerciement. Elle lui communiqua par la même occasion sa déduction et conviction que l'avocat se trouvait au purgatoire : car, en fin de compte, s'il avait été en enfer, à quoi bon des messes ? C'est ainsi qu'à partir de ce jour, les messes se firent fréquentes, à seule fin d'apporter quelque air frais dans

le coin du purgatoire où se trouvait l'avocat et, à chacune de ces messes, dans l'église tendue de deuil, assistaient Concetta, avec componction et priant avec frénésie, et, à son côté, avec moins de componction, voire avec force ennui, l'esprit ailleurs, Candido lui-même.

Ce fut justement lors d'une de ces messes qu'il advint à Candido de découvrir, une pensée en amenant une autre, que la mort est chose effrayante non du fait que l'on n'est plus là, mais, au contraire, parce que l'on est là en permanence mais désormais l'objet des souvenirs changeants, des pensées et sentiments changeants de ceux qui sont encore de ce monde : et il en allait ainsi pour son père dans les souvenirs, sentiments et pensées de Concetta. Une vraie corvée, pour un défunt, que d'avoir à continuellement rôder dans ce que les vivants conservaient en mémoire, ressentaient et pensaient, et jusque dans ce qu'ils rêvaient. Dans l'imagination de Candido, il n'y avait là que rappels violents, cris de ralliement, qui devaient déclencher une ruée, une course poussive et haletante des pauvres morts. Ce que Concetta appelait l'*autre vie* était à proprement parler une vie de chien.

Pour son propre compte, Candido était fort peu dérangé par ce père dans cette *autre vie* (laquelle, à vrai dire, il tenait pour improbable) : tout juste ce minimum de dérangement, à s'en souvenir, par quoi il arrivait à comprendre pourquoi les gens le considéraient, lui, avec blâme et à la fois pitié. Pour la pitié il avait vite compris ou, du moins, il avait cru comprendre en constatant qu'un autre gosse, comme lui dépourvu de parents et vivant avec ses grands-parents, était traité comme il l'était lui-même. En fait, il ne s'en douta que plus tard – la pitié qu'on lui portait était différente, compliquée par le souci de ce que lui, Candido, éprouverait lorsque, tôt ou tard, il aurait la révélation que son père était mort parce que son fils avait dit une chose qu'il n'aurait pas dû dire. Quant au blâme, il lui fallut une enquête d'une durée plus longue et qui s'avéra ardue : par l'observation de Concetta, parfois par des questions insidieuses ; par la mémoire et le brassage de tout ce que, de son père, disaient le grand-père, les parents, les amis ; par le poids des souvenirs qui lui restaient des après-midi passées dans l'étude, couché sur le tapis et caché par le divan ; par la juxtaposition de tous ces éléments, comme il faisait dans le *puzzle* aux jolies pièces de bois dont on lui avait fait cadeau et dont il aimait voir, toucher, flairer chaque pièce encore plus que l'ensemble qu'on en pouvait former. C'est ainsi que

Candido parvint finalement à composer une image qui ne constituait pas encore un jugement et qui n'était point aussi nette que ce que nous en disons : l'image de son père vu comme quelqu'un qui établit le bilan de toute sa vie et arrive à un résultat tel qu'il brandit son pistolet pour se brûler la cervelle. Cette image, le plus innocemment du monde, se cristallisait en lui à la suite des comptes à quoi il avait si souvent vu son père se livrer : mais, au général, à Concetta, à tout le monde, elle eût paru, cette image, engendrée par le cynisme le plus incroyable et le plus monstrueux.

Pourtant, bien qu'elle ignorât cette image, Candido, autour de ses dix ans, à Concetta elle-même, commença à se révéler comme un monstre, ainsi qu'il avait fait un lustre avant à sa mère et à son grand-père. Un monstre à qui, tel que le voyaient les yeux de Concetta, on devait encore plus d'amour que s'il avait été *comme tous les autres enfants*. Candido ne vouait pas le moindre culte à son père décédé, ne demandait jamais de nouvelles de sa mère qui, elle, était encore en vie, n'avait pas l'ombre d'affection pour son grand-père, et quant à elle-même, il s'en fichait complètement. Au surplus, il tenait des propos qui la faisaient frémir, les émettant d'une manière qui avait quelque chose de diabolique : en ricanant, et sur des airs de musique. Ainsi, un jour, lui avait-il dit en fredonnant : – Tu ne veux pas me le dire, mais je sais bien que j'ai tué mon père. – Et aussitôt, demi-tour pour s'échapper en courant, comme un vrai diable car, de l'avis de Concetta, les diables courent toujours ainsi que des poulains, parlent en musique et ricanent qu'on dirait des couteaux qu'on aiguisse.

Du souci qu'avaient le général et Concetta de l'éducation de Candido ; et de la décision que prit le général de lui donner, comme au bon vieux temps, un précepteur.

Des penchants diaboliques que révélait Candido, Concetta, à plusieurs reprises, résolut de parler au général : mais, chaque fois, elle remettait à plus tard prétextant soit qu'elle tombait sur le général on ne peut plus affairé, soit qu'il ne lui paraissait point pour l'heure en état de comprendre, soit qu'il fallait attendre une ou deux semaines de plus pour voir si Candido se bonifiait. La vérité est que Concetta appréhendait que le général décide d'enfermer Candido dans un collège. Diableries ou pas, que serait sa propre vie sans Candido ?

Plutôt qu'au général, elle alla en causer à l'archiprêtre. Et ce dernier, en dépit des recommandations de Concetta, en causa lui-même au général : non toutefois, on le conçoit, dans les termes que Concetta avait employés avec lui. L'histoire des esprits diaboliques qui s'étaient mis dans le gamin, si elle provoquait son hilarité d'un côté, le souciait fort d'autre part. Plus exactement, le souciait le fait que l'enfant avait à vivre avec une femme ignorante et pleine de terreurs superstitieuses ainsi que l'était Concetta. Il se pouvait bien que ce que Concetta tenait pour diabolique ne fût que saine défense, saine révolte de Candido contre un zèle religieux funéraire, le culte continu et méticuleux des morts et de la mort, les sombres croyances et pénitences de la bonne femme.

L'archiprêtre était tenu, et se tenait, pour *moderne*. Il s'adonnait beaucoup à la psychologie, occultant sous ce terme un autre terme que, pour lors, il convenait de prononcer avec prudence, avec force réserves : la psychanalyse. Il avait même rédigé un traité de *psychologie morale*, c'est-à-dire de psychanalyse qui, sous la forme d'un manuscrit parfaitement en ordre, demeurait, comme échoué entre des récifs, à l'évêché : attendant l'*imprimatur*. Les récifs étaient ceux de l'hésitation de l'évêque entre refus et acquiescement, et plutôt enclin au refus : car il avait non seulement bien décelé le terme de psychanalyse derrière celui de psychologie, mais encore il trouvait excessive et révolutionnaire la théorie, subtilement défendue, que

l'Eglise eût à reconnaître et assumer la psychologie, autrement dit la psychanalyse, comme étant un élément substantiel, quasi de même nature, indispensable, du ministère religieux, du service ecclésiastique : à ne point laisser donc entre des mains laïques. Et on pouvait ne point le laisser entre des mains laïques en recourant à une espèce de *golpe* spirituel : l'octroi du diaconat, qu'ils l'acceptent ou non, à tous ceux qui, dans le monde catholique, faisaient métier de psychologues, c'est-à-dire de psychanalystes. Au reste, théologiquement parlant, l'image du diacre avait des contours si incertains, si mal définis...

De ces penchants, de ces études de l'archiprêtre Lepanto, on peut aisément déduire à quel point le cas de Candido, vu la façon dont Concetta l'avait exposé, provoquait l'intérêt de l'archiprêtre. Il en causa donc au général, et le général lui avoua qu'il en avait lui-même du souci, pour la manière dont cet enfant grandissait et pour les pensées étranges qui l'habitaient. L'archiprêtre proposa de s'occuper de l'enfant : qu'on le lui envoie après l'école, il l'aiderait à faire ses devoirs et, du même coup, l'observerait, étudierait, analyserait.

Dès l'abord, Candido mit la meilleure volonté du monde dans sa fréquentation de l'archiprêtre. Il se réjouissait fort de découvrir petit à petit, de conversation en conversation, comment était fait un curé : ce personnage mystérieux, couvert d'une longue soutane noire, à qui il suffisait de s'agrémenter de dentelle et d'autres ornements pour transformer l'hostie en corps du Christ et pour obtenir qu'un défunt monte du purgatoire au paradis (pouvoir dont, d'après Concetta, il était blasphématoire de douter : mais Candido en doutait). Enfermé dans le scaphandre de ses schèmes et de sa cabale, l'archiprêtre s'éprouvait comme un pêcheur sous-marin tout occupé à guetter, surprendre, enfiler les images et pensées de Candido susceptibles de lui paraître les plus probantes aux effets de ces schèmes et de cette cabale. En fait, c'était Candido qui espionnait et analysait l'archiprêtre.

Physiquement, Candido avait quelque chose d'un chat : on ne sait quoi de doux, de velouté, de nonchalant : un œil ensommeillé et distrait qui, par moments, se rétrécissait et n'était plus qu'attention ; des mouvements lents et silencieux qui, parfois, mais toujours silencieusement, se faisaient bondissants. Il en allait de même pour son esprit : tout fantaisie, divaguant et extravagant, mais constamment aux aguets. Au surplus, ces manières de chat, il s'y plaisait : par la liberté qu'il se connaissait, par l'absence de tout

lien avec ceux qui l'entouraient, par sa capacité de se suffire. D'ailleurs, le seul lien qu'il était conscient d'avoir, c'était justement avec le chat de la maison : un joli chat gris, de son âge, donc, en tant que chat, de l'âge du grand-père. Et le fait est qu'à partir du moment où Candido apprit ce qu'est la durée de la vie des chats, il n'appela plus le sien que « grand-père ». Ce que le général prit en mauvaise part, le jour où il en eut connaissance par hasard, au point qu'il en écrivit à sa fille. « Il appelle grand-père le chat », lui manda-t-il. Et la fille, la plume badine : « Je te l'avais bien dit : c'est un petit monstre. »

Que Candido ait été un petit monstre, l'archiprêtre lui-même s'en persuada à un certain moment. Dans leur analyse réciproque, l'ecclésiastique n'avait rien découvert qui l'aidât à poser son diagnostic et à prescrire donc quelque thérapeutique. En revanche, Candido avait décelé chez l'archiprêtre une espèce d'idée fixe, passablement compliquée, que l'on pouvait résumer approximativement de la manière suivante : tous les petits garçons tuent leur père, et d'aucuns tuent même Notre Père qui est aux Cieux ; seulement, il ne s'agit point d'une véritable occision, mais d'une sorte de jeu où, en lieu et place des choses, il y a leurs noms, et en lieu et place des faits, il y a les intentions : en somme, un jeu comme l'est la messe.

Le fait que l'archiprêtre pensât de la sorte pour ce qui était de tous les petits garçons, Candido le regrettait plus encore pour l'archiprêtre lui-même que pour les petits garçons. Quant au fait qu'il le pensât pour ce qui était de lui, Candido eut le sentiment qu'il fallait le détromper : avec patience. Et, de toutes les manières possibles, il entreprit de lui faire comprendre, parfois l'exprimant en propres termes, qu'assurément il se pouvait bien que tous les petits garçons tuent leur père et Notre Père qui est aux Cieux ; que ce n'était pourtant nullement son cas, à lui ; qu'il n'avait pas du tout tué son père, et que, pour l'autre Père, il n'en savait rien et n'entendait rien savoir.

Cette attitude de Candido bouleversait l'archiprêtre, lui donnait des crises de conscience. C'est que Candido, suivant l'archiprêtre, avait bel et bien tué son père : il fallait donc soit le persuader qu'il l'avait tué soit le laisser dans son innocence opiniâtre. Problème terrible : de la même espèce que celui auquel s'était trouvé confronté un quidam, dans le récit d'un écrivain américain : entendant vérifier le principe énoncé par le calcul des probabilités, suivant lequel si douze singes tapent au hasard sur les claviers

de douze machines à écrire, ils finiront tôt ou tard par écrire tous les ouvrages de la Bibliothèque du Congrès, ce quidam avait fait l'emplette de douze singes et de douze machines à écrire ; et voilà que, séance tenante et nullement *en fin de compte*, les singes avaient reproduit Dante, Shakespeare et Dickens, tant et si bien que le quidam n'avait plus eu qu'à les occire d'affilée.

Pour se libérer pour de bon de son problème, l'archiprêtre aurait dû occire Candido : disons-le à son honneur, cette pensée ne l'effleura pas. Il demeura donc englué là-dedans, sans jamais se décider à résoudre le problème. Il importe d'ajouter que Candido lui-même, de son côté, ne parvenait point à résoudre le sien par rapport à l'archiprêtre.

Ainsi en alla-t-il des années durant, face à face, séparés par une table où se trouvaient un crucifix en bronze, un encrier en étain, les Actes des Apôtres, ainsi que les œuvres de Freud et de Jung. Archiprêtre et Candido continuaient à se scruter et espionner : ils bavardaient de mille choses, mais toujours, et chacun pour soi, dans son idée. Et, de cette manière, ils en vinrent à s'attacher l'un à l'autre, par-delà le père et Notre Père.

Des choses dont Candido et l'archiprêtre discourent ; et des ennuis qui en résultèrent pour le général.

Candido, à la maison, avait vite fait de se débarrasser de ses devoirs, et sans aide aucune. Il était rare que l'archiprêtre y trouve des fautes : s'il lui arrivait d'en trouver, la promptitude avec laquelle Candido les reconnaissait et corrigeait le dispensait de toute explication supplémentaire. Aussi, la partie scolaire vite liquidée, parlait-on d'autre chose, c'est-à-dire, sans que l'archiprêtre s'en avise, des choses dont Candido tenait qu'ils parlent.

Ils parlaient de Concetta et du général. Et l'archiprêtre parlait de lui-même, de son enfance pauvre dans un milieu pauvre, de sa mère, de son père, de son adolescence et de sa jeunesse au Séminaire Episcopal du chef-lieu, du jour où il avait été ordonné et des fêtes qu'on lui avait réservées dans son pays.

Pour Concetta et pour le général, ils en parlaient comme de deux sujets à prendre à cœur : touchant tout ce qui, dans la vie humaine, était erreur, sottise, folie. Des deux, Candido s'était fait une image fantastique : comme s'ils étaient enveloppés, masqués par des plantes grimpantes funéraires ; image lui venant du lierre qui couvrait les vestiges de l'ancienne église du cimetière et, de Concetta, du général, il ne voulait voir que les ruines qui se cachaient derrière eux. L'archiprêtre parlait volontiers de Concetta, car les catholiques nombreux du genre de Concetta alimentaient ses soucis d'ecclésiastique, des soucis qui allaient parfois jusqu'au désespoir. En revanche, pour ce qui était du général, il était rétif à s'exprimer. Constatant que, pour Candido, le général ne remplaçait point le père, pas plus que Concetta n'avait remplacé la mère, l'archiprêtre, plutôt que du général, eût préféré entretenir l'enfant de la mère lointaine, mariée à un homme que Candido ne connaissait pas et mère de deux nouveaux enfants que Candido ignorait semblablement.

Mais, aux yeux de Candido, sa mère, l'homme qu'elle avait épousé, les deux frères américains, étaient si lointains qu'il y songeait rarement : et, les fois où cela lui arrivait, il éprouvait bien un semblant de curiosité pour leur vie là-bas, assurément différente, mais jamais un sentiment qui fût proche

de la privation, de l'envie, de la gêne. On peut même carrément dire qu'il y pensait sans jamais le moindre sentiment. A telle enseigne que lorsqu'il apprit à écrire et que l'archiprêtre, sur une suggestion du général, l'engagea à écrire une petite lettre à sa mère, ce fut uniquement pour ne point désobliger l'archiprêtre que Candido ne s'y refusa pas. La lettre débutait de la manière suivante : « Chère Madame », et informait sèchement que tout le monde se portait bien – lui-même, Concetta, le chat, le général et l'archiprêtre. En la lisant, ce dernier commença par lever les bras au ciel puis, son savoir aidant, il contempla le papier et se réjouit. – Comment, tu appelles ta mère *chère Madame* ? – Patiemment, Candido la recommença : une seule variante – « Chère maman ».

Mais l'affaire n'en finit pas là : l'appétit de l'archiprêtre avait été stimulé ; il se mua en faim lorsque Candido lui parla de la femme nue au plafond ; il avait le sentiment, expliqua-t-il, que sa lettre avait été comme une fiction, un jeu, et quelle s'adressait à une femme qui n'existait que dans cette peinture. L'archiprêtre se dit : « Voilà donc : pour repousser sa mère, la condamner parce qu'elle l'a abandonné, il l'identifie à la femme nue du plafond ; c'est qu'une mère, dans l'idée qu'il se fait de la mère et l'idée qu'il se fait de la nudité, ne devrait pas être nue. » Il s'employa donc à détourner Candido de cette identification que celui-ci s'était mise dans la cervelle, mais Candido insista à tel point dans son affirmation que sa mère se trouvait bien là, dans cet envol à travers le plafond, que l'archiprêtre éprouva le besoin d'aller la voir.

Il en reçut un petit choc. Le fait que la femme peinte au plafond ressemblât pour de bon à Madame Maria Grazia, au point de suggérer l'idée qu'elle avait vraiment pu poser nue pour le peintre (chose invraisemblable car, dans un coin du plafond, sous la signature du peintre, une date était marquée : 1904), provoqua quelque trouble chez l'archiprêtre : dans le secteur – délicat, translucide, gardé soigneusement sous l'eau – des sens. Que cette identification entre sa mère et cette femme nue pût être provoquée, chez Candido, par une volonté obscure de diminuer la première, voilà qui était chose insondable, à considérer ce que Candido disait avec candeur : la contemplation de ce corps à laquelle il se livrait de temps à autre ne lui venait que d'une espèce de désir épuré de tout instinct, de tout sentiment, et même de tout désir : c'était, à proprement parler, une idylle, un instant d'accord avec l'univers, un moment d'harmonie. En revanche,

c'est en son propre tréfonds que l'archiprêtre décela comme le surgissement d'une passion étrangère et insane. Aussi résolut-il de ne plus reparler de sa mère à Candido : non sans quelque soulagement de la part de ce dernier, encore que Candido, de temps à autre, se demandât pourquoi l'archiprêtre n'en faisait plus mention. Ce soulagement lui venait bien du fait que l'on n'abordait plus un sujet pour lui douloureux ; seulement, cette douleur, pour Candido, tenait au souvenir (et à la menace qu'il savait toujours possible) du temps où sa mère était revenue dans l'intention de l'emmener avec elle en Amérique.

Ils parlaient donc de Concetta et du général ; et l'archiprêtre parlait de lui-même, adroitement stimulé par Candido. Non que Candido se sût si adroit : il ne se sentait que curieux, sans malice et sans faute, d'une curiosité d'après lui de même sorte que celle par quoi il s'appliquait à connaître, ainsi que l'exigeaient ses études, les faits du passé, les climats et produits des pays lointains, les trois règnes de la nature (et cette division de la nature en trois règnes ne lui paraissait guère naturelle) ; ou encore à résoudre des problèmes d'arithmétique. Voilà : ses proches étaient bien des problèmes ; et il entendait les résoudre, histoire de s'en débarrasser, de la même façon que, en les résolvant, il se débarrassait des devoirs d'arithmétique qu'on lui donnait à son école.

De ces personnes, de ces problèmes, à un moment donné, c'est le général qui devint le plus important. Le général, c'est-à-dire le fascisme. En d'autres termes, ce passé où, à sa frontière avec le présent, lui, Candido, était très précisément venu au monde.

Cette frontière, d'après ce que l'on disait à l'occasion des fêtes nationales, notamment celle du 25 avril qui rappelle la libération de l'Italie tout entière du fascisme, avait comme séparé les ténèbres et la lumière, la nuit et le jour. Or le général se trouvait en plein dedans, et c'est pourquoi il apparaissait comme coupé en deux : la preuve, pour Candido, cet œil obscurci par un bandeau, appartenant donc à la moitié de son grand-père demeurée du côté des ténèbres. Et, suivant l'enfant, le problème le plus immédiat était justement celui-là : un homme coupé de la sorte en deux pouvait-il subsister avec l'énergie et l'aisance que le général affichait ? C'est que, point de doute à ce sujet, le général continuait par moitié à vivre (ou à mourir, si le fascisme était bien mort) dans son passé. Le montraient bien toutes les reliques qu'il gardait dans sa chambre : de petits drapeaux

triangulaires en soie moirée, noirs d'un côté, tricolores de l'autre, ourlés de franges d'or, et des décorations, des photos dédicacées de Mussolini, de Badoglio, du généralissime Franco (lorsque le général articulait « *el generalissimo* », Candido avait l'impression qu'il écrasait sur les premières syllabes et absorbait sur les dernières un bonbon de chocolat à la liqueur).

Le problème posé à l'archiprêtre, il reçut la solution suivante : dans sa jeunesse, le général était tombé dans l'erreur et, vingt ans durant, il avait persisté dans l'erreur ; mais comme cette erreur lui avait coûté de grands sacrifices, notamment la perte d'un œil, il attachait du prix à ce que l'on pouvait tenir pour des récompenses à lui octroyés par la patrie et par le fascisme pour ces sacrifices. Cette solution indulgente, présentée au général, mit celui-ci dans une rage terrible. – Je ne me suis pas trompé, je ne me suis jamais trompé ! – hurla-t-il, avant de se lancer dans une tirade sur le fascisme que l'on peut résumer dans les termes suivants : grand avait été le fascisme, mais petits et couards les Italiens (à l'exception, on s'en doute, du général Cressi et de quelques rares autres). Quand le souffle finit par lui manquer, Candido dit paisiblement : – C'est l'archiprêtre qui m'a dit que tu t'étais trompé jadis. – L'eût-il dit plus tôt, le général aurait été plus prudent : vu que nombre des voix qui l'avaient envoyé au Parlement lui étaient bien venues par l'archiprêtre. Pas moyen à présent de ravalier sa tirade. Rouge d'une colère silencieuse, il arpentait avec frénésie la pièce, et Candido profita de ce silence pour avancer avec placidité : – C'est jadis que tu t'es trompé ou c'est à présent que tu te trompes ? – A quoi le général, s'immobilisant devant le morveux et se retenant visiblement de lui flanquer une paire de claques : – Pas question de se tromper, ver de terre ! L'un ou l'autre, c'est pareil ! – et il quitta en fureur la pièce.

Plus encore que par le fait d'avoir été traité de ver de terre, Candido fut frappé par l'affirmation énigmatique « l'un ou l'autre, c'est pareil ». Autrement dit, le passé et le présent, le fascisme et l'anti-fascisme ? Il demanda à l'archiprêtre de l'éclairer là-dessus, en lui rapportant mot à mot ce que lui avait dit son grand-père.

L'archiprêtre s'inquiéta fort de ces propos. Il n'exauça point le vœu de Candido et dit qu'il en parlerait avec le général : on voyait toutefois qu'il n'était pas content et que tout cela le rongait.

En fait, il alla bien en parler avec le général.

Et, à en juger par les conséquences que cet entretien eut pour Candido, ce dut être orageux : non seulement le général traita derechef le morveux de ver de terre, rampant et immonde, mais il l'appela de plus espion, rapporteur et délateur, traître envers les siens, dès sa naissance espion et traître. Cet orage ne troubla point la quiétude de Candido : le seul petit tracas qu'il en reçut, ce fut quand le général le menaça de le priver du préceptorat de l'archiprêtre.

OceanofPDF.com

Du pouvoir que Candido ignorait qu'il détenait sur son prochain le plus proche, et de ses impressions et actions quand il l'apprit.

Candido était riche : de ce que lui avait laissé son père aussi bien que de la dot de sa mère, dot qui, par les accords consécutifs à l'annulation du mariage, lui était revenue par un acte de donation gracieuse. De cette fortune, le général était le tuteur légal : tuteur de Candido aux yeux de la loi, et subséquemment de ses biens, en tout et pour tout. Et, bien sûr, le général ne songeait nullement à grignoter ces biens et ces rentes, il les gérât au contraire de la manière la plus scrupuleuse : mais il en tirait, ou croyait en tirer, un pouvoir qui l'aidait dans ses menées politiques – sur les paysans qui travaillaient les campagnes de Candido, sur les pâtres de ses troupeaux de brebis ou de bœufs. Au surplus, il est bon de l'ajouter, l'eût-il voulu, il n'aurait pas pu dépouiller son petit-fils : il existait des frères et des sœurs du père de Candido, lesquels avaient bien essayé de mettre eux-mêmes la main sur la tutelle en question, bien qu'ils ne tinssent guère à protéger cet enfant de leur consanguin qui, de ce consanguin, avait causé la mort. N'ayant pas pu obtenir cette tutelle, ils demeuraient aux aguets : prêts à sauter sur le général si celui-ci avait failli aussi peu que possible à ses devoirs. Ils avaient même tenté, ils tentaient toujours d'attirer Candido dans les rets d'une affection qu'ils feignaient, intense et chagrine : mais Candido, monstrueux même à leur égard, ne s'en laissait point accroire, en vrai monstre qu'il était. Cependant le général, pour sa part, redoutait une alliance possible de Candido avec sa famille du versant paternel : et voilà ce qui donnait à Candido quelque pouvoir sur le général.

La menace de le priver du préceptorat de l'archiprêtre Lepanto était donc impossible à mettre en œuvre, pour peu que Candido s'y opposât avec résolution. Comme il fit, résolument, après les élections de 1953, quand le général fut bien réélu mais en dixième position. Motif de cette chute ayant été, de l'avis du général, l'hostilité de l'archiprêtre à son endroit, une hostilité motivée par la délation de Candido et par le heurt qui en était résulté entre l'archiprêtre et lui.

De se voir dégringoler, de premier qu'il avait été aux élections de 1948, à la dixième position lors de celles de 1953, le général en écumait de rage. Le jour que l'on sut les résultats, quand il vit surgir devant lui son petit-fils comme à l'ordinaire paisible et souriant, il eut bel et bien une crise de nerfs. Au nom de la loyauté et du loyalisme, de l'amour de la famille par lui-même personnifié et que Candido ignorait totalement, qu'en ver de terre qu'il était il ne connaîtrait jamais, il insulta le gamin ; et il insulta l'archiprêtre au nom d'autres vertus telles que le travail, la chasteté, la fidélité et l'anti-communisme, vertus que l'archiprêtre ne connaissait point.

C'est alors que Concetta, laquelle se trouvait assister à l'éclat, s'insurgea. Pour les insultes à Candido, encore que les désapprouvant, elle pouvait à la rigueur tomber d'accord : l'enfant était incapable d'observer les règles du bien-vivre. Mais ces injures adressées à l'archiprêtre, le général n'aurait pas dû se permettre de les proférer : en particulier celles qui avaient trait à sa chasteté, qui était de notoriété publique.

Le général alla se placer devant elle, tendit un doigt accusateur vers sa poitrine, et sa conscience, puis la questionna en criant : – Pour qui as-tu voté ? Pour qui ce voyou t'a-t-il fait voter ? – Non sans fierté, Concetta répondit : – J'ai voté, comme toujours, pour la sainte croix. – Mais le général insistait : – Mon numéro d'ordre, mon numéro, tu as bien voté pour ? Dis-moi la vérité, au nom de tes morts : as-tu voté pour mon numéro ? – Concetta en perdit son calme et bredouilla : – Ça, c'est un secret de ma conscience, personne n'a le droit de m'interroger là-dessus. — Alors le général, douloureusement triomphant : – Tu n'as pas voté pour moi, je le sais, je le sais avec certitude ! – Puis, passant à l'indulgence, à l'affection même : – Au reste, cela m'est égal, j'ai été élu quand même... Seulement, je voudrais bien savoir une chose : qu'a-t-il bien pu te dire, l'archiprêtre, pour que tu ne votes pas en ma faveur ? – Concetta répondit : – Ce qu'il m'a dit demeure sous le sceau de la confession, — et elle ne s'avisait point que, ce disant, ce sceau, elle était justement en train de le rompre. Si bien que le général tourna à l'aigre, au persiflage : – Le sceau de la confession ! Idiote, tu ne comprends pas que tu m'as avoué la vérité et que c'est bien lui qui t'a dit de ne pas voter pour moi ? Ton sceau... — et, là, il donna carrément dans l'obscène, faisant allusion au sexe inconsolé de Concetta : non consolé même par l'archiprêtre, en dépit de tout l'amour de Concetta.

Concetta posa ses mains sur les oreilles de Candido pour que celui-ci n'entende pas les ignominies que prononçait son grand-père, après quoi elle asséna le coup qu'il fallait au général : – Quelqu'un qui s'exprime de cette manière devant un enfant n'est guère digne d'exercer la tutelle de cet enfant. – Dans sa rage, le général explosa. – Je parle comme il me plaît : quant à toi, – et il s'adressait à Candido, — à partir d'aujourd'hui tu ne remettras plus les pieds chez ce voyou ! – Seulement, aussitôt Concetta et Candido sortis, les paroles menaçantes qu'elle avait proférées commencèrent à lui tourner dans la tête et lui rendirent son calme.

Pendant ce temps-là, reprenant le chemin de la maison, Concetta, exaspérée qu'elle était, finit par briser tout à fait le sceau de la confession. Elle rapporta à Candido ce que l'archiprêtre lui avait dit pour ce qui était du vote. – Si vraiment vous vouiez voter pour la Démocratie Chrétienne, choisissez des candidats qui soient au moins un peu chrétiens. – Et, Concetta ayant demandé si le général était un peu chrétien, l'archiprêtre avait répondu : – J'en doute. – Ces mots avaient suscité chez Concetta quelque inquiétude, perplexité, indécision. Elle n'avait point voté pour le général, mais avec une ombre de remords. Et maintenant, de ce remords, elle s'affranchissait, s'approuvait et approuvait l'archiprêtre. – Il avait raison, pardi, il avait bien raison ! – Une fois lâché le morceau, et sa haine du général devenant à présent froide et dure comme diamant, elle fit à Candido un inventaire du patrimoine de celui-ci, lui révéla le pouvoir qu'il avait sur le général, l'exhorta à résister et à continuer à aller chez l'archiprêtre.

Candido n'avait guère besoin de ces exhortations. Il était résolu à se rendre après son école chez l'archiprêtre. Seulement, il savait désormais que cette décision, il avait loisir de la fonder sur un pouvoir qu'il avait et que jusqu'alors il avait ignoré qu'il avait. Il ne s'était jamais douté qu'un homme pût exercer sur un autre homme un pouvoir venant de l'argent des terrains, des brebis et des bœufs. Et surtout qu'un pouvoir pareil fût entre ses mains. Quand il fut rentré à la maison, tout seul dans sa chambre, il se mit à pleurer : il ne savait pas si de joie ou d'angoisse. Après quoi, il se rendit chez l'archiprêtre pour tout lui raconter, y compris ses propres pleurs, qui l'avaient pris sans qu'il sût pourquoi.

Ce jour-là, pour la première fois, il resta à déjeuner chez l'archiprêtre. Et, de même qu'il avait reçu ce jour la révélation qu'il était riche, il eut

semblablement la révélation que l'archiprêtre était pauvre.

Ils demeurèrent là à causer jusqu'au soir, jusqu'au moment où, dans la pièce sombre, séparés par leur table, ils le furent aussi par l'obscurité : pas séparés à proprement parler, car leurs voix avaient pris à présent une même inspiration, leurs paroles une fraternité nouvelle. La richesse, la pauvreté. Le mal, le bien. Avoir un pouvoir, ne point l'avoir. Le fascisme au-dedans de nous, le fascisme au-dehors de nous. – Tout ce que nous entendons combattre et qui est au-dehors de nous, – dit l'archiprêtre, – c'est au-dedans de nous qu'il est : et c'est d'abord au-dedans de nous qu'il faut le dénicher et combattre... la richesse, je l'ai convoitée, au point que même mon envie d'être ordonné venait de ce désir : la richesse de l'Eglise, la richesse des églises ; les marbres, les stucs, les dorures, l'argent ciselé, les damas, les soies, les lourdes dentelles de fils d'or et d'argent... Je ne connaissais que des églises baroques, baroques en tout et pour tout : on y entre pour la messe, pour prier, pour se confesser ; et, en fait, on est entré dans le ventre de la richesse... Or, la richesse est morte mais belle, belle mais morte, je ne sais pas trop qui a dit cela, peut-être pas dans ces termes précis. Je crois que les hommes qui ont quelque notion d'eux-mêmes, qui vivent et se regardent vivre, peuvent être partagés en deux catégories : ceux qui savent que la richesse est morte mais belle, et ceux qui savent qu'elle est belle mais morte. Tout tient dans ce ballet de deux mots autour d'un « mais »... Pour moi, elle est encore belle mais de plus en plus morte, de plus en plus la mort même. Seulement, le problème est celui-ci : peut-on jamais atteindre le point où cette mort ne nous tente plus, le point où l'on parvienne à affranchir de la mort la beauté... Il se peut que ce point n'existe pas : mais il faut le chercher. – Et ce fut là, pour Candido, un discours mystérieux, mais d'un mystère qui touchait si peu que ce fût à la vérité, une vérité si lumineuse, si légère qu'il eut le sentiment qu'elle s'évanouirait si, d'aventure, il se fût risqué à demander ce qu'était une église baroque.

Dans les trois années qui s'étaient écoulées depuis que Candido avait commencé à fréquenter l'archiprêtre, ce dernier avait beaucoup changé. Le général se plaignait qu'il eût déconseillé aux pénitentes de voter pour lui ; et bien d'autres gens se plaignaient qu'il ne se fût point préoccupé de ces élections comme il avait fait en 1948, qu'il eût même semé doutes et incertitudes entre les catholiques. De plus, il continuait à marier à l'église les communistes, à baptiser leurs enfants, à tolérer les drapeaux rouges aux

obsèques : et cela bien que les communistes dussent être tenus pour excommuniés. Bien changé, beaucoup trop changé : au point qu'il ne songeait même plus à solliciter l'évêque pour que *Y imprimatur* descendît sur son traité de psychologie morale. Candido se rendait bien compte de ce changement : il voyait que l'archiprêtre devenait moins actif, plus fatigué, plus absorbé, plus indifférent. Mais il ne s'avisait guère que c'était dû en partie à lui-même, Candido : à la responsabilité différente que, pour soi-même et pour Candido, lentement, sans s'en apercevoir, l'archiprêtre prenait face à la vie – différente par rapport à celle qu'il éprouvait auparavant dans son ministère. Plus humaine, plus directe, plus appréhensive, et en permanence.

Toujours est-il que, ce soir-là, ils prirent laborieusement une décision commune : on ne pouvait pas empêcher le général de redouter que Candido change de camp et qu'il s'adresse aux parents de la branche paternelle afin d'être mieux protégé, en se prévalant aussi de la faveur de l'archiprêtre et de l'animadversion désormais fière de Concetta à l'égard du général ; mais Candido ne ferait rien, ne menacerait point son grand-père et ne renforcerait pas ses craintes. Décision hypocrite, – conclut l'archiprêtre, – mais qui réduirait au minimum la malédiction du pouvoir pour quelqu'un qui, tel Candido, savait à présent qu'il le détenait.

Du crime mystérieux dont Candido et l'archiprêtre furent amenés à découvrir l'auteur ; de la condamnation qui leur en vint de la part de la ville tout entière et, pour l'archiprêtre, de ses supérieurs eux-mêmes.

Dans l'église la plus récente de la ville située dans le quartier le plus neuf, un curé avait été tué : dans sa sacristie, peu après que les cloches de cette église avaient sonné l'angélus ; on ne savait pas par qui, on ne voyait nul mobile de vengeance ou de vol. Rien à voler dans l'église ou presque rien : au surplus, rien n'y manquait. Et, pour le curé, hormis les petits trafics électoraux habituels, on n'imaginait rien qui eût pu pousser quelqu'un à le tuer. La police et les carabiniers s'y perdaient. L'évêque écrivit à l'archiprêtre une lettre affligée : il faisait des vœux pour qu'un crime aussi féroce, aux dépens d'un serviteur de l'Eglise du Christ, ne demeure point impuni.

Un commissaire de police arriva du chef-lieu : avant de se livrer à son enquête, il souhaita s'entretenir avec l'archiprêtre. Candido se trouvait au presbytère quand le policier se présenta, et ce dernier, à plusieurs reprises, représenta à l'archiprêtre qu'il conviendrait de donner congé à l'enfant ; mais à l'archiprêtre, tout à trac, l'idée était venue de voir comment Candido réagirait en la circonstance et si elle lui en rappellerait une autre qui avait eu lieu quelques années avant. Si Candido conservait en lui quelque chose d'obscurément grumeleux, c'était peut-être la bonne occasion pour l'en délivrer. Il engagea donc le commissaire à s'exprimer librement, comme si Candido n'était pas là, et, en tout cas, avec l'assurance que l'enfant, de cet entretien, ne ferait pas au-dehors la moindre mention. Le commissaire, nullement convaincu, et même un peu mal à l'aise, commença à parler : il évoqua tout ce qu'il lui était loisible d'évoquer – les rapports, écrits ou oraux.

Le curé avait été tué tout juste après que le sacristain avait sonné l'angélus : détail important car, aussitôt après l'avoir sonné, le sacristain avait cherché à pénétrer dans la sacristie pour avertir le curé qu'il lui fallait faire un saut chez lui mais, à l'encontre de ce qui en était d'ordinaire, la porte était fermée de l'intérieur. Le curé, dans la sacristie, était en

conversation avec quelqu'un. Le sacristain frappe. Le curé demande : – Qu'est-ce que tu veux ? – Et le sacristain : – Rien, je voulais vous dire que je fais un saut à la maison. – Et le curé : – Bien, mais que ce ne soit pas long. – Et il recommence à causer avec l'autre.

Le sacristain avoue qu'il est resté un petit moment à écouter à la porte. Il a entendu cet autre parler : il a reconnu la voix de Maître... – Je tairai le nom, – dit le commissaire, – car il n'est pas séant de mêler le nom de cet avocat à cette histoire : de toute manière, il est prouvé qu'il n'a rien à voir là-dedans. – Une demi-heure après, le sacristain revient et il trouve la porte toujours fermée. Il écoute un petit moment : silence, donc l'avocat est parti. Il met la main à la poignée de la porte, et la porte s'ouvre : il faisait noir dans la pièce, à telle enseigne qu'il trébuche sur le cadavre du curé. Refroidi : trois balles, et une seule eût suffi car on avait bien visé, venant d'un pistolet que les experts avaient reconnu comme étant d'origine allemande, du temps de la guerre : une de ces armes que, jusqu'à quelques années avant, on trouvait même dans les marchés de quartier.

On avait interrogé l'avocat en question : il avait répondu que sa voix, le sacristain n'avait pu l'ouïr qu'en rêve : ce soir-là, il n'avait pas quitté son domicile, tout pris qu'il était par l'examen d'un procès qu'il aurait à plaider le lendemain au tribunal. Il lui était arrivé bien souvent d'aller rendre visite au curé, de qui il était l'ami et le collaborateur (en sa qualité de conseiller de l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu, dont le curé était le président), mais, pour ce qui était de ce soir-là, rien du tout, aucune visite.

Les carabiniers, pas plus que le sacristain, n'eussent pu mettre en doute les paroles de l'avocat, et le sacristain admit sans barguigner qu'il avait dû se tromper ; chose au reste aisée, vu que, dans cette sacristie – on en fit la preuve – les voix résonnaient fort et subissaient donc quelque altération.

Et voilà tout ce dont nous disposons, c'est-à-dire néant, – conclut le commissaire.

Et, là, comme en aparté, Candido prononça :

— La voix.

— Quoi, la voix ? – lui jeta le commissaire, se tournant vers lui, sur un ton irrité. Il l'avait bien prévu, que ce morveux fourrerait son nez là-dedans : un de ces petits forts en thème pétulants et zélés que les prêtres traînent toujours dans leurs soutanes.

— Les voix, — ajouta paisiblement Candido, — sont presque toujours vraies.

Le commissaire balançait entre la colère et quelque effarement. Il se retourna vers l'archiprêtre, pour le fixer avec une physionomie qui était toute un point d'interrogation : un point d'interrogation issu tout fulgurant de son œil gauche, pour ensuite se faufiler, par une trajectoire, à travers les rides du front et descendre, atténué et enténébré de doute, dans l'œil droit, pour aboutir enfin à une bouche béant d'une indignation ébaubie.

L'archiprêtre avait pâli, on l'eût dit plus maigre et plus effilé, son front était en sueur. Il était tout stupéfaction et terreur : c'est que Candido avait saisi ce qu'il pensait lui-même, ce qu'il devait mais ne voulait pas dire. Après un long silence, il dit :

— Les voix sont presque toujours vraies ; et les choses sont presque toujours simples.

Le commissaire était comme pétrifié dans son interrogation muette. Et l'archiprêtre, se libérant eût-on cru d'un état d'hypnose, dit : — D'après ce que vous avez raconté, je crois avoir trouvé le nom de l'avocat en question : mais je ne voudrais pas me tromper... Voulez-vous avoir l'amabilité de me le dire ? — Machinalement, comme entrant lui-même dans un état d'hypnose, le commissaire s'exécuta. Et l'archiprêtre : — Merci... Excusez-moi, je reviens tout de suite. — Il se leva, passa dans la pièce contiguë. Candido devina qu'il avait besoin de se recueillir, de prier. Il revint plus apaisé et se borna à dire : — Je regrette, mais c'est tout à fait possible.

— Quoi, possible ? — demanda le commissaire.

— Que les voix soient presque toujours vraies et que les choses soient presque toujours simples.

Balançant entre ne pas comprendre et ne pas vouloir comprendre, le commissaire bégaya : — Vous voulez dire que...

— Justement, — dit l'archiprêtre.

— Mais pourquoi ?

— Ce n'est pas moi qui vous l'apprendrai, — dit avec fermeté l'archiprêtre.

C'est d'autres personnes que le commissaire l'apprendra, en effet, et somme toute sans grandes difficultés : pour finir, il l'apprit de l'avocat lui-même.

Celui-ci s'était rendu chez le curé, pour une tentative ultime en vue de le persuader d'épouser sa propre fille, dix-huit ans, séduite par le curé et qui attendait un enfant : mais le curé avait pris une attitude si négative, si méprisante, qu'il méritait bien ces trois balles bien centrées. Après plus d'une semaine, l'avocat n'éprouvait pas le moindre semblant de remords : en tant qu'avocat, il n'avait qu'un souci – amener le plus grand nombre de témoins possibles à déclarer qu'il portait toujours son pistolet sur lui, qu'il n'y avait donc pas préméditation dans le fait qu'il avait tué. Au reste, la ville tout entière l'approuvait et pour un peu l'eût applaudi : pour la double raison qu'il avait vengé son honneur et que la vengeance s'était exercée sur un prêtre.

Une explosion soudaine d'anticléricalisme, et l'on eût dit un volcan, si longtemps inerte qu'on avait pu le croire éteint, mit le feu au pays. Et comme tout le monde savait la manière dont s'était passée l'affaire, et que c'était Candido et l'archiprêtre qui avaient livré à la police l'auteur du crime, l'évêque lui-même finit par l'apprendre : si bien qu'il envoya un théologien des plus doctes enquêter sur la question.

Le résultat de cette inquisition fut que l'on adressa à l'archiprêtre, d'abord de façon voilée, puis en propres termes, une invitation à démissionner de sa charge d'archiprêtre : cette charge, il ne pouvait pas continuer à l'exercer vu que tous les fidèles, à présent, le désapprouvaient, dans un mode qui allait jusqu'au mépris. De plus, arguait le docte théologien, ce n'est pas que la vérité ne soit pas belle : mais il arrive qu'elle fasse tant de dégâts que le fait de la taire n'est point faute mais mérite.

En mettant entre les mains du théologien la feuille où il avait consigné sa démission, l'archiprêtre qui n'était plus archiprêtre, sur le ton de la parodie et presque en chantant, articula : – *Je suis le chemin, la vérité et la vie* : mais parfois la voie sans issue, le mensonge et la mort. – Le théologien prit cela très mal, mais l'ancien archiprêtre connaissait un état d'âme qui frisait quasiment l'allégresse.

De la tentative que firent l'ancien archiprêtre de se mettre à cultiver son jardin, et Candido, ses terres, et des déceptions qui leur en vinrent.

De ses condisciples, Candido était quelque peu respecté : on le considérait comme ayant tenu sa part dans un film policier. Pour l'ancien archiprêtre, pas le moindre respect.

Au général, cette vicissitude qui avait suscité l'indignation de la ville et provoqué même celle de l'évêque, au point que l'archiprêtre en avait été dégradé, parut être la goutte qui fait déborder le vase. Il relata à sa fille l'esclandre, le comportement scandaleux de Candido et de Lepanto : et il lui représentait que c'était peut-être l'occasion de reprendre l'idée ancienne et juste – il souligna ce mot – de transférer Candido en Amérique. Maria Grazia répondit d'une manière dure et résolue. Qui avait eu la bonne idée de confier Candido à l'archiprêtre Lepanto ? Pas elle, assurément : aux prêtres, elle avait toujours porté respect, mais en s'en défiant. Que le général se charge donc de séparer d'une façon ou d'une autre Candido et l'archiprêtre. Quant à l'expédier en Amérique, ce n'était guère possible : à part la réaction, le traumatisme qui en résulteraient chez Candido, comment pouvait-on concevoir qu'un enfant de treize ans, qui avait vécu jusqu'alors en Sicile, pût s'installer dans une famille américaine paisible et à peu près heureuse sans y jeter le plus grand trouble ?

Le général répondit en menaçant de renoncer à la tutelle de Candido, mais Maria Grazia savait bien qu'il n'en ferait jamais rien : aussi resta-t-elle inébranlable. Elle se borna à promettre qu'elle ferait un saut en Sicile. Mais ce saut, elle ne le fit que bien des mois plus tard : dans une période où Candido, bien sûr en compagnie de l'ancien archiprêtre, était parti pour Lourdes en qualité de brancardier : dans un train de malades, des estropiés et des aveugles candidats au miracle. De ce voyage, qui édifia fort la mère de Candido lorsqu'elle l'apprit, qui lui fit trouver injuste le jugement et outrés les soucis du général, nous parlerons par la suite.

En tout cas, l'ancien archiprêtre – que nous nommerons désormais Don Antonio, ainsi que faisait Candido avait quitté le presbytère de la cathédrale pour s'installer dans la maison, depuis longtemps inhabitée, que lui avait

laissée son feu père. Crucifix, encrier et livres demeuraient maintenant sur une table petite et bancale. La maison était exiguë et humide, mais elle disposait d'un bout de jardin, envahi il est vrai par les orties : Don Antonio résolut de le cultiver opiniâtrement, dans l'intention d'en tirer ces quatre choux, disait-il, qui lui suffiraient pour végéter. Il retrouva, rouillés, mal en point, les outils qui avaient été à son père, et il se mit à l'œuvre, aidé parfois par Candido. Pour les semailles et les repiquages, les fumages, le piochage, les émondages, il se fiait au souvenir de ce qu'il avait vu faire à son père dans les années anciennes : seulement, soit que sa mémoire fût défaillante, soit que le sol, l'air, les vicissitudes de la pluie et du beau temps, le cours des saisons eussent changé, tout poussait avec peine, et comme malade. Mais il ne perdait pas courage : peut-être croyait-il, ainsi que pour toutes les choses de la vie qui donnent des fruits, qu'il n'y fallait que de l'amour ; et que lui-même n'était pas encore arrivé à pleinement aimer la terre et ce travail.

Le jardin de Don Antonio rappela à Candido qu'il possédait lui-même des campagnes. Il alla les voir, en fit quelque recensement : leur étendue, les gens qui y œuvraient, les cultures, les brebis et bœufs qui y paissaient. Beaucoup de terre, et très peu de gens pour la travailler : presque tout le monde était parti pour la Belgique, la France, le Vénézuëla ; les quelques personnes demeurées sur place étaient confites en mélancolie aussi bien par l'âge que par la fuite des jeunes vers ces pays lointains. Si les fils étaient partis, s'il était improbable qu'ils revinssent, à quoi bon continueraient-ils, eux, à cultiver la terre ?

Candido demanda au général la permission de s'occuper de ses domaines. Le général acquiesça : sous condition que son petit-fils ne lui demandât point des sous pour des engins, machines et améliorations. – De la manière dont vont les choses, – dit-il, – on en tire encore un peu d'argent : si tu te risques à innover, les profits disparaîtront et disparaîtront aussi bien les terres elles-mêmes. – Candido dit qu'il ne réclamerait point des sous pour des instruments de travail et des améliorations : son intention était simplement de travailler dans ses champs. Or, pour cela, aller là-bas et s'en retourner plus vite qu'à vélo, il lui fallait une moto. Le consentement du général fut immédiat et même large : il lui conseilla même un engin du type le plus puissant ; dans l'espoir peut-être que Candido finirait par s'y rompre le cou.

Mais ce n'est là qu'hypothèse de notre sac, nullement de Candido. Ce dernier croyait tout bonnement que tant de générosité de la part de son tuteur ne constituait qu'une récompense pour le profit qu'il tirait de ses études et pour le fait qu'il ne lui avait jamais demandé de l'argent en dehors des quelques petites pièces que le général lui passait tous les mois. Toujours est-il que, de sa moto, Candido se servait avec prudence, sans le goût de la vitesse et du fracas. Il allait à la campagne, se mettait pendant deux ou trois heures à sa pioche, puis revenait : calmement, régulièrement. Il avait choisi un bout de terre proche d'une source, l'avait bien défriché et fumé : si bien fumé que ce qu'il y sema par la suite poussa à peu près brûlé. Il travaillait en se fondant sur ce qu'il lisait dans un manuel, sur ce qu'il voyait faire à Don Antonio et sur ce que ses paysans lui conseillaient : les deux premiers eussent suffi à lui faire rater la moitié de son ouvrage, les conseils des paysans faisaient le reste. Ceux-ci, le général, ils ne l'avaient jamais vu sur ces terres : c'est bien pourquoi ils le respectaient, lui portaient même affection. Les femmes et quelques vieillards allaient jusqu'à lui accorder leur voix aux élections : les autres la lui promettaient avec solennité, juraient ensuite de la lui avoir donnée alors qu'ils la réservaient en fait au Parti Communiste. Mais, pour Candido, qui allait désormais tous les jours aux champs, ils le détestaient : comme s'il y allait pour les espionner, pour les vexer. Voire, comme si ce sien travail du sol, où ils voyaient passe-temps et caprice, ne fût que manière de singer leur ouvrage, une dérision, une moquerie.

Candido, lui, croyait qu'ils étaient contents de le voir, de bavarder avec lui, tout comme lui-même se réjouissait d'être en leur compagnie, d'écouter leurs propos sentencieux, leurs récits, leurs apologues. Il leur rendait même de petits services, leur ramenant de la ville des choses dont ils avaient besoin. Mais rien ne parvenait à entamer leur haine antique contre le maître : une haine qui, dans les derniers temps, vu l'absence du général, s'était un peu assoupie, mais qu'à présent la présence continuelle de Candido réveillait, on ne peut plus gaillarde. De plus, à leurs yeux, Candido faisait figure d'usurpateur, de voleur : non seulement quant à eux et à leur ouvrage, comme c'est toujours le cas pour les maîtres ; mais aussi pour ce qui était du bien de feu Maître Munafo (lui-même, maître insupportable lorsqu'il était en vie, tout à fait regretté depuis sa mort et à cause de cette mort) : bien qui n'eût pas dû revenir à Candido vu que c'est à lui justement que le pauvre avocat devait son passage à la condition de feu et regretté.

De la haine des cultivateurs, Candido, on l'a dit, ne s'avisa point, mais il éprouvait bien le malaise que lui donnaient ces terres de sa propriété. Pourquoi siennes, toutes ces terres ? Comment se faisait-il qu'un homme – son grand-père ou son arrière-grand-père –, sans les travailler ou n'en travaillant qu'une petite partie, en avait pu faire sa propriété ? Était-il juste de les recevoir de la façon dont il les avait reçues et de les conserver ? C'était là des questions qu'il se faisait à lui-même et qu'il adressait aussi aux paysans : lesquels, l'entendant, le haïssaient encore davantage. Toutefois, les réponses qu'ils lui donnaient tournaient autour de ceci : que les choses, c'est pour les enfants qu'on les met de côté, et il est juste que les enfants, et les enfants des enfants, les conservent, en jouissent et les transmettent, intactes, à toute la chaîne de la descendance. Et c'était bien là leur manière de voir, mais non pour ce qui était de Candido, lequel, de ces choses, de ce bien, était devenu l'héritier par une légitimité qui n'avait rien à voir avec la vraie : qui, pour eux, était ressemblance et quasi-identité entre fils et père, vie du fils dans les règles du père, fidélité absolue au père qu'il eût raison ou tort (et même, surtout, s'il avait tort).

Au surplus, de toute cette histoire de la terre aux paysans, de la terre à ceux qui la cultivent, ils en avaient désormais plein les bottes : c'est à cause de ce mirage qu'ils avaient suivi le Parti Communiste, qu'ils le suivaient toujours ; mais d'un pas lassé, sans y croire, sans plus rien convoiter. – La terre est fatiguée – disaient-ils –, et nous encore plus qu'elle. – Candido se figurait que s'il avait cédé ses terres aux paysans, et il comptait bien le faire dès que la loi le lui consentirait, les fils émigrés reviendraient et tout ce qui était inculte, livré aux orties et à la broussaille, redeviendrait beau, ordonné, productif. Seulement, le jour où il tint aux paysans ces propos, ceux-ci répondirent que leurs enfants reviendraient, assurément, mais rien que pour vendre les terres, puis s'en retourneraient là où ils vivaient. Et c'était dit avec quelque mépris : pour lui-même et pour les terres.

Candido en fut déçu, perdit son enthousiasme, s'avisa qu'il y avait quelque chose de dérisoire dans sa volonté de jouer les cultivateurs. Ce travail lui plaisait, lui donnait une fatigue saine, un appétit sain, un sommeil sain ; mais, en plus du sentiment qu'il avait de cette dérision, il lui vint quelque inquiétude du fait qu'il en jouissait comme d'un privilège : le privilège antique du maître, se contentant ainsi d'en retirer des rentes, à

présent se plaisant, presque en guise de sport, à cultiver, mal, un petit bout de terrain.

Ils en parlèrent longtemps, Don Antonio et lui. Candido ne voulait pas se résigner à se tenir pour battu. Avant que sa défaite prît forme définitive, Don Antonio eut l'idée du pèlerinage à Lourdes. – Tu verras que nous en retirerons un grand bénéfice, – dit-il énigmatiquement à Candido : et l'on aurait cru qu'il parlait d'un traitement reconstituant ou de désintoxication.

OceanofPDF.com

Du voyage que Don Antonio et Candido firent à Lourdes ; et du profit qu'ils en tirèrent, l'un comme l'autre.

Don Antonio avait déjà fait le voyage de Lourdes : l'été de 1939, peu avant que la guerre éclate. Il avait, pour lors, l'âge qui était à présent celui de Candido : y retourner quelque chose comme quatre lustres plus tard allait donc lui procurer une sorte de redoublement entre les impressions qu'il en avait reçues sur ses quinze ans, à vérifier et, d'une certaine manière, à revivre à travers Candido, et les impressions qu'il en recevrait maintenant. Sauf que, pour ce temps ancien, il était un séminariste plein d'appréhensions et de vergogne quant au péché, de boutons qu'il croyait prendre, qu'il prenait même, pour des marques du péché, d'une dévotion à la Vierge où il marinait afin de se laver du péché ; alors que Candido était tout à fait réfractaire à l'idée qu'il y eût des péchés hormis le mensonge et la volonté d'humilier et de faire souffrir les autres, et qu'il n'éprouvait pas la moindre dévotion à l'égard des images de la Vierge et des Saints, à moins qu'elles fussent bien dépeintes ou sculptées – et, au surplus, ce n'était en ce cas guère dévotion mais admiration et plaisir.

Bien que sollicité à maintes reprises par Candido, Don Antonio n'avait jamais rien voulu dire de ses impressions de jadis : lesquelles – nous, il nous est donné de le dire, – avaient été quelque peu libératoires pour ce qui était de son souci obsédant du péché et de sa dévotion non moins obsédante à l'égard de la Vierge ; d'où ce minimum de sens pratique et d'adresse qui, de chapelain à curé, de curé à archiprêtre, en un temps restreint, l'avait mené tout le long d'une carrière à laquelle on venait brusquement de mettre fin. Et, encore une chose qu'il nous est consenti de dire, ce nouveau voyage à Lourdes, Don Antonio l'entreprenait dans l'intention qu'il lui procurât une libération ultérieure et définitive.

Ils quittèrent donc Palerme une après-midi où soufflait un sirocco affreux. A la suite d'un retard du train qui, de leur ville, les avait amenés là, Don Antonio et Candido étaient arrivés au moment où le convoi spécial pour Lourdes était prêt à partir. La dame qui paraissait commander la caravane et le prêtre qui l'assistait leur adressèrent des reproches pour ce retard, et ce

fut Candido qui écopa spécialement, car, en sa qualité de brancardier, il eût dû se trouver là au moins deux heures plus tôt ; mais, dure sur le fond, la réprimande, par le ton et le choix des mots, s'avérait charitable et quasi suppliante. Candido en fut troublé. N'y aurait-il eu Don Antonio, il fût rentré peut-être chez lui. Peut-être : car, en fait, l'envie d'accomplir ce voyage – son premier voyage, – était en lui comme une fièvre : anxieuse, visionnaire, légèrement délirante.

Une autre cause de trouble lui vint en parcourant le premier wagon : ces béquilles posées sur les banquettes, ces visages douloureux qui se tournaient vers lui, ces yeux sans regard. Mais c'était là un trouble qui ne lui procurait pas le moindre semblant de repentir pour avoir entrepris ce voyage, qui lui donnait plutôt un sentiment de stupeur et d'admiration pour la capacité qu'on avait de former et organiser tant de souffrance humaine en ce convoi d'espoir. Il y avait, dans cette somme de souffrances, dans cette organisation et cette exhibition de disgrâces corporelles, quelque chose de répugnant et à la fois de grandiose. Et, pour ce premier abord, c'est le grandiose qu'éprouvait surtout Candido, alors que Don Antonio, visiblement, était la proie de la répugnance ; une répugnance tout juste éclosée au cours de son premier voyage, qui s'était par la suite développée dans le souvenir et dans la réflexion, et qui trouvait à présent pleine confirmation. Non pour ces corps, ces plaies, ces yeux aqueux ou blanchâtres, pour ces baves : mais pour cet espoir organisé et convoyé.

Au cours des deux jours que dura le voyage de Lourdes, la stupeur et l'admiration de Candido s'effacèrent, pour être remplacées par la répugnance. Avec Don Antonio, il parlait d'autre chose : et Don Antonio en faisait autant avec lui. Seulement, une fois, Candido ne put s'empêcher de lui dire : – Si j'étais Dieu, je verrais en tout cela une offense, – et Don Antonio acquiesça de la tête, en souriant d'un sourire las. Mais, contrepartie de la répugnance chez Candido, et on la décelait semblablement chez les autres brancardiers, les infirmières, les sœurs, les prêtres, une espèce d'exaltation physique qui allait croissant, une euphorie, presque une célébration de la bonne santé, des appétits, des désirs. Les filles et les dames d'excellentes familles qui faisaient fonction d'infirmières, et qui, durant les premières heures du voyage, avaient paru se roidir et se figer dans quelque mortification volontaire de ce qu'elles étaient dans leur vie de tous les jours, et dans leurs corps, dès la nuit tombée se dénouaient, dans

l'irruption d'une vitalité, dans une victoire éclatante et diffuse de la chair : au point que les filles laides elles-mêmes en paraissaient jolies. Brancardiers et prêtres devaient produire le même effet, ou presque, sur les infirmières et les sœurs qui les interpellaient, à en juger par le ton frémissant d'une anxiété joyeuse et l'espèce de ramage quelles mettaient dans leurs paroles, dans les regards lumineux et vaguement extatiques qu'elles leur adressaient.

Et il en alla comme il devait en aller, comme il ne pouvait pas ne point en aller, dans cette sorte d'univers manichéen – la maladie, la santé – qu'était devenu le convoi. La chose advint à Candido lors de la seconde nuit. C'est que, dès le début de l'aurore, comme la nuit d'avant, il s'était rendu dans le couloir, mais voilà que l'une des infirmières, en passant devant lui, par suite d'un cahot du train, lui choit dessus tout entière, pesante comme si la paroi à laquelle Candido s'appuyait n'était plus que plancher. Instinctivement, Candido lève les bras comme pour l'empêcher de tomber et de l'écraser : mais ce fut comme si le train se figeait dans cet écart, ce suspens. Candido se sentit happé à travers ses vêtements, puis avidement cherché dessous : et il ne sut jamais si cela se fit un instant avant, un instant après, ou au même instant où lui-même commençait à mouler son corps sur elle, à travers les vêtements, à la manier, à la chercher. Dans l'intensité avec laquelle ses propres mains tâtonnaient, il eut dans un éclair l'image de quelque cécité qui lui serait venue et que ce corps ne se matérialisât clairement dans son esprit que par les signes que ses mains lui transmettaient. Un interminable baiser les retint. Après, Candido éprouva et vit, vit dans sa cécité profonde et immensément douce, soi-même et l'univers se muer en une sphère d'une irisation liquide, de musique.

Silencieusement, la fille s'écarta de lui et s'éloigna dans le couloir à peu près sombre. Elle se retourna avant de disparaître : et c'est ainsi que Candido fut mis en condition de pouvoir la reconnaître par la suite. Elle n'était point belle, encore qu'on ne pût pas la dire laide. Ce voyage eût-il duré, elle fût devenue absolument belle pour Candido. Mais, au cours des heures qui suivirent, aussi bien que pendant le voyage de retour, les regards qu'il lui arrivera de porter sur Candido ne faisaient que le survoler, avec une indifférence qui le fit se demander s'il ne se trompait pas, si ce n'était pas avec une autre qu'il avait vécu ce moment d'amour. Don Antonio le rassura, et nullement qu'il connût la fille : mais il connaissait le monde de la

bienfaisance catholique, et ces actes d'amour fugace et de péché, pareils à l'éclosion de ces fleurs que l'on appelle belles-de-nuit et qui ont vite fait de se refermer, relevaient également de ce monde.

De ce voyage à Lourdes, par ailleurs triste et même sinistre, Candido ne retiendra que cette joie, cette révélation, ce miracle. De tout le convoi, il sera même l'unique miraculé. Don Antonio, pour son compte, avait programmé le voyage comme devant constituer pour Candido un vaccin contre le catholicisme et, pour lui-même, une manière de salutation, de congé, d'adieu. En dépit de la vicissitude qu'avait connue Candido, le bilan restait bénéfique : on pouvait tenir le garçon non seulement pour vacciné, mais pour immunisé carrément. Quant à lui, l'ancien archiprêtre, tout à fait guéri, dégagé, libéré.

OceanofPDF.com

De l'amour pour les femmes, et pour une femme en particulier, par quoi Candido fut envahi, et des propos que lui tiendra à ce sujet Don Antonio.

Au retour de Lourdes, Don Antonio se défroqua. Il demanda à Candido de ne plus l'appeler qu'Antonio, mais Candido, de temps à autre, laissait échapper un « Don » (et nous semblablement). Il était devenu, Antonio, plus joyeux, plus léger, plus spirituel : au point qu'il en paraissait cynique et blasphémateur à ceux qui spirituels ne l'étaient guère.

— Cynique, je l'ai bien été, ainsi que blasphémateur : à présent que je ne le suis plus, voilà qu'on me reproche ces vices, – disait-il. Il déclarait souvent qu'il était devenu très religieux. Pour attester cette religiosité enfin acquise, il mentionnait l'épanouissement de son jardinet : à présent, il ressentait la terre comme un homme vivant, elle répondait à sa passion. De quoi Candido n'était pas tout à fait persuadé : tout bonnement, la terre répondait à un travail mieux expérimenté et plus adroit. Mais il ne pouvait pas s'empêcher de penser que ce que Don Antonio disait pour la terre était tout aussi bon pour la femme, les femmes : dans le train de Lourdes, il avait bien vu que l'amour répond à l'amour. Et comme cette expérience, il la voyait s'évanouir ainsi qu'un rêve, devenir de jour en jour plus imprécise, plus vague, il entendait la répéter, ne pensait plus qu'à la répéter, la fixer, la confirmer : et la compléter. Il en parlait avec Don Antonio, car il avait désormais accoutumé de parler avec lui de tout, librement, sans la moindre réserve et la moindre honte.

— Vois-tu, – disait Don Antonio, – les femmes appartiennent à mon passé de prêtre. Pour les aimer vraiment, ou pour en aimer une, je devrais me libérer de ce passé. Il a été une longue maladie : me voilà à présent en convalescence. Il est aisé de faire choir l'un après l'autre, comme dans les baraques de la foire, tous les dogmes, simulacres et symboles qui ont été une partie de notre vie : il y suffit de la petite carabine du *Dictionnaire* de Voltaire, pour peu que l'œil cesse d'être terni. Mais tous ces dogmes, simulacres, symboles, que l'on croit avoir abattus, vont se rassembler et se cacher dans le corps de la femme, dans l'idée de l'amour, ou dans le simple fait de faire l'amour. Je me sens à tel point, en toutes choses, en toutes

pensées, dans la vérité, qu'il m'arrive de croire que j'ai franchi le seuil du secret, du mystère : autrement dit, qu'il n'y a point de secret, qu'il n'y a point de mystère ; que tout est simple, au-dedans et au-dehors de nous. Mais d'aimer ou de faire l'amour, dans cette simplicité, ou à la limite, je ne crois pas que cela me serait loisible, voire que cela me plairait. Et bien que l'on soit dans un temps de liberté, je crois que, sur ce point, l'Eglise, les Eglises, celles qui existent et celles qui viendront, auront toujours le dessus. Entre les Epîtres de saint Paul et *De l'amour* de Stendhal, le discours se poursuit sur le même parcours brûlant : l'enfer de l'autre vie, l'enfer de celle-ci ; et c'est un très beau discours.

— Mais l'amour est simple, – disait Candido.

— Pas pour moi, – disait Don Antonio. – L'enfer de l'amour continue à être mon propre paradis.

A la simplicité de l'amour, paradis terrestre dépourvu d'interdictions divines et de tentations diaboliques, Candido s'essaya encore : toutefois, en jouxtant ce coup-ci l'enfer d'autrui.

Nous avons jusque-là omis de dire que le général, veuf déjà avant la guerre d'Espagne, avait chez lui une dame qui tenait son ménage et qu'on appelait donc sa *gouvernante*. Point toujours la même : depuis 1939, quatre ou cinq s'étaient relayées, l'une plus jeune que l'autre, au fur et à mesure que lui-même prenait de l'âge : tant et si bien que la dernière qui exerçait ces fonctions était, pouvait-on dire, de la première jeunesse. Elle se trouvait là depuis une couple d'années : exemplaire pour ce qui était de la tenue du ménage, carrément la meilleure que le général eût jamais eue ; au dire du général lui-même et à en juger par la haine que lui portait ouvertement Concetta. D'avoir à admettre que « celle-là » (ainsi l'appelait Concetta) savait entretenir la maison dans une propreté et un ordre par elle-même ignorés, qu'elle faisait une cuisine excellente (on le devinait rien qu'aux senteurs qui flottaient aux alentours des fourneaux), que les chemises du général étaient constamment bien repassées, c'était pour Concetta une souffrance que seul balançait le fait, pour elle absolument certain, que « celle-là » était issue de l'une de ces maisons innommables que la loi avait supprimées. Pas plus qu'il n'était pour elle douteux que « celle-là » couchait avec le général. Doute, à vrai dire, que ne nourrissait nul de ceux qui fréquentaient chez le général et qui avaient rencontré sa gouvernante.

Hormis Candido, qui n'avait jamais prêté attention aux allusions de Concetta.

Pendant environ deux ans, pour Candido, cette gouvernante avait été comme invisible : elle était de ces gens qui finissent par être relégués au nombre des objets qui sont là, qui ne pourraient pas ne pas être là, mais qu'on est tellement accoutumé à voir qu'on ne les voit plus : ils ne commencent à exister que lorsqu'ils ont disparu. Au surplus, elle-même, semblait-il, tenait à se rendre invisible : elle s'habillait de la manière la plus terne, ne parlait guère, disparaissait dès que le général recevait quelqu'un. Qu'elle fût très jeune ou entre deux âges, blonde ou brune, florissante ou mince, voilà ce que Candido n'aurait guère su dire si jamais on l'avait questionné soudainement là-dessus. Et il en alla ainsi jusqu'à certaine après-midi d'été où, comme il lisait Marx, il rencontra sur sa page des yeux gris-bleus, une mèche de cheveux blonds, le dessin d'une bouche, la ligne souple d'un corps entre poitrine et hanches : comme dans une peinture tout juste esquissée, qu'il importait de compléter.

Il ferma son livre, se leva et sortit ; et il se rendit tout droit chez son grand-père, où il n'avait pas remis les pieds depuis des mois : à seule fin de vérifier et compléter l'image qui lui était apparue. A tel point occupé par cette image qu'il ne lui advint pas un seul instant de penser au général et d'envisager qu'il fût absent (c'était, d'habitude, probable à cinquante pour cent : mais l'été, vu les vacances du Parlement, rien qu'à vingt-cinq).

Le général se trouvait à Rome, lui dit-elle dès l'apparition de Candido. Elle était un brin ensommeillée, ses mains nouant avec lenteur et hésitation un peignoir tirant sur le bleu. Elle ne lui demanda pas ce qu'il voulait, mais se dirigea vers le salon, et Candido sur ses pas, l'œil se frottant avec douceur au corps de la jeune femme qui se dessinait, transparaissait sous le léger vêtement, dans un mouvement que, par la démarche, les bras levés pour arranger ses cheveux, on eût pris pour le lent début d'une danse.

Le salon était plongé dans une pénombre dense, et la jeune femme se retourna pour regarder Candido : les yeux rieurs bien que les lèvres eussent on ne sait quoi de boudeur. De la poche de son peignoir, elle tira un petit mouchoir, qu'elle se passa légèrement sur les lèvres, sur les paupières. Le mouchoir lui échappa des mains, ou elle se le laissa échapper : il descendit en vol plané sur le tapis. « Candide le ramasse. Elle lui prend innocemment la main, et Candide, non moins innocemment, baise sa main avec une

vivacité, une sensibilité, une grâce toutes particulières ; les bouches se rencontrent, les yeux prennent feu, les genoux tremblent, les mains s'égarerent. »

A la différence de son homonyme, dont les bonnes et mauvaises aventures étaient sorties des presses de Lambert tout juste deux siècles avant, Candido, ce jour-là, éprouva une jouissance longue, pleine et quiète. Jouissance longuement, pleinement et quiètement partagée par Paola. Et il en alla pareillement dans les jours et les mois qui suivirent : car il ne faudra pas moins d'une année avant que le général, alerté par une lettre anonyme, les prît en faute.

OceanofPDF.com

Du communisme de Candido et de Don Antonio, et des propos qu'ils tenaient entre eux et avec leurs camarades.

Ainsi Candido lisait Marx. Il avait lu d'abord Gramsci, ensuite Lénine : à présent Marx. Il y prenait de l'ennui, mais s'y entêtait. En revanche, il avait lu les livres de Gramsci avec le plus vif intérêt : aussi bien qu'avec quelque émotion à l'idée de ce petit homme fragile et malade, qui dévorait des livres et notait ses réflexions ; prenant de la sorte le dessus sur la prison et sur le fascisme qui l'y tenait. Il croyait le voir pour de bon, voir la cellule, la table, le cahier, la main qui écrivait, et distinguer le subtil raclage de la plume sur le papier. De Gramsci et du peu que de Gramsci il avait lu, il parlait souvent avec Don Antonio, mais Don Antonio n'aimait pas beaucoup Gramsci, il voyait dans les pages des *Cahiers* serpenter quelque erreur, quelque fêlure. Ces catholiques italiens : ou diable les avait-il vus, lui, Gramsci ? Le dimanche à la messe de midi, car ils n'existaient pas ailleurs. Ils constituaient une faiblesse, et Gramsci avait commencé par en faire une force : dans l'histoire de l'Italie, dans l'avenir du pays. – Espérons que l'erreur ne se développe pas, que la faille ne s'étende pas, – disait Don Antonio. Mais Candido estimait que, là-dessus, Don Antonio n'avait point suffisamment de sérénité. D'avoir été prêtre, il conservait en lui trop de déception, trop de ressentiment : savoir, que ce qu'il avait été agissait trop sur ce qu'il entendait être.

Candido ne s'était pas moins ennuyé dans Lénine, mais autrement que dans Marx et bien moins. De Lénine, l'image qu'il se faisait était celle d'un charpentier s'éreintant à taper sur les mêmes clous, au sommet d'un échafaudage : et tout cet éreintement n'avait pu empêcher que des clous soient mal implantés ou poussent de travers.

Au sortir des pages de Lénine comme on sort du vacarme d'un chantier, il était entré dans les pages de Marx tout justement comme, après la visite d'un chantier, on pénètre dans les bureaux de celui qui le dirige. Et de même qu'il n'est guère aisé, que pour la plupart des gens il est même très difficile de déchiffrer les graphiques, les projets, les planimétries qui s'y trouvent accrochés et étalés, Candido, dans ces pages de Marx, avait le

sentiment qu'il y rôdait sans parvenir à les lire pour de bon. Cette impression, ce malaise se prolongea jusqu'au moment où, une fois lu tout ce qu'il avait pu lire de Marx, il reprit le *Manifeste du Parti Communiste*. Et c'est alors qu'il réalisa qu'en effet il y avait bien des choses qu'il n'avait pas su lire, mais qu'il en était d'autres qu'il n'avait pas comprises justement parce qu'il les avait comprises : c'est-à-dire, en refusant que Marx ait justement entendu dire ces choses-là et les ait dites.

Du temps où il étudiait Machiavel à son lycée, cet auteur l'avait fort impressionné car il s'était demandé s'il avait le moindre semblant d'intelligence : cela, du fait que Machiavel avait pu croire à un avenir où les armes à feu seraient mises de côté pour en revenir à l'arme blanche. Tout ce que Marx remuait autour de sa vérité grande et simple au sujet du capital, du capitalisme – cette grande et simple découverte –, lui paraissait être de l'espèce de ces prophéties de Machiavel touchant le retour à l'arme blanche. Ne pouvait-on pas voir dès son temps, se demandait Candido, que le capitalisme saurait choisir comme entre armes à feu et arme blanche ? Comment ne point saisir qu'il opterait pour les armes à feu et qu'il les perfectionnerait d'une manière de plus en plus meurtrière ?

C'était là une pensée – soupçon et question – qu'il appréhendait et se retenait d'exprimer ne serait-ce qu'à Don Antonio, au cours des propos qu'ils échangeaient au sujet de leur état de communistes et des textes sur le communisme. Pour Candido, le fait d'être communiste était encore un fait simple, comme, assoiffé, d'avoir envie de boire : et, après tout, les textes ne lui importaient guère. Pour Don Antonio, l'affaire était bien plus compliquée, fort subtile, et tout entière dans un système de références aux textes et aux gloses. Candido se lançait parfois dans des affirmations qu'ensuite il ne savait pas s'expliquer à lui-même : encore moins était-il apte à les démontrer, comme des théorèmes, à Don Antonio. Ainsi lui arrivait-il, si seulement il voyait que Don Antonio ne paraissait point d'accord et réclamait une démonstration, de s'enfermer dans sa coquille, comme d'ores et déjà battu et encore qu'il ne s'éprouvât nullement tel. Une fois qu'il lui vint d'affirmer que, face à Lénine et à Marx, Victor Hugo et Zola, Gorki lui-même, *c'était mieux*, à la stupeur quasi irritée de Don Antonio : – Quoi, *mieux* ? Dans quel sens *c'est mieux* ? – Candido, tout en ressentant clairement ce qu'il venait de dire, ne parvint qu'à expliquer, à grand-peine, laborieusement, que *c'était mieux* parce qu'ils parlaient de

choses qui existent toujours, alors que Marx et Lénine, c'était comme s'ils parlaient de choses qui n'existent plus. – Ceux que je dis parlaient des choses qui sont venues après. Marx et Lénine, eux, parlent de ce qu'il adviendra et c'est comme s'ils parlaient de choses qui n'existent plus. – Pour Don Antonio, ce n'était guère assez et il harcela Candido de questions : Candido ne trouva point d'autre réponse que : s'il n'avait fait que lire Marx et Lénine, il ne serait devenu communiste qu'en guise de bal masqué – déguisé comme au temps de Marx, comme au temps de Lénine. Argument qui, à Don Antonio, parut engendré par une confusion que Candido devait faire dans son for intérieur : mais Candido ne sut pas dire mieux pour éclairer Don Antonio à propos de quelque chose que, dans ce for intérieur, il voyait on ne peut plus clairement.

En somme, pour Candido, être communiste était un fait quasi naturel : le capitalisme portait l'homme à la dissolution, à la fin ; l'instinct de conservation, la volonté de survivre, voilà ce qui prenait forme dans le communisme. Le communisme, en fin de compte, était quelque chose qui avait rapport à l'amour, et même à le faire, cet amour : dans le lit de Paola, chez le général. Don Antonio comprenait bien cela et, d'une façon générale et spécifique, l'approuvait : mais, pour ce qui les touchait, pour son propre communisme, il voyait les choses autrement. – Un prêtre qui ne l'est plus, – disait-il, – il se marie ou il devient communiste. D'une manière ou de l'autre, il faut qu'il continue à rester du côté de l'espoir ; mais d'une manière ou de l'autre, nullement des deux. – Candido ne comprenait point. Et Don Antonio d'expliquer : – Qui n'a pas porté soutane, peut avoir une famille et être communiste. Et même, est-on tenté de croire, la famille est une raison de plus pour être communiste. Je dis tenté de croire : car tôt ou tard, en effet, la famille finira par faire pencher la balance, inévitablement, du côté de la conservation plutôt que du côté de la révolution. Mais quelqu'un qui a porté soutane et qui s'est défroqué s'étant avisé que son ministère se réduisait à enterrer, en décédé qu'il était lui-même, d'autres décédés, ne peut pas courir à nouveau le risque d'aboutir à vouloir conserver. Autant rester curé. Le célibat que l'Eglise impose encore aux prêtres est l'unique survivance révolutionnaire, mais désormais simplement formelle, qui demeure dans l'Eglise. – Candido continuait à ne point comprendre. Plus exactement, à ne point vouloir comprendre ; car, par instants, l'appréhension l'effleurait que Don Antonio fût sur le point de

passer d'une Eglise à l'autre. Tant et si bien qu'une fois il finit par le lui dire : d'où, pour Don Antonio, force inquiétude et mauvais sang.

Ils entendaient adhérer au Parti, mais le Parti, notamment en la personne du député Salès, ne paraissait guère disposé à les accueillir. Eût-il été, Don Antonio, un de ces ecclésiastiques qui lâchent l'Eglise après un conflit long et bruyant avec la hiérarchie, son entrée dans le parti aurait été saluée comme un événement significatif. Mais il l'avait lâchée après avoir été dégradé, après avoir accepté cette dégradation : et sans piper mot. De plus, populaire il ne l'était guère : du fait qu'il avait envoyé à l'ombre ce pauvre avocat qui avait vengé l'honneur de sa propre fille, de sa propre famille, en tuant un prêtre ignoble (autrement dit, dans l'idée de la plupart des gens, un prêtre comme tous les autres prêtres et comme Don Antonio lui-même). Quant à Candido, il y avait toute une série de motifs qui déconseillait d'accepter son inscription au Parti : entre autres, cette mère qui était partie avec l'officier américain qui avait tenu la ville en mains et en avait profité pour favoriser les fascistes et les suppôts de la Mafia, ce grand-père général fasciste devenu député démocrate-chrétien, cette richesse. Moins riche que l'honorable Salès, mais riche quand même. C'est pourquoi on tergiversa fort au sujet de leurs demandes d'adhésion au Parti : on ne finit par les agréer que lorsque le Parti (c'est-à-dire le député Salès) s'aperçut que bien des jeunes communistes, étudiants ou artisans, commençaient à entourer Don Antonio et Candido.

Presque tous les soirs, cette jeunesse se rencontrait chez Don Antonio. Tout avait débuté un soir où Candido avait amené, dans la demeure de l'ancien archiprêtre, un de ses condisciples, son seul ami : pauvre, intelligent et communiste. Ce fut là le premier anneau d'une chaîne d'amitié, de solidarité, que Don Antonio sut entretenir et prolonger tant avec la spontanéité de son cœur qu'avec son adresse d'ancien archiprêtre. Pour vivre, Don Antonio donnait des leçons privées et aidait dans leurs thèses (lettres italiennes, littérature latine, philosophie) ces jeunes qui, pour ces thèses, ne savaient point où mettre les mains : et le soir, il y avait avec les jeunes communistes cette causerie qui était une manière d'école. De quoi inquiéter l'honorable Salès : au surplus, cette jeunesse faisait quelque pression pour que Don Antonio et Candido soient admis dans le Parti. Salès résolut donc de les accepter, mais non sans charger les camarades de confiance de surveiller les deux nouveaux et de les mettre en état

d'accusation au moindre signe de non orthodoxie. A Don Antonio, il demanda de transporter leurs réunions du soir au siège du Parti : si bien que le siège du Parti devint une espèce d'école du soir, mais libre, tous les soirs comme inventée, où l'on parlait marxisme et psychanalyse, situation du monde et du pays.

Or, cela ne pouvait pas durer. Et, effectivement, ne dura pas.

OceanofPDF.com

De la fureur du général à l'endroit de Candido et de Paola ; et de l'entrée de Paola dans la demeure de Candido, suivie de la fuite de Concetta.

Une lettre anonyme, on l'a dit, avisa le général que sa gouvernante et son neveu « se connaissaient au sens biblique en son absence ». Tel, en propres termes, l'énoncé : et, pour peu que le général y eût fait un seul moment réflexion, il aurait été en mesure, de même que tous ses concitoyens s'ils avaient vu la missive, d'en reconnaître sur-le-champ l'auteur : en la personne du fonctionnaire municipal Scalabrino, lecteur assidu de Boccace aussi bien que dénonciateur semblablement assidu et toujours anonyme d'irrégularités sexuelles et administratives. Mais, la lettre aussitôt lue, le général ne se trouva plus en condition de faire réflexion, mais âprement partagé entre la volonté de ne pas croire ou d'ignorer et la volonté de savoir.

C'est celle-ci qui l'emporta, pour son malheur : et il les surprit, Candido et Paola, qui « se connaissaient ». Il traita Candido de voyou et Paola de putasse, cria qu'il les occirait, quitta la pièce en continuant à crier qu'ils méritaient la mort et qu'ils auraient la mort. Eux, Paola et Candido, se dirent qu'il avait dû courir à sa panoplie pour y saisir un fusil ou un pistolet et qu'il reparaîtrait pour les foudroyer. Mais ils eurent tout le temps de se rhabiller, le général ne reparaissait pas. Ils en conçurent un effroi plus vif encore que celui de le voir reparaître en armes. Silencieusement, prudemment, ils allèrent voir.

Le général s'était réfugié dans le salon : immobile dans un fauteuil, tel qu'il s'y était laissé choir, l'œil éteint. Il articula, sans le moins du monde remuer : – Sortez, fichez vite le camp : et que je ne vous voie plus ! – Candido en eut de la peine, Paola un peu moins. Ils déguerpirent, Paola telle qu'elle était, en peignoir. Si Scalabrino s'était tenu aux aguets à proximité de la demeure du général, il aurait eu la satisfaction de constater l'effet de sa missive. Toutefois, bien que Scalabrino ne fût pas là, et encore que les rues aient paru désertes à ce moment, il y eut nombre de spectateurs invisibles de l'exode. Aussi bien que d'un autre, dans le sens opposé : l'exode de Concetta quittant, une heure plus tard, la maison de Candido.

C'est qu'en voyant surgir au-devant d'elle, en compagnie de Candido, « celle-là », l'un et l'autre blêmes, et en peignoir « celle-là » sur-le-champ devenue « celle-ci », Concetta devina confusément ce qui venait de se produire, en eut vite confirmation. Lorsque Candido dit avec fermeté que Paola était là pour y rester, Concetta poussa un cri déchirant, se signa et, sans laisser de crier, déclara quelle ne pouvait pas demeurer là où serait « celle-ci » : elle arracha toutes ses affaires dans les armoires, en fit un baluchon avec fureur, se le mit sur le dos et fila, répandant dans l'escalier et jusqu'au seuil de la maison de fortes imprécations contre « celle-ci », contre Candido, contre l'ancien archiprêtre : trois âmes perdues. Après quoi, elle courut chez le général, comme si c'était, pour elle, la chose la plus juste et la plus naturelle, aussi bien que, pour lui, ce le fût de l'accueillir. Des heures durant, ils ne dirent mot de l'affaire ; puis, le général l'invitant à s'installer dans la chambre qui avait été à « celle-là », Concetta refusa avec fierté, disant qu'elle préférerait le cagibi le plus exigu à cette pièce confortable mais irrémédiablement contaminée par le péché de « celle-là » : et aussitôt de donner libre cours à tout ce qui fermentait au-dedans d'elle. Sa haine à l'égard de « celle-là » et de l'ancien archiprêtre, l'un et l'autre damnés dans la même damnation, lui pour avoir tenté et corrompu Candido pour ce qui était de l'esprit, elle pour en avoir fait autant pour ce qui était du corps ; ses remords à l'endroit du général, pour ce quelle lui avait refusé sa voix et ne l'avait pas cru quand il lui avait dit que le ci-devant archiprêtre était un voyou, dès avant d'être dégradé et de se défroquer ; sa pitié envers Candido, désormais ruiné, désormais perdu ; sa commisération pour elle-même, pour le général, indignement trahis par ces deux jeunes êtres définitivement chus dans l'abîme de la bestialité (mais, pour Candido, c'était par la faute de « celle-là »). Trahis tous les deux, elle et lui, mais, à bien considérer les choses, le général à juste titre, elle point du tout.

— Comment se peut-il qu'un monsieur comme vous amène dans sa demeure une femme comme celle-là ? — Le général amorça un geste de protestation, mais de façon lasse : — Ne revenons pas là-dessus : je me fais moi-même assez de reproches. Et puis, zut... Va te coucher à présent.

— Me coucher ? — dit Concetta, stupéfaite. — Comment voulez-vous que l'on dorme alors qu'il arrive de pareilles choses ? C'est parler qu'il nous faut, en parler au besoin jusqu'à demain. — Et ils parleront pour de bon jusqu'à l'aurore. Ainsi débuta la vie nouvelle du général.

Pour Candido, le chagrin qu'il ressentait à l'égard du général, celui, plus mordant, qu'il ressentait à l'égard de Concetta, ne l'empêcheront guère de faire l'amour à Paola, laquelle était maintenant comme étourdie de félicité et de bonheur. Et cela, jusqu'à l'aurore.

OceanofPDF.com

Des admonestations que Candido reçut de son parti, et du procès que l'on commença à instruire à son propos.

De tout ce qui, ce jour-là, s'était produit entre la maison du général et la maison de Candido, la ville clabauda longtemps. Les faits furent dûment rassemblés, mis à la sauce grivoise, et, pour ce qui est de la malveillance, embellis. On prétendit que le général en avait reçu, d'après certains, un infarctus, d'après d'autres, un accès de paralysie ; que Paola était grosse, on ne savait si des œuvres du général ou de Candido ; que la Démocratie Chrétienne avait demandé au général de donner sa démission au Parlement et le Parti Communiste la même chose à Candido pour ce qui était les jeunesses du Parti. On dit encore que Paola, outre que du général et de Candido, avait été, était toujours la maîtresse de Don Antonio, ce qui portait à trois le nombre des pères possibles de l'enfant qu'elle attendait : ce serait donc, ultérieurement, un jeu délicieux que de rechercher, d'après les ressemblances, par un référendum de la ville entière, à qui attribuer cette paternité.

A part le fait que Paola avait quitté la maison du général pour entrer dans celle de Candido, tout le reste n'était qu'invention. Il y avait pourtant un semblant de vérité dans ce qu'on racontait touchant le Parti Communiste, lequel était soucieux relativement à l'esclandre que Candido avait provoqué dans la ville. En revanche, cet esclandre servait la Démocratie Chrétienne, pour l'aider à se débarrasser du général de la manière la plus indolore et la plus aseptique : ce qu'elle avait déjà tenté de faire lors des dernières élections, en mettant obstacle à sa victoire mais, sur le numéro d'ordre qui était celui du général dans les listes, quantité de voix s'étaient concentrées de la manière la plus inattendue, et c'était peut-être dû au fait imprévisible que l'électorat continuait à apprécier l'honnêteté. Le général était bien un imbécile, mais honnête : pour d'aucuns, imbécile dans la mesure même où il était honnête – et c'étaient ceux-là mêmes qui, dans le Parti, eussent aimé se débarrasser de lui.

Ainsi, le Parti Communiste prenait grand souci de tout cela. Les jeunes qui avaient appuyé la demande d'inscription au Parti de Candido et de Don

Antonio furent convoqués un à un et réprimandés avec sévérité. Après, ce fut le tour de Don Antonio. Et, à la suite, celui de Candido. Tels des inculpés, pour se disculper : car c'était bien un procès, dans sa phase d'instruction, que le Parti avait déclenché.

Pour Don Antonio, deux griefs : qu'il n'eût point détourné Candido de cette amourette, de cette intrigue, de cette relation si indécente qu'elle frôlait l'inceste (et il aurait bien pu l'en détourner, vu l'ascendant qu'il exerçait, on le savait bien, sur le garçon) ; et d'être lui-même l'amant de cette fille, d'après des bruits qui couraient dans la ville. C'est cette deuxième accusation qui bouleversa Don Antonio : il se sentait étouffer par une indignation qui allait jusqu'au haut-le-cœur, en même temps que par une compassion chagrinée pour ceux qui avaient répandu ces bruits aussi bien que pour ceux qui les lui opposaient. S'il avait pu s'isoler, il serait entré en prière : c'est qu'il croyait encore en Dieu et priait toujours. En présence de ses juges, il rougit, ses yeux s'emplirent de larmes, il bredouilla, se comportant en somme, à leur vue, comme un coupable. Pour la première inculpation, il argua qu'il ne savait point faire la différence entre un amour et une amourette : à moins que l'on ne tînt pour amourette ce que, précédemment, on avait considéré sans esclandre et simplement commenté plaisamment et astucieusement, –, celle d'un vieillard qui, contre salaire, gardait auprès de lui une jeunesse. Quant au fait qu'une jeune femme et un jeune homme éprouvent quelque attirance réciproque, qu'ils s'aiment et qu'ils fassent l'amour, c'était dans l'ordre et dans l'harmonie de l'existence ; et, après tout, c'était leur affaire, dont personne d'autre n'avait le droit de se soucier, que personne d'autre n'avait à censurer. Et ce fut là l'occasion d'un débat, qu'à un moment donné les juges brisèrent avec brusquerie, insistant, de la manière la plus nette et la plus définitive, sur le fait que le Parti avait toujours le droit d'intervenir dès lors que la conduite privée d'un inscrit au Parti donnait lieu à des médisances, fussent-elles sans fondement : à plus forte raison, dès lors qu'il s'agissait d'un esclandre archiprouvé comme l'était celui de Candido.

De son côté, quand il lui fallut subir à son tour un interrogatoire et se disculper, Candido dit qu'il n'avait jamais songé que Paola, pour son grand-père, fût autre chose qu'une gouvernante ; et maintenant qu'on cherchait à lui inspirer le soupçon qu'elle en avait été la maîtresse, l'idée ne lui venait pas le moins du monde de questionner Paola là-dessus. C'était un fait à elle,

qui appartenait à son passé : un fait d'amour, s'il y avait eu amour ; un fait de honte, s'il s'était agi de honte ; et, en ce dernier cas, à plus forte raison, son devoir à lui était de le lui faire oublier, sans le moindre droit de la questionner à son propos.

On lui demanda s'il était disposé à se séparer de « celle-là » (pour eux aussi, comme pour Concetta, c'était « celle-là »). Il répondit résolument non. On l'invita à faire réflexion là-dessus, on l'exhorta à se comporter comme quelqu'un qui attend un verdict : suivant ce comportement à venir, le verdict serait absolu ou condamnerait. Candido eut bien envie de répondre qu'il s'en contrefichait : il se retint dans l'espoir que ce serait à eux, à ses juges, à faire réflexion. Au reste, c'était tout juste le temps où il venait d'entrer dans ce qui est, aux yeux de la loi, la majorité d'un homme : désormais, il n'y avait donc plus personne à qui il aurait à rendre des comptes pour ce qui était de sa propre existence.

De la vie que menait Candido entre sa maison, ses campagnes et son parti, et de la proposition qu'on lui adressa et qu'il n'accepta point.

Candido avait décidé de mettre un terme à ses études régulières : à supposer qu'il en eût jamais fait. En effet, son lycée, où il avait fort bien suivi son chemin, du moins pour ce qui était des bonnes notes et des promotions, ne lui avait servi que pour lire des livres qui n'avaient rien à voir avec les études puisqu'ils étaient des leçons de vie. A présent, il entendait se consacrer entièrement à la campagne. Grâce à la gestion scrupuleuse du général, il se trouvait disposer d'argent à sa banque : il acheta des tracteurs, qu'il apprit à conduire ; il fit construire des canalisations pour exploiter l'eau qui auparavant était perdue ; il planta des vignobles, installa des cultures maraîchères. Il menait l'existence d'un paysan et à la fois d'un mécano : labourant, plantant, greffant ; et veillant aux machines, les réparant quand elles tombaient en panne. Tous les soirs, à la brune, il rentrait chez lui ravi : et ravie retrouvait-il Paola. Le samedi soir, ou aux autres réunions de la cellule, il allait au Parti : non tous les soirs, comme au temps où il fréquentait encore son lycée. Il participait aux débats, soit pour les ramener à leur point de départ quand il les voyait s'en éloigner au point qu'on ne le voyait plus, ce point de départ, soit pour exprimer de la façon la plus succincte et la plus nette son opinion. Les quelques paysans qui se trouvaient là, notamment lorsqu'il était question d'agriculture, approuvaient toujours ses interventions, mais presque jamais ceux qui avaient pris place derrière la table, sous les portraits de Marx, de Lénine et de Togliatti. Chaque fois qu'il lui advenait d'être par ceux-là désapprouvé, Candido rentrait chez lui doutant de lui-même et de sa capacité de voir les choses dans leur éclairage juste : il se repentait d'avoir pris la parole. Il ne trouvait un peu de réconfort que dans le fait que les cultivateurs l'avaient approuvé. Et c'est justement là ce que Candido aimait dans le Parti : la possibilité de se retrouver avec des paysans, des artisans, des mineurs ; des gens vrais, concrets, qui parlaient de leurs besoins et de ceux de leur ville en quelques mots précis ; en résumant parfois tout un discours par un simple proverbe.

Il y avait là un contraste passablement net, encore que non perçu, entre ceux qui formaient le Parti, qui, par leur nombre, par leurs besoins, par leurs espoirs, étaient le Parti, et ceux qui représentaient et dirigeaient ce Parti : d'un cours inépuisable et fuyant les propos de ceux-ci ; vifs et secs, tels des coups au but, ceux des autres, et, par moments, non dépourvus d'une ironie brutale. Don Antonio, dans ce contraste qui toutefois ne se manifestait jamais comme tel, voyait se reproduire ce qui était toujours arrivé et arrivait à l'intérieur de l'Eglise : ces mêmes gens qui aimaient la parole courte, de qui la vie de famille et de société était plutôt faite de silences que de mots, prenaient plaisir aux longs sermons, aux prêcheurs qui ne se laissaient guère comprendre. – C'est mon âme qui les comprend, – ainsi s'était exprimée une petite vieille à propos d'un prédicateur verbeux et abscons. Donc, les chefs du Parti parlaient encore à l'âme de ceux qui ne pouvaient, ne savaient parler que des corps.

En menant cette existence que l'on pouvait dire sereine – il n'y avait qu'un point noir : le verdict que le Parti n'avait pas encore prononcé touchant sa conduite –, Candido se trouva être, à un moment donné, le protagoniste d'une vicissitude qui le fit baisser encore davantage dans l'estime de la plupart des gens et qui, pour ce qui était du verdict, le fera pencher vers la condamnation plutôt que vers l'acquittement ou l'indulgence.

Un soir, assez tard, il reçut chez lui la visite d'un certain Zucco, personne aux activités mal définies, entre l'intermédiaire dans l'immobilier et le pourvoyeur de voix aux élections. Candido le connaissait vaguement pour l'avoir parfois rencontré s'empressant auprès de son grand-père, et il se dit que le bonhomme venait justement de la part du général, ignorant que, depuis belle lurette, Zucco, flairant quelque odeur de mort politique chez le général, ne s'empressait plus auprès de lui et l'évitait même carrément. En effet, c'est tout autre chose qui l'amenait chez Candido. Prenant les choses de loin, comme s'il n'était venu que pour féliciter Candido de s'arranger si bien de Paola et de ses terres, il finit par lui demander ses intentions au sujet d'un bout de terre que Candido avait peut-être oublié qu'il possédait à l'orée de la ville et s'il songeait à s'arranger avec (le verbe « s'arranger » plaisait fort à Zucco). Candido répondit qu'il se souvenait bien de cette petite propriété et que peut-être il s'y arrangerait une petite vigne. Zucco en parut estomaqué : – Des vignes là-bas ? Des vignes dans un terrain à

l'entrée du pays ? Mais c'est un bout de terre qui vaut de l'or, qui est de l'or ! – Et aussitôt d'expliquer en quoi c'était de l'or : plus exactement, comment il pourrait devenir de l'or.

On projetait, pour la ville, la construction d'un hôpital important. Et ce terrain, c'était un emplacement idéal pour l'y bâtir. Il suffisait que Candido en soit d'accord. Candido répondit que, s'agissant d'un hôpital, il était on ne peut plus d'accord : au surplus, d'accord ou pas, la commune ou la province ou l'Etat, pour raison d'utilité publique, seraient en tout état de cause en mesure d'exproprier ce bout de terrain.

— Bien sûr, – dit Zucco, – seulement, il y a le problème du fric.

— Je comprends, – dit Candido : et il n'avait rien compris. – Mais moi, ce terrain, je peux l'offrir. Et pour rien, vous pensez bien : on a vraiment besoin d'un hôpital.

— Pour rien ? – Zucco en bavait de stupéfaction.

— Oui, – dit Candido, – je crois que c'est faisable par un acte de donation ou encore...

— Je vois que nous ne nous comprenons pas, – dit Zucco.

— Cherchons à nous comprendre, – dit Candido.

— Eh bien... Moi... Mettons que... Voilà...

Zucco s'y perdait, il ne parvenait pas à trouver les mots qu'il fallait, le propos à tenir à ce démuné, ce crétin qu'était bien le jeune Munafo. Feu son père eût compris au vol. Son grand-père, pareil, encore que guère intelligent, encore qu'honnête (à l'idée de cette honnêteté du général, une grimace de dégoût s'esquissa sur les traits de Zucco). Mais celui-là, de qui tenait-il, de qui diable était-il le rejeton ?

S'ensuivit un silence, dramatique pour ce qui était de Zucco, d'attente, curiosité et vagues soupçons de la part de Candido.

— Cet hôpital, voyez-vous, – finit par déclarer Zucco, – on peut le bâtir, toujours à proximité du pays, aussi bien sur votre bout de terre que sur un autre bout de terre. Comme le terrain qui sera exproprié sera payé au poids de l'or, il est évident que la personne qui choisira l'emplacement où s'élèvera l'hôpital fera un cadeau de première au propriétaire dudit terrain.

Dès lors, ce propriétaire, faut-il pas qu'il remercie ? faut-il pas qu'il rende la politesse ?

— Comment remercier et rendre la politesse ? – demanda Candido, qui commençait à saisir et reprenait son attitude de chat ensommeillé, où il cachait son attention.

— Eh bien, il remercie, il rend la politesse en offrant un pourcentage sur le prix qu'on lui payera... Tenez, mettons trente pour cent, ce serait tout juste raisonnable, vu que la personne qui recevra ces trente pour cent se décarcassera pour que le terrain soit payé le prix le plus fort possible.

— Et pour qui, ces trente pour cent ?

— Vous n'aurez à faire qu'à moi... D'autant plus que, voyez-vous, il ne s'agit pas d'une seule personne... Vous pensez bien qu'il y en a plusieurs...

— Je pense bien, – dit Candido en se levant. Et Zucco en fit autant. Après quoi, les voilà les yeux dans les yeux. – Monsieur Zucco, moi, mon terrain, je l'offre gratuitement, – reprit Candido. – Et, tout compte fait, en considération du fait que c'est l'emplacement le meilleur pour y bâtir cet hôpital, si jamais on en choisissait un autre, je saurai le pourquoi de ce choix et je le dénoncerai publiquement.

— Quoi, vous tournez le dos à la chance que je vous offre et, de plus, vous iriez jusqu'à me trahir, moi, qui vous apporte cette chance ? – Et Zucco d'ajouter : – J'aurais dû m'y attendre.

— Oui, vous auriez dû vous y attendre, – dit Candido.

Le lendemain, il se rendit à la mairie pour déposer, par écrit, son offre de céder gratuitement son terrain. Le maire le remercia, dit que cette offre généreuse serait prise sérieusement en considération ; quant à l'acceptation, il ne pouvait rien prévoir : la décision serait prise, avec pondération et prudence, par une commission technique *ad hoc*.

Candido relata toute l'affaire à la réunion du Parti. De ceux qui siégeaient derrière la table, il reçut une approbation circonspecte et l'assurance que le Parti suivrait de près ses développements. Un cultivateur se leva pour demander comment on avait osé adresser une proposition pareille à un communiste, car on savait bien que Candido l'était. – Il y a dix ans,

— ajouta-t-il, — personne n’aurait commis l’imprudence d’aller tenir de tels propos à un communiste.

— Dix ans avant, Staline était encore en vie : voilà ce que se disait ce paysan ; et tout le monde, qui le connaissait bien, savait qu’il se disait cela. Il y en eut qui rirent, d’autres le chapitrèrent. Mais sa question impressionna fort Candido.

Un mois plus tard, Candido apprit qu’on avait choisi pour l’hôpital un autre terrain que le sien. Il reprit la question lors d’une réunion du Parti, mais sur un ton qui déplut à ceux qui siégeaient derrière la table. Le ton d’un réquisitoire, disaient-ils, qu’ils ne méritaient pas et qu’ils ne pouvaient pas tolérer. Eux, ils avaient fait tout leur possible pour que l’on accepte la proposition de Candido : mais on leur avait opposé des raisons techniques, qui paraissaient indiscutables. D’accord, on aurait bien pu faire appel à d’autres techniciens, plus capables ou moins intéressés, mais cela aurait abouti à bloquer tout, et il n’y aurait toujours pas eu d’hôpital.

— Voulez-vous un scandale ou un hôpital ? — demanda-t-on à l’assemblée.

Presque tout le monde tenait pour l’hôpital. Candido et quelques autres, pour l’hôpital et le scandale. Le secrétaire se leva pour prendre la parole et ce fut un long discours sur les affaires du pays, sur la manière dont le Parti les voyait, sur la façon dont le Parti menait l’opposition et la critique ; de temps à autre, savamment, une fléchette à Candido, à son exhibitionnisme, à son amour-propre, à son comportement, au peu de compte qu’il tenait des avertissements du Parti.

Et tout le monde de regarder Candido, chaque fois que le secrétaire l’atteignait, plus ou moins directement. Candido se tenait on ne peut plus tranquille. Quand le secrétaire eut fini de parler, comme tout le monde s’attendait qu’il dît à son tour quelques mots, Candido se borna à déclarer :

— Camarade, tu as parlé comme Foma Fomitch.

Et, vrai, c’était là la seule chose qu’il avait en tête pendant que le secrétaire parlait.

— Comme qui ? — demanda le secrétaire.

— Comme Foma Fomitch.

— Ah ! — fit le secrétaire. Et il paraissait parfaitement savoir qui était Foma Fomitch. En fait, deux jours durant, il se creusera la tête à son sujet.

OceanofPDF.com

Des investigations laborieuses auxquelles se livra le Parti pour identifier Foma Fomitch, et des propos que tiendront Candido et Don Antonio au sujet de ce personnage.

Foma Fomitch. « Carnéade ! Qui était-ce donc ? Carnéade ! ce nom, il me semble bien l'avoir lu, ou entendu ; ce devait être... » trouve-t-on au chapitre VIII des *Fiancés* d'Alessandro Manzoni. Même chose pour Foma Fomitch. D'après le secrétaire de la section communiste, il devait s'agir de quelqu'un qui avait rapport à l'histoire du Parti dans l'Union Soviétique car il ne pouvait être que russe. Un théoricien ou un policier ? Foma Fomitch. « Tu as parlé comme Foma Fomitch. » Sûr et certain, Candido Munafo avait cherché à l'atteindre en prononçant cette phrase, ce nom. Sans doute, ce Foma Fomitch, un gars du temps de Staline, du temps de Béria.

Le secrétaire mit la main à toutes les histoires du Parti et de l'Union Soviétique dont il disposait, chercha Foma Fomitch aux index des noms cités. Néant. Il chercha dans les index des *Cahiers* de Gramsci, il chercha dans tous les livres qui avaient trait au communisme et qui comportaient des index des noms cités. Bien inutilement. Il songea à la Tchécoslovaquie et à ce qu'il était advenu après le printemps de Prague mais, dans ces chroniques, nul nom qui eût ne fût-ce que quelque ressemblance avec celui de Foma Fomitch. Il donna un coup de téléphone au député Salès, homme formidablement cultivé et des mieux informés. Ce nom, dit l'honorable parlementaire, il l'avait bien entendu ou lu quelque part, mais quant à savoir où, quand, il n'en avait nul souvenir. Le secrétaire téléphona alors à la Fédération régionale, au camarade qui s'occupait des affaires culturelles et qui s'était rendu à plusieurs reprises en Russie : le camarade des affaires culturelles demanda qu'on lui précise le contexte du discours où s'était glissé ce nom ; le secrétaire donna minutieusement la référence. – Pour être russe, c'est bien un nom russe : je peux même te dire qu'il veut dire « Thomas fils de Thomas »... Je vais m'informer. – Et ce nom de continuer à voyager sur les fils du téléphone, pour atteindre des fonctionnaires du Parti qui avaient passé des vacances en Russie, des parlementaires qui y avaient longtemps séjourné au temps de l'exil. Tout le monde croyait avoir

entendu ou lu ce nom, mais ils ne se rappelaient pas quand, ils ne se rappelaient pas où. On passa aux professeurs d'histoire, aux historiens : ceux-là, en revanche, ils étaient certains de ne jamais l'avoir entendu ou lu.

Enfin, au bout de deux jours, un professeur de lettres slaves résolut l'énigme : Fiodor Dostoïevski, *Le village de Stépantchikovo et ses habitants* ; roman humoristique ; 1859. Était-il traduit en italien ? Oui, répondit le professeur questionné derechef : une traduction parue à Turin en 1927. Le secrétaire supplia qu'on lui procurât un exemplaire : il lui servirait, dit-il, à expulser du Parti un petit salaud qui avait fait perdre un temps infini à des infinités de personnes pour mettre la main sur ce Foma Fomitch. La Fédération régionale lui procura l'exemplaire. Le secrétaire se livra à une lecture rageuse. Un roman humoristique, un personnage comique : de quoi le lui faire payer cher, à ce Munafo.

Il fut vaguement question de ces recherches fiévreuses à l'extérieur du Parti. Puis, dans la réunion convoquée pour procéder à l'expulsion de Candido, le secrétaire discourt longuement du personnage en question, arguant qu'il ne s'y reconnaissait guère et qu'au surplus un camarade voyant un Foma Fomitch en la personne du secrétaire de la section à laquelle il appartenait, point d'hésitation, il était indigne d'être communiste. Tant et si bien que le sobriquet de Foma Fomitch restera définitivement collé au secrétaire : lequel secrétaire ne sera plus connu que sous ce nom, même par les camarades d'autres pays, vu qu'il ira loin dans la carrière.

Pendant que, à l'intérieur du Parti, on poursuivait comme on l'a dit, avec ténacité et efficacité, ce Foma Fomitch, Candido et Don Antonio parlaient et débattaient du personnage. De la manière suivante : ce grand Parti d'où on allait assurément l'éjecter, Candido le voyait pour de bon destiné, dans son organisation, à des quantités de Foma Fomitch, créature chez qui il décelait – lettré raté et bon à rien, Tartuffe – tout ce qu'il avait de négatif et que Dostoïevski avait proprement mis en lui ; en revanche, Don Antonio, tout en reconnaissant que les cadres du Parti étaient en grande partie formés par les Foma Fomitch, ne voyait pas ce personnage, et ceux qui lui ressemblaient, dans un éclairage négatif : Dostoïevski, disait-il, avait malgré lui donné à son personnage une charge de positivité, d'efficace positive, d'action positive ; il en donnait pour exemple la scène où il obtient que le colonel lui donne le titre d'Excellence qui ne lui revient pas. Et, bien sûr, c'était un roman inquiétant, en dépit de la qualification d'humoristique

que lui avait donnée l'auteur : cela parce qu'on pouvait bien le tenir pour une préfiguration et une prémonition du destin du Parti Communiste, des partis communistes, du monde communiste ; mais si on le tenait pour tel, il fallait suivre la logique du roman et reconnaître qu'en fin de compte Foma rend tout le monde heureux.

— Oui, – dit Candido, – mais il s'agit là d'un bonheur que, sans Foma, tout le monde eût pu avoir avant. – Don Antonio rétorqua qu'on ne pouvait nullement l'affirmer : un bonheur que l'on obtient aisément d'emblée n'est pas la même chose qu'un bonheur que l'on obtient avec difficulté après ; au surplus, on ne peut pas appeler bonheur celui dont on jouit sans le savoir, sans avoir passé par la souffrance. Candido objecta que cet aphorisme n'avait rien à voir avec le marxisme ; et Don Antonio l'admit, bien sûr il n'avait rien à voir avec le marxisme, mais il avait rapport à la vie, assurément, et à l'homme. Pour en revenir à Foma, il dit encore que, dans ce personnage – et dans le fait que ce personnage provoque à Stépantchikovo des interdictions, des effrois et des autocritiques – on pouvait plutôt entrevoir une préfiguration de Staline et du stalinisme. Mais, pour cela, Candido n'en fut guère d'accord : non pas de Staline, dit-il, mais du stalinisme après Staline, du stalinisme de la déstalinisation. Sous cet aspect, l'analogie entre le roman et la réalité historique était précise, indéfectible : la déstalinisation était issue de ceux qui avaient tellement redouté Staline qu'ils le divertissaient, ceux que Staline avait réduits à l'état de bouffons ; et, justement, Foma Fomitch, tel que Dostoïevski nous le décrit avant de le faire apparaître, était un petit despote surgi de l'écorce du bouffon qu'il avait été auparavant pour feu le général Krachotkine.

— Tu es stalinien, – dit Don Antonio. Et comme Candido allait protester : – Non, je ne te le reproche pas : après Bonaparte, bonapartistes deviennent ceux qui ne l'avaient jamais été, qui ne l'eussent jamais été, c'est-à-dire les meilleurs, c'est-à-dire les jeunes...

Tu n'acceptes pas que l'on compare Staline avec Foma Fomitch : pourtant, entre eux, la différence est uniquement quantitative et, si je puis dire, d'espèce littéraire : infiniment plus de victimes, définitivement victimes, Staline ; quelques-unes, rien qu'une souffrance passagère, et un dénouement heureux, Foma. La tragédie, la comédie... Seulement, vois-tu, Staline est au marxisme comme Arnobe l'Ancien est au christianisme : dans l'un et dans l'autre, un grand, un total mépris pour l'homme, pour

l'humanité ; un pessimisme gigantesque. Arnobe ne croyait au salut que par la Grâce, la force de l'homme étant par nature insuffisante pour atteindre le bien. Staline, pareil : sauf que la Grâce de Staline s'appelait police, une Grâce qui se manifestait, mettons, par exclusion, alors que celle d'Arnobe se manifestait par inclusion... Une Grâce, celle de Staline, qui ne grâciait que ceux qu'elle ne touchait pas... Et si je pense à Arnobe, ce n'est pas du tout par hasard. Sais-tu qui a écrit le texte le plus vivant, je dirai même le plus émouvant, sur ses sept livres de l'*Adversus nationes* ? Concetto Marchesi, le stalinien le plus infatigable, ou du moins le plus ouvert, que notre Parti Communiste italien ait toléré après le rapport Krouchtchev.

— Notre parti, – reprit Candido avec une ironie amère. – Dites plutôt le vôtre, car, pour moi, on me fichera certainement à la porte.

— Bien sûr, le mien... C'est que, vois-tu, je ne puis qu'y rester : me défroquer à deux reprises en l'espace de quelques années, ce serait un peu excessif.

— Je sais bien... Mais revenons au stalinisme : c'est un sujet qui m'intéresse, – dit Candido.

— Revenons donc au stalinisme, – dit Don Antonio. Ajoutant, non sans ambiguïté : – On y reviendra toujours...

De la disparition de Paola, et de ce qu'elle oubliera d'emporter avec elle.

Candido fut mis à la porte par le Parti : par un vote quasi unanime, car il n'y eut que Don Antonio pour ne pas lever la main. Ce n'est pas seulement parce qu'il connaissait Candido et l'aimait bien qu'il n'avait pas levé la main, mais aussi parce que cette façon de voter contre quelqu'un ressemblait fort à une lapidation : aussi ne lèverait-il la main, au grand jamais, contre qui que ce soit. Lorsqu'il donna ces raisons à ceux qui, de l'autre côté de la table, le scrutaient au moment du vote, il en reçut un sourire de commisération et le plaisant apophtegme que l'Évangile n'avait rien à voir avec le Parti.

Candido n'en fit point une maladie. Il soutenait qu'il était un communiste sans parti, contre Don Antonio qui, lui, soutenait qu'il était impossible d'être communiste hors du Parti. Et, certes, quelque chose lui manquait, quelque chose l'avait désormais quitté. Mais il lui restait Paola, l'amitié de Don Antonio, le travail à la campagne, les livres. Seulement, par cette expulsion du Parti, Paola paraissait avoir été frappée plus encore que Candido lui-même. Elle s'en sentait responsable. Candido avait beau lui dire qu'il lui était bien égal de ne plus en être : elle se rongait de plus en plus à ce propos, se reprochait de plus en plus la chose, assombrie, presque hargneuse. Hargneuse à l'égard de Candido qu'à l'entendre elle avait amené à ce premier petit désastre, auquel d'autres, plus grands, pourraient faire suite : et c'est ainsi qu'en imaginant des désastres elle créait les conditions pour qu'ils se produisent pour de bon.

Une couple de mois après son éjection du Parti, un jour qu'il rentrait de ses champs, Candido ne trouva point Paola à la maison. À sa place, il trouva, sur la table de la cuisine, une petite lettre : « Cher Candido, je m'en vais. Je ne veux pas continuer à faire ton malheur : une femme comme moi, mieux vaut la perdre que la garder. Je t'aime, Paola. »

Il y avait un P.S. : « J'emporte des affaires dont je sais que tu n'y tiens pas : elles me serviront à affronter à nouveau une existence qui, sans toi, sera difficile et bien malheureuse. »

Candido pleura. Il pleura toute la nuit, il pleura le lendemain, il pleura pendant toutes les journées qu'il passa enfermé dans sa maison, y rôdant dans le souvenir de Paola, touchant toutes les choses quelle touchait quotidiennement. Il buvait du café et pleurait, plongeant par moments dans un sommeil qui n'était point sommeil mais un égarement douloureux et délirant. Le troisième ou quatrième jour, il ne savait plus, Don Antonio surgit, soucieux parce qu'il ne l'avait plus revu. Candido lui montra la lettre : sans piper mot, en pleurant.

Don Antonio le serra entre ses bras. En présence de cette douleur, les paroles lui faisaient défaut. Toutefois, les premières qui lui vinrent furent les suivantes : – Mais qu'a-t-elle emporté ? – Candido fit un geste pour dire : je ne sais pas et je m'en fiche ; un geste qui voulait également marquer quelque impatience pour cette question sordide. Don Antonio en fut mortifié. – La pauvreté où l'on a vécu dans son enfance, – dit-il, – même si par la suite on l'adopte, on l'invoque, on s'en fait un motif de joie, il arrive qu'elle ressurgisse sous forme de mesquinerie et de méchanceté, alors qu'on s'y attend le moins et qu'on ne le voudrait guère. En ce moment, mesquin et méchant je suis car je cherche à découvrir quelque mesquinerie et méchanceté chez la personne qui te fait souffrir... Ou alors, c'est que je veux faire l'inventaire de ce qu'elle a emporté afin que tu souffres moins... Je ne sais pas, je tâtonne tout au fond de moi-même... Mais le fait est que je voudrais bien savoir ce qu'elle a emporté.

Candido aurait voulu répondre qu'elle avait tout emporté, quelle avait emporté avec elle sa propre vie à lui. Il allait le dire. Mais il en eut quelque pudeur, comme devant un mensonge : c'est que dans un coin de son être, pour lors obscur et minime dans l'éclairage violent et étendu du chagrin, il éprouvait son amour envers la vie comme une racine ferme et tenace, qui ne tarderait pas à se multiplier sous ce sol douloureux. L'espace d'un instant, il douta même de sa douleur : comme d'une fiction, si puissante qu'il parvenait même à s'identifier à elle, mais qui n'en était pas moins fiction, – l'identification à un personnage existant innombrablement et identiquement.

— Qu'a-t-elle donc emporté ? – demanda à nouveau Don Antonio.

Candido commença à ouvrir armoires et tiroirs : machinalement, rapidement, en regardant presque sans voir. Il retourna s'asseoir dans le fauteuil où il se tenait depuis trois ou quatre jours. Devinant plutôt que

sachant, malgré l'investigation à laquelle il venait de se livrer, et rien que pour satisfaire la curiosité de Don Antonio, il dit : – Elle a emporté de l'argent, un peu d'or, peut-être même l'argenterie. – Et il demeura là à fixer on ne sait quoi derrière le dos de Don Antonio : si longtemps, et avec une expression si indéchiffrable que Don Antonio se retourna pour voir. Il y avait une console, avec dessus deux candélabres d'argent.

— Les candélabres, – dit Candido. – Elle a oublié les candélabres. Ils sont très anciens, ils valent peut-être plus cher que toutes les autres choses qu'elle a emportées... Je vais me débrouiller pour les lui faire tenir.

Mon Dieu, se dit Don Antonio, le vrai est parfois vraiment de la fiction ! Nous revoilà à Monseigneur Myriel, à Jean Valjean, aux *Misérables*. Ou alors notre vie ne fait que reproduire tout ce qui a déjà été écrit ?... Nous croyons vivre, nous croyons être vrais, et nous ne sommes que la projection, l'ombre de choses qui ont été déjà écrites.

Ce que se disait Don Antonio atteignit Candido, et le souvenir des pages qu'il avait lues pas bien longtemps avant se déploya au-devant de lui.

— Comédie que la mienne, – dit Candido. – Ou alors, il se peut que je commence à mépriser Paola. Cette idée de lui faire tenir les candélabres, elle m'est venue, je m'en avise à présent, entre fiction et mépris. Ce n'est assurément pas une pensée d'amour. Même jadis, lorsque je lisais *les Misérables*, je songeais que Monseigneur Myriel dépassait l'amour et que son amour débouchait dans le mépris... Vous saviez bien ce que vous vouliez quand vous m'avez demandé ce qu'elle avait emporté : vous vouliez appauvrir, vous vouliez m'appauvrir... Et vous avez bien réussi : me voilà appauvri. Vous êtes satisfait ?

— Non, pas satisfait du tout. En vérité, la misère est pour moi... Et je vais te dire quelque chose qui va peut-être accroître ton chagrin : je suis persuadé quelle n'a emporté ce qu'elle a emporté que pour ravager au-dedans de toi son image, pour que, justement, tu en viennes à la mépriser.

— Le mélo à présent, – dit Candido. Puis, après un long silence, d'un air las : – Au fond, les choses sont toujours simples. – Il ferma les yeux. Un moment plus tard, Don Antonio se rendit compte qu'il dormait : d'un sommeil pesant, presque sans souffler.

En rouvrant les yeux, Candido pensait retrouver Don Antonio et avoir à lui expliquer pourquoi les choses étaient toujours simples et pourquoi

simple était la vicissitude qui lui était advenue : mais il s'était écoulé des heures et Don Antonio avait pris la porte.

Il s'avisa qu'il avait faim. Et cette faim parla à son imagination : du pain tout juste retiré du four, des spaghettis sentant bon l'ail et le basilic, des saucisses ruisselant de graisse sur la braise. En fait, il ne trouva que du pain rassis et du beurre, il entreprit d'y mordre. Sa douleur n'était plus qu'un paisible phantasme : quelque chose qui était désormais sortie de lui et qui se cachait dans la pénombre et le silence de la maison.

Avec ce phantasme, avec Paola, avec Don Antonio, avec le secrétaire du Parti, avec l'univers entier, Candido parla. Il parla bel et bien : et, comme dédoublé, il s'écoutait parler. C'était presque un délire : mais, visuellement, on pouvait l'appareiller à ces ruines de constructions anciennes, où il ne manque pas la moindre pièce, seulement il les faut ramasser une à une et les remettre en place. C'est là une sorte d'ouvrage pour lequel nous ne sommes guère faits, car nous n'aimons point les ruines quelles qu'elles soient. Et disons encore ceci : des fragments de son histoire d'amour avec Paola que Candido racontait et se racontait, il se dégageait un sentiment de joie et de bonheur que son épilogue – la fuite de Paola, la façon dont elle s'était enfuie – ne parvenait point à troubler, à ternir. Peu importait que Paola fût partie en sacrifiant son amour pour lui ou en s'en débarrassant. Ce qui importait, c'était qu'elle était partie, et il n'y a que les faits qui comptent, seuls les faits doivent compter.

Nous sommes ce que nous faisons. Les intentions, surtout si elles sont bonnes, les remords, surtout s'ils sont justes, tout un chacun, dans son intérieur, peut jouer avec tant qu'il veut, jusqu'à la désintégration, à la démence. Mais un fait est un fait : il ne comporte nulle contradiction, nulle ambiguïté, ne contient pas le différent et l'opposé. Pour Candido, le départ de Paola n'avait qu'un sens : quelque chose, entre eux, s'était produit qui avait brisé l'harmonie de leur vie commune, la joie de leurs corps. Un fait. Questionner, enquêter, poursuivre ne serviraient qu'à compliquer fâcheusement ce qui avait été simple et vrai. Ils s'étaient rencontrés dans la vérité de leurs corps, et c'est dans cette vérité joyeuse qu'ils étaient restés unis. Après, le corps de Paola avait peut-être lâché devant son âme. L'âme immortelle, l'âme sentimentale, la belle âme : et voilà ternie et ravagée de fond en comble la joyeuse vérité de son corps, pour devenir un bien d'espèce inférieure. La tentation, le mensonge : comme dans le livre de la

Genèse. Mais c'est de l'âme qu'était venue la tentation : l'immortelle, ou la sentimentale, ou la belle. C'est l'âme qui ment, jamais le corps. « Notre corps est pareil au bon chien qui guide l'aveugle. » Et, sur cette pensée qui, au milieu du tohu-bohu de son esprit, lui était revenue nette et secourable – ainsi que sont toujours nettes et secourables, aux moments où les nôtres vacillent, les pensées que d'autres ont déjà eues –, Candido s'abîma derechef dans son sommeil.

OceanofPDF.com

De la décision que prit Candido de se débarrasser de ses propriétés et de voyager, et de la façon dont sa famille s'employa pour l'en débarrasser.

Sans Paola, le temps, pour Candido, était devenu immobile et dur comme un rocher, on l'eût dit contracté et enfoncé dans le présent : eût-il cherché à le renverser, il n'en serait surgi que le passé. Il y avait bien le travail, il y avait les livres, il y avait les conversations avec Don Antonio : mais ce n'était plus que répétition, ennui, peine.

Candido décida qu'il lui fallait faire quelque chose de lui-même et de sa vie : se remuer afin de tenter de remuer, au-dedans de lui, l'amour pour la vie qu'il sentait bien qu'il n'avait pas perdu.

Il commença par en parler avec Don Antonio, qui approuva. Après quoi, il alla en causer au secrétaire du Parti – ce Parti d'où on l'avait chassé à du secrétaire. Candido lui dit qu'il avait résolu de céder ses terres au Parti, à une coopérative de paysans et de techniciens que le Parti pourrait former. Il ne savait pas comment, à quelles conditions, par quel moyen juridique : à eux, dans le Parti, de résoudre la question, vu qu'ils en avaient fait des quantités, de coopératives, dans l'Italie du Nord.

Le secrétaire l'écouta avec une ironie glaciale. Après : – Pour qui te prends-tu, pour Tolstoï ? – C'était là sa vengeance la plus directe contre le Dostoïevski à quoi Candido avait recouru, en pleine réunion, afin de le tourner, croyait-il, en dérision : contre le mystérieux Foma Fomitch que Candido avait évoqué et dont le nom – c'était désormais de notoriété publique – lui était devenu sobriquet.

Candido ne s'attendait pas à cette riposte. N'éprouvant pas la moindre rancune à l'endroit du secrétaire, il n'imaginait pas le moins du monde que le secrétaire pût en éprouver à son égard. Il rougit et se sentit plus ou moins fautif. Le secrétaire crut l'avoir touché de manière telle que Candido l'en haïrait encore davantage, car il s'estimait déjà bien haï du fait de l'expulsion du Parti : il se fit donc plus logiquement agressif. Il dit :

— Premier point : où veux-tu qu'on trouve chez nous assez de cultivateurs pour former une coopérative ? Les quelques paysans que nous

avons, ils préfèrent aller travailler à la journée dans les champs des autres : je n'arriverais jamais à les convaincre de faire l'essai d'une coopérative. Entre autres choses, ils se méfient les uns des autres et ils se méfient de toi, de moi, de Dieu-le-Père lui-même... Deuxième point : à supposer que les conditions existent pour accepter ta proposition, je me fourrerais dans un imbroglio judiciaire interminable : et j'y fourrerais le Parti. Nous y ferions piètre figure, le Parti et moi : on dirait, non sans raisons, que nous avons profité d'un imbécile... Troisième point : c'est du temps perdu que d'user de finesse avec moi ; le zigoto qui parviendra à duper le soussigné n'est pas encore né et il ne naîtra pas de sitôt.

— Qui est l'imbécile ? – demanda Candido. – Et qui veut user de finesse ?

— Toi, mon cher.

— Me voilà imbécile et à la fois usant de finesse... Mais pourquoi ? Et comment ?

— Tu sais parfaitement bien pourquoi et comment.

— Je te jure que je ne sais pas et ne comprends pas. – Et Candido prononça ces mots avec un désespoir tel que le secrétaire, doutant si vraiment il ne savait ni comprenait, en retira la certitude qu'imbécile il était à proprement parler.

— Tu ne sais donc pas que ta famille a entrepris une action judiciaire pour te faire interdire ?

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Cela veut dire qu'ils veulent t'enlever tout ce que tu as.

— Je n'en savais rien, – dit Candido.

— Admettons, – dit le secrétaire. – Seulement, si, en fait, tu le savais, et que tu te sois amené à seule fin de nous piéger, le Parti et moi, pour que nous prenions tout sur notre dos, face à ta famille, que nous te défendions contre eux, que nous plaidions ta parfaite santé mentale, eh bien, tout change et tu te fourres le doigt dans l'œil.

— Je ne savais rien de tout cela, – dit Candido. – Et je te demande bien pardon : mais uniquement pour le temps que je t'ai fait perdre, pas du tout pour avoir censément tenté de te duper.

Il courut chez Don Antonio, afin de lui raconter toute l'affaire. Et Don Antonio se mit en colère : contre le secrétaire, et plus encore contre la famille de Candido. Toutefois, Candido, lui, était bien plus déchiré par le fait que le secrétaire l'eût cru capable de tramer une duperie que par l'intention qu'avaient les siens de le faire interdire. Et même, il se sentait comme allégé, comme soulagé par le fait que sa famille cherchât, à sa manière, et encore qu'à son propre avantage, une solution à son problème de se libérer de ses terres, de son domaine. Pour ces terres, il s'était pris de passion, y avait travaillé : mais sans le moindre sens de la propriété, de la possession ; comme si, de cultiver la terre du mieux qu'il pouvait, de la rendre plus féconde, plus ordonnée, plus nette, ce n'était qu'élément d'une vie juste et n'avait rien à voir avec les profits, avec l'argent. Quelque chose qui ressemblait à l'amour. A l'amour pour Paola. Et à présent que Paola était partie, son travail quotidien lui paraissait comme dévalorisé : du labeur, rien que du labeur, dans le cours toujours pareil des saisons ; ce qu'il avait toujours été pour les paysans, jamais contents, constamment en train de maudire la pluie et le soleil, la grêle et les gelées, le phylloxéra qui s'attaque à la vigne et le charbon ou mal noir qui s'en prend au blé. Et ce que les campagnes, jour après jour, offraient à la vue du cultivateur, c'était l'allégorie la plus véridique de la vie : un ouvrage pénible quotidiennement menacé, souvent anéanti ; des maux qui naissaient invisiblement, qui se propageaient inexorablement. Et ces maux mêmes, par les noms que les paysans leur donnaient, précisaient l'allégorie de la vie : le mal noir, le mal blanc, le mal rouge.

Don Antonio n'aimait guère l'indifférence dont Candido faisait preuve face aux manœuvres des siens pour le faire interdire. Il lui semblait inconcevable que quelqu'un se laisse dépouiller de son bien avec une telle tranquillité d'esprit : encore que la propriété fût injuste, encore que les lois qui la protégeaient fussent injustes... Et tout cela avec, par-dessus le marché, un certificat d'imbécillité. Aussi entreprit-il avec alacrité d'enquêter au sujet de ces manœuvres : quels membres de la famille de Candido étaient précisément à l'origine de la chose ? quelles étaient les motivations de l'instance judiciaire ? quels avocats, quels juges ? où en était l'instance en question, dans le labyrinthe judiciaire, et quel était l'avis du juge à son sujet ? Il ne lui fallut que quelques jours pour tout savoir là-dessus.

Comme on l'a déjà dit, les frères et les sœurs du père de Candido avaient toujours nourri l'espoir de mettre la main sur les biens laissés par leur consanguin : comme pour respecter quelque volonté de déshériter Candido que Maître Francesco Maria Munafo, s'il en avait eu le temps, aurait assurément mise en œuvre. Mais, pour barrer la route à cet espoir, il y avait eu dès l'abord, en faveur de Candido, le général : homme qui avait des relations puissantes, tant par un passé nullement passé, que par un présent bien ressemblant au passé. Mais, le général complètement dégoûté de Candido, Concetta dehors et « celle-là » dedans, leur espoir avait repris du poil de la bête. Hélas, nouveau frein, voilà Candido inscrit au Parti Communiste, qui, à coup sûr, le protégerait et assisterait.

L'expulsion de Candido du Parti fut pour eux comme un feu vert. Ils tâtèrent le général et Concetta : mais le général ne voulait plus entendre parler de Candido ; quant à Concetta, elle entendait certainement en parler et en parlait, mais comme d'un malheureux qui, par elle-même élevé pendant quatre lustres avec amour et sacrifice, courait tout droit à une fin malheureuse. Ils ne négligèrent point, bien sûr, de sonder l'opinion publique, et le résultat fut, à l'unanimité, le suivant : une femme comme Paola, ce garçon, *elle n'en aurait fait qu'une bouchée* : tant en vertu de *l'ars amandi* où, pas de doute là-dessus, elle était on ne peut plus experte, que par la convoitise de l'argent qui, chez une femme comme « celle-là », ne pouvait être qu'archipuissante et impitoyable. Seulement, au moment où ils commençaient à donner forme à leur projet, voilà que Paola avait filé : comme, c'était de notoriété publique, elle avait filé en l'absence de Candido, en emportant de lourdes valises, le soupçon que « celle-là » vidât déjà avant les poches de Candido se mua en la certitude quelle l'avait dépouillé en partant.

Don Antonio parvint également à se procurer copie des papiers. Pour démontrer spécifiquement l'imbécillité de Candido, on arguait de deux faits qui, à y regarder de près, se contredisaient : le fait que, encore que gros propriétaire terrien, il s'était pourtant inscrit au Parti Communiste, lequel, tout le monde sait cela, entend donner la terre aux paysans ; et le fait que, environ une année plus tard, pour la manie exhibitionniste qu'il avait de faire cadeau de ses terres aux paysans, il avait été fort sagement expulsé du Parti. On passait ensuite à une démonstration beaucoup plus détaillée : mentionnant entre autres l'offre faite à la commune de lui céder

gratuitement des terrains d'une étendue considérable, dont la valeur s'élevait à plusieurs millions de liras ; les folles dépenses auxquelles il s'était livré sur ses terres pour y apporter des améliorations des plus discutables ; sa cohabitation avec une fille d'extraction inconnue, qui avait exercé des fonctions très humbles chez son propre grand-père – cohabitation tenue pour scandaleuse par la femme qui l'avait élevé (Concetta Munistori, 51 ans, présentement au service de l'honorable député Arturo Cressi : à convoquer comme témoin), désapprouvée par ce grand-père (général et député Arturo Cressi, lui-même à convoquer comme témoin), et finie, cette cohabitation, par la disparition de la fille en question qui aurait – la ville tout entière le présumait — emporté des objets de valeur appartenant au patrimoine des Munafo.

— Magnifique ! – dit Candido. – Avec des motivations pareilles, sûr et certain qu'ils me prennent mes terres.

OceanofPDF.com

De l'entretien que Candido eut avec un juge et un psychiatre, et du verdict d'interdiction judiciaire qui s'ensuivit.

Les tantes et les oncles, celles-là flanquées de leurs conjoints, avaient pris place sur des sièges alignés, dans l'antichambre du juge. Six, plus leur avocat : une vraie foule, dans cette petite pièce. Candido les salua avec allégresse. Tenant cette bonne humeur pour suspecte, ils répondirent avec froideur. Pourtant, l'une des tantes ajouta à son bonjour : – Nous le faisons pour ton bien. – Candido répondit : – Je sais bien, – croyant que cette tante en était vraiment persuadée, ainsi que les autres. On fait tant de choses pour le bien d'autrui qui finissent par devenir le mal d'autrui et de soi-même. Par exemple, Paola qui était partie. Autre exemple, ceux-là qui voulaient sauvegarder son bien, sinon pour le lui conserver, du moins pour le conserver tout court. Le bien, le patrimoine Munafo : une espèce d'abstraction pour laquelle, plus tard, ils se déchireraient entre eux.

C'est eux qui furent introduits les premiers dans le bureau du juge. Ils s'y ruèrent en jouant des coudes, comme si tout le monde n'y trouverait point sa place et que les derniers finiraient par rester dehors. Ils demeurèrent là-dedans environ une heure, pour en sortir moins assombris, presque satisfaits : et leur homme de loi, le plus satisfait de tous. Ils prirent congé de Candido, puis s'essaimèrent à l'extérieur. Du seuil du bureau du juge, le greffier appela : – Munafo Candido – et Candido franchit ce seuil. Le juge était assis derrière sa table : un visage dur arborant un sourire fort peu naturel, des cheveux drus et noirs sur un front bas. A sa droite, mais comme se tenant à l'écart, un homme extrêmement maigre était assis, l'œil égaré, la main portée constamment et nerveusement à sa chevelure en désordre, comme pour la peigner. Derrière une table plus étroite, le greffier.

Le juge se leva à demi pour serrer la main à Candido, présenta : – Le professeur Palicatti, – le monsieur qui était assis à sa droite et qui, pour tout salut, battit des paupières. Candido prit place au-devant d'eux sur un siège que lui montra le juge. Celui-ci le scrutait, le professeur Palicatti l'enveloppait d'un regard flou et éteint.

— Ainsi... – commença le juge. – Ainsi... – Il rangea des papiers, toucha ses plumes et ses crayons, comme s'il cherchait là-dedans les paroles qu'il aurait à accrocher à cet « Ainsi... » – Ainsi, vous le savez, vos parents souhaitent vous interdire... Qu'en pensez-vous, vous-même ?

— Rien, monsieur le juge : c'est à vous d'y penser.

— Bien sûr, c'est à moi d'y penser... A moi et au professeur Palicatti... Le professeur Palicatti, – expliqua-t-il, – est psychiatre.

— Ah, – fit Candido. Il ne s'y attendait pas, mais il aurait dû s'attendre qu'on fourrerait un psychiatre là-dedans.

— Ainsi, – reprit le juge, – vous n'avez rien à dire au sujet de cette action de vos parents visant à vous faire interdire.

— Je pourrais dire que c'est folie de leur part que de se charger de s'occuper de mes affaires.

— Folie, dites-vous. – Le juge paraissait satisfait. – Folie... Parfait... Qu'en pensez-vous, monsieur le professeur ?

Le professeur Palicatti leva la main droite, dans un geste qui pouvait être condamnation, acquittement, attente, indifférence.

— En somme, – insista le juge, – vous ne voyez rien de répréhensible dans cette action de votre famille pour vous priver de la disponibilité de vos biens.

— D'un point de vue personnel, égoïste, j'arrive à la tenir pour une bonne action.

— Vous entendez ? – dit le juge au professeur, et sa satisfaction, à présent, se manifestait par un ricanement.

— J'entends, j'entends bien, – dit le professeur, non sans quelque agacement.

— Mais alors, – demanda le juge, – pourquoi, spontanément, et sans qu'on en vienne à tout cela, – et il agita ses mains au-dessus des papiers qu'il avait sur sa table, comme pour les mélanger ainsi que les feuilles d'une salade, – n'avez-vous pas proposé à vos parents la gestion de votre patrimoine, sa protection et sauvegarde ?

— Ils ne m'ont rien demandé. Et, de mon côté, je me disais que c'eût été trop demander.

— Ah, trop demander... Parfait, parfait... — Le juge lança un regard d'interrogation au professeur, mais le détourna aussitôt en ne rencontrant que le vide.

— Puis, — ajouta Candido, — du moment qu'il y a la loi et que les miens se sont adressés à la loi, mieux vaut faire les choses dans les règles, justement suivant la loi, la justice.

— Suivant la loi, la justice... Joli, — apprécia le juge, — très joli. — Et il plongea dans ses pensées, comme saisi d'amour pour la beauté de ces deux paroles, de ces deux idées : la loi, la justice. Après quoi :

— Pour ce qui me concerne, cela me paraît suffisant... Et vous, monsieur le professeur, avez-vous des questions à poser à notre ami ? — L'expression « notre ami » et le ton sur lequel il l'avait prononcée apportèrent à Candido la révélation que le juge, au point où en étaient les choses, estimait qu'il méritait pleinement l'interdiction que sa famille réclamait.

— Des quantités de questions, — dit le professeur.

— Allez-y, — l'invita le juge.

— Voilà, — dit le professeur, — je voudrais bien en savoir un peu plus quant à votre expulsion du Parti Communiste.

Candido raconta point par point l'affaire.

— Cette interdiction, — dit le professeur, lorsque Candido eut achevé son récit, — c'est à l'égard du Parti Communiste que je la prononcerais, moi.

— Comment, — s'étonna le juge, — vous êtes bien communiste vous-même, monsieur le professeur ?

— Mais oui, — dit le professeur. — Seulement, comment dire, un peu « refoulé » sur les bords.

— Bon dieu... Chinois ? — questionna soucieusement le juge.

— Pas tout à fait... En tout cas, ne vous faites pas de souci : je passerai l'affaire à un de mes confrères, qui est social-démocrate... Un homme consciencieux, un excellent praticien... De toutes manières, Monsieur Munafo devra passer deux ou trois jours dans un hôpital, en observation... On ne peut pas, comme ça, séance tenante...

— Bon, bon, bon, — le coupa le juge. — Nous allons en parler... Quant à vous, Monsieur Munafo, vous pouvez partir.

C'est ainsi que Candido passa deux jours dans un hôpital psychiatrique. Il manqua devenir fou en voyant la façon dont les autres étaient traités. Mais, s'il ne devint pas fou, il reçut de l'excellent praticien, consciencieux et social-démocratique, ce certificat d'imbécillité que le juge, ses parents et lui-même espéraient.

OceanofPDF.com

De la manière dont la famille fêta Candido, pour le récompenser de son comportement face au juge et aux médecins, et des ennuis que leur valut cette fête.

Des vicissitudes qui se produisirent lors de son interdiction, deux faits se gravèrent dans la mémoire de Candido par leur signification indélébile : le refus du professeur Palicatti de s'occuper de son cas, et l'affection soudaine, et enflammée, dont l'entourèrent les siens, une fois le verdict prononcé.

Le professeur Palicatti était le premier spécimen de communiste situé à la gauche des communistes sur qui Candido tombait. Il avait bien entendu dire qu'il y en avait, mais il n'en avait jamais rencontré. La désinvolture avec laquelle le professeur, après avoir lâché un mot cruel sur le Parti Communiste et provoqué les soupçons du juge, avait passé la main pour ce qui était de juger d'après science et conscience l'avait terriblement impressionné. Ce professeur, il l'avait par la suite croisé à l'hôpital : il l'avait abordé, s'était fait reconnaître. – Ah oui, – avait dit le professeur, – je me souviens... – Comme si cinq ans s'étaient écoulés depuis qu'ils s'étaient rencontrés dans le cabinet du juge, et non pas cinq jours. – Mais, cher ami, moi, de ces cas sordides, je m'en lave toujours les mains. L'argent, les choses : que voulez-vous que cela me foute si vous les gardez ou si cela tombe entre les mains de vos parents ? C'est détruire qu'il les faut, les détruire : l'argent, les choses, vous, vos parents... – et de filer en se brouillant avec fureur la chevelure. Candido en resta comme deux ronds de flan, surtout à ce « cher ami » qui semblait faire écho à celui du juge.

Quant à sa famille, il semblait à Candido que, d'après la façon dont il s'était soumis à leur instance et dont, en présence du juge et du psychiatre, il l'avait par son comportement agréée comme étant juste, cette famille avait retiré la conviction que lui-même, Candido, les aimait bien : aussi, hantés par le remords de ne point l'avoir aimé tant d'années durant, nourrissaient-ils à présent une envie anxieuse de lui porter affection. Et comme Candido leur avait fait part de sa décision de partir, peut-être sans nul esprit de retour (décision qu'ils approuvaient avec enthousiasme en leur

for intérieur et qu'ils espéraient durable), ils décidèrent de leur côté de concentrer et manifester, au cours d'une réunion familiale opulente et plénière, toute cette affection dont ils s'éprouvaient ses débiteurs pour ce qui était du passé et qu'ils souhaitaient lui porter dans l'avenir. Quasiment une fête.

Tous ces parents qui l'aimaient désormais tellement, Candido les connaissait à peine. Deux oncles, deux tantes, les épouses des oncles, les maris des tantes ; plus une douzaine de cousins et de cousines. Puis encore d'autres, d'une parenté plus lointaine. Candido confondait les visages et les noms : il connut cent tribulations pendant une bonne partie de la soirée. Finalement, de cette foule qui était comme un jeu de cartes continuellement brassé et rebrassé, une physionomie agréable émergea : celle désormais identifiable, celle à laquelle il pouvait se fier, ainsi qu'il en va toujours pour les timides et égarés jetés au milieu d'une compagnie nombreuse et inconnue. Sa cousine Francesca, fille de tante Amélie. On ne pouvait pas la dire jolie, mais il y avait de la lumière dans ses yeux et dans son sourire : intelligente, vive, prompte à émettre un mot plaisant et un avis mordant. Elle se colla à Candido et Candido à elle : pendant tout le reste de la soirée, c'est-à-dire jusqu'à l'aube.

Lorsqu'ils prirent congé l'un de l'autre, Francesca dit à Candido : – Je veux aller avec toi. — Elle le dit en souriant, presque en manière de plaisanterie, et prête à reculer, à s'échapper : mais, dans sa voix, il y avait comme un tremblement, un pleur.

— Où donc ? – demanda Candido.

— Partout.

Elle le dit avec un visage grave, résolu.

Candido rentra chez lui en se demandant s'il allait tomber amoureux ou s'il l'était d'ores et déjà. Toujours est-il qu'il résolut de presser son départ. Seulement, le lendemain, comme il se rendait à la campagne, il entendit tout à coup un autre grondement s'ajouter à celui de sa moto et se rapprocher de plus en plus. Francesca courait à son côté, sur son propre engin, le visage pâle et décidé, les cheveux au vent.

— Je t'aime, – cria-t-elle.

— Moi aussi, – cria Candido.

Ils passèrent une couple d'heures ensemble, en se promenant à travers champs. Et une semaine après, ils partirent de concert.

Pour les parents de Francesca, pour les oncles et les tantes de Francesca et de Candido, pour toute la famille, ce fut une défaite, et la panique. Dès l'abord, tout le monde s'accordant contre Candido, lequel, dans la lignée des Munafo, et dès sa naissance, avait porté le malheur ; et il eût été sage de ne jamais se mêler de lui et de ses affaires ; car un de son espèce, mal né et vivant encore pis, ne pouvait que corrompre et saccager tout ce qui était bel et bon... Après quoi, les avis commencèrent à se diversifier, les parties à diverger. Les parents de Francesca s'accrochèrent à l'espoir que l'union de leur fille avec Candido allât jusqu'à la légalisation et à la sanctification par le mariage : qu'on affranchirait donc Candido de cette interdiction qu'ils s'étaient tant employés pour obtenir. Mais le reste de la famille était d'avis contraire, ils ne tenaient nullement à lâcher la gestion des biens. Il en résulta des disputes, on en vint même à des litiges, et des inimitiés solides en découlèrent.

Candido et Francesca finirent par apprendre des bribes de tout cela, mais à la façon de nouvelles d'un monde lointain, d'un temps reculé.

Des voyages qu'effectuèrent Candido et Francesca, et de leur long séjour dans la ville de Turin.

Encore qu'en ayant dépensé pas mal dans sa campagne, Candido possédait toujours un peu d'argent. L'argent accumulé par les avares jaillit de tant de côtés, de tant de trous, et il faut cette autre espèce d'avarice qu'on appelle prodigalité pour qu'il se disperse vite de tous côtés. Candido en avait dépensé : judicieusement, quoique on eût tenu pour folles ses dépenses dans le verdict de son interdiction ; et il lui en restait. Avant même de rencontrer Francesca, il avait déjà résolu de l'investir en des voyages et Francesca partageait son idée. Par la suite, ils travailleraient.

Francesca avait toujours souhaité aller en Espagne, Candido en France. Ils se rendirent en Espagne et en France. Ensuite, en Egypte, en Perse, en Israël. Mais tout était comme dévalorisé par rapport à ce qu'ils avaient imaginé. Seuls Barcelone, pour les gens, et Paris, pour tout, ne les déçurent point. Toutefois, ce qu'il y avait de beau dans leurs voyages, c'était leur amour et de faire l'amour : comme si l'essence des pays se muait en l'imagination de leurs corps ; comme si l'imagination de ces mêmes lieux, leur mémoire, c'était en leurs corps qu'elles gisaient.

Pas de fâcheuses aventures, de contretemps, de difficultés. S'aimant et aimant tout le monde – domestiques, chauffeurs, guides, vagabonds, enfants des quartiers populaires, Arabes et Juifs –, tout le monde les aimait, croyaient-ils. Et ils furent également spectateurs de faits dont ils savaient bien qu'ils pouvaient avoir lieu et qui avaient effectivement lieu, mais qui, lus dans un journal, se fussent vite effacés sans laisser la moindre trace : de les voir, ils demeuraient en eux indélébiles, significatifs. A Madrid, le jour où l'on y célébrait l'anniversaire de la guerre civile que Franco avait gagnée, auprès du *generalísimo* qui avait l'air enchâssé dans une dalle funèbre baroque (Candido se rappelait la photo que son grand-père gardait à son chevet), ils virent, attentif et souriant à la parade militaire qui défilait sous ses yeux, l'ambassadeur de la Chine de Mao. Et au Caire, plein de Russes ainsi que Rome d'Américains, dans un café justement plein de Russes (des techniciens disait-on : et toujours groupés, avec le pas et l'œil

d'une ronde militaire), ils virent la police arrêter un étudiant parce que, l'explication leur en fut donnée par un garçon, soupçonné de communisme. La Chine communiste rendant hommage à une victoire du fascisme, la Russie communiste aidant un gouvernement qui mettait en prison les communistes ; allez savoir combien d'autres contradictions, incongruités, absurdités de ce genre il y a de par le monde, – se disaient Candido et Francesca, – qui nous échappent, que nous ne voyons pas, que nous entendons nous laisser échapper et ne point voir. Car, si on les voyait, tout deviendrait plus simple ; tandis que nous avons besoin de les compliquer, d'en faire des analyses compliquées, de leur trouver des causes, raisons, justifications compliquées. Alors que si on les voit, elles ne présentent pas la moindre complication ; quant à les supporter, encore moins.

A leur retour en Italie, ils errèrent quelque peu, afin de choisir la ville où s'arrêter pour y chercher du travail : Candido aimait bien Milan, Francesca Turin. Ils résolurent de faire halte à Turin. Don Antonio les recommanda à un prêtre défroqué et à un autre qui allait se défroquer : celui-ci trouva à Francesca de l'ouvrage dans un jardin d'enfants ; celui-là, à Candido, dans un atelier mécanique. Ils allèrent se loger Via Garibaldi, rue des Siciliens. Ils avaient comme retrouvé leur pays. Grâce aux deux ecclésiastiques, ils retrouvèrent aussi le Parti Communiste. Bien différent de ce qu'il était dans leur ville. Les communistes, ici, savaient tout du communisme : mais c'était un tout-savoir qui aboutissait à ne rien savoir. Là-bas, on ne savait rien : et c'était comme s'ils savaient tout.

Candido ne cacha guère aux camarades de Turin l'histoire de son expulsion du Parti, il la raconta avec minutie. Ses auditeurs en conclurent que là-bas, en Sicile, tout pouvait arriver, tout arrivait : malheureusement même dans le Parti Communiste. Ils ajoutèrent que, plus tard, et bien sûr avec l'accord de ceux qui l'avaient expulsé, on le reprendrait dans le Parti. En fait, plus tard, ils en vinrent à se méfier de lui.

Tout commença un soir où l'on discourait du danger d'un coup d'état en Italie. Tout le monde y croyait et personne, hormis Candido, ne doutait de sa réussite. Quelqu'un dit qu'il fallait s'apprêter à quitter l'Italie et presque tout le monde agréa la proposition. Candido demanda : – Et où irez-vous ? – La plupart répondirent en France ; d'autres, au Canada ou en Australie. Candido demanda, et il se posait en même temps la question en son for intérieur, car lui-même, comme la majorité des autres, avait pensé à la

France : – Comment se fait-il qu’aucun de nous ne veuille aller en Union Soviétique ? – Quelques-uns le regardèrent de travers, d’autres grognèrent. – C’est pourtant bien un pays socialiste, – insista Candido. On lui répondit presque en chœur : – Bien certainement, cent fois d’accord... C’est un pays socialiste : pas de doute là-dessus. – Et Candido : – Mais alors c’est là-bas que nous devrions souhaiter d’aller, puisque nous sommes socialistes. – S’ensuivit un silence glacial puis, comme s’il était bien plus tard que d’ordinaire, et en fait il était plus tôt que d’ordinaire, tout le monde se leva et fila. Quelques jours plus tard, d’un camarade plus charitable que les autres, Candido apprit que les autres, à la suite de ses paroles ce fameux soir, le tenaient désormais pour un provocateur. Par la suite, plus il cherchait à expliquer, à éclaircir, plus les camarades s’enfermaient dans leur méfiance et l’asticotaient. Candido en prenait du souci, de l’amertume. Jusqu’au soir où, comme il revenait d’une de leurs réunions, Francesca lui dit : – Et si ces gens-là n’étaient que des imbéciles ? – Ce fut le début de la libération, de la guérison.

Pendant ce temps-là, Turin devenait une ville de plus en plus triste. Comme confusément dédoublée, liquidement partagée : deux villes qui s’assiégeaient mutuellement, et névrotiquement, sans que, de chacune d’entre elles, on pût déceler les positions, les défenses, les avant-postes, les chevaux de frise et de Troie. Le nord et le sud de l’Italie s’y agitaient, cherchaient démentiellement à s’éviter et à la fois se heurter : les uns et les autres embouteillés dans la production d’automobiles, une nécessité superflue pour tous, un superflu nécessaire à tous. Bien à la lettre embouteillés : et Candido appliquait à la ville l’image des deux scorpions dans la bouteille, par quoi un journaliste américain avait synthétisé la situation des puissances atomiques, l’Union Soviétique et les Etats-Unis d’Amérique. Le nord et le sud de l’Italie, eux-mêmes semblables à deux scorpions dans une bouteille : la bouteille qu’était Turin.

De ce qu’était Turin, il parlait à Don Antonio dans ses lettres. Et Don Antonio répondait qu’assurément c’était une situation effrayante : mais les gens du Piémont l’avaient voulue ; et il était juste qu’ils payent. Seulement, ripostait Candido, nous payons nous aussi, les gens du Midi. D’accord, répondait Don Antonio, mais le moment viendra où nous casserons la bouteille, nous. Il devenait un brin gauchiste, Don Antonio, un brin maoïste, un brin mai 68 à la française : mais toujours à l’intérieur du Parti

Communiste. Sauter à gauche, disait-il, ce serait folie pure, infinie, circulaire on finit sans s'en douter par se trouver à droite. Et n'est-ce pas, demandait Candido, comme si on était à l'intérieur d'une autre bouteille ? Certes, répondait Don Antonio, mais pas à l'état de scorpions.

OceanofPDF.com

Des voyages de Candido et de Francesca à Paris, et de leur décision de s'y fixer.

Ils se rendaient souvent à Paris. Chaque fois qu'ils disposaient d'un congé dépassant les quatre jours : de manière qu'ils pussent y rester au moins trois journées complètes, en tenant compte des heures qu'il fallait pour le voyage en chemin de fer. Ils n'avaient point de voiture : ils y avaient tout naturellement renoncé, vu qu'ils demeuraient dans la ville d'où les autos se répandaient dans toute l'Italie. Or l'une des raisons de l'amour qu'ils portaient à Paris – en dehors de l'amour pour l'amour, de l'amour envers la littérature, de l'amour à l'égard des petites et vieilles choses, des métiers petits et anciens – tenait au fait que l'on y pouvait encore marcher, encore flâner, encore aller sans soucis et s'arrêter pour contempler.

Ainsi, ce n'est qu'à Paris qu'ils pouvaient se promener la main dans la main, ce n'est qu'à Paris que leurs pas prenaient une lenteur délectable. En somme, ils s'y sentaient affranchis, libres. Et c'était, assurément, un fait mental, un fait littéraire : mais, dans ces espaces, dans les rythmes de l'architecture et de la vie qui s'y déroulait, il y avait quelque chose qui acquiesçait à l'idée, et peut-être aux lieux communs, que l'on avait de Paris avant même de le connaître. C'était une grande ville pleine de mythes littéraires, libertaires et aphrodisiaques, qui débordaient l'un dans l'autre et s'épousaient : de même que, dans un nu de Courbet, on devinait l'interlude entre une étreinte et l'autre, la Commune et la conversation avec Baudelaire ; mais c'était aussi un ensemble de petites contrées parmi lesquelles on pouvait choisir, découper pour y vivre celle qui nous convient le mieux, celle où nous sommes nés ou celle où nous avons rêvé de vivre. Petites contrées qui sont comme des facettes de la grande ville et la forment : une grande ville qui sent la campagne, qui s'en alimente et la respire, qui la reproduit par des symboles. « Des chats stationnaient devant les boutiques, remuant leurs queues ainsi que des drapeaux. Ils se tenaient là immobiles, leurs yeux observant avec attention, tels des chiens de garde, devant les paniers de salades vertes et de carottes jaunes, de choux aux reflets bleuâtres, de radis roses. On eût dit, ces boutiques, des potagers...

Les terrasses des cafés comme en fleurs par leurs petites tables rondes aux pieds minces, où les garçons prenaient l'aspect de jardiniers ; on aurait dit, lorsqu'ils versaient le café et le lait dans les tasses, qu'ils arrosaient de blancs parterres. En bordure, il y avait des arbres et des kiosques, à croire que c'étaient les arbres à vendre les journaux. Dans les vitrines, les marchandises dansaient pêle-mêle, mais dans un ordre absolument précis et toujours surnaturel. Dans les rues, les agents se promenaient, oui, ils se promenaient, leur pèlerine sur une épaule ou l'autre, et il paraissait bien étrange que ce vêtement pût les protéger contre la grêle ou contre un orage. N'empêche qu'ils le portaient avec une confiance inébranlable dans la qualité du drap ou dans la bonté du ciel – sait-on jamais ? Ils ne circulaient pas comme des agents, mais comme des gens qui n'ont rien à faire et qui ont le temps de regarder un peu le monde comme il va. » Ainsi voyait Paris en 1926 le lieutenant Frantz Tunda (un Autrichien, d'abord disparu, du fait de la guerre, en Sibérie, ensuite, du fait de la paix, en Europe) : et semblablement le voyaient, un demi-siècle plus tard, Candido et Francesca. Et il se peut bien qu'il n'en allât plus de même pour ceux qui y étaient nés et y demeuraient, pour ceux qui l'avaient pratiqué précédemment. « Paris n'est plus Paris » : une idée courante, proclamée par ceux qui le connaissaient bien et par ceux qui ne le connaissaient pas du tout. Seulement, pour Candido et pour Francesca, Paris était toujours Paris.

Ils y couraient donc dès qu'ils en avaient le loisir.

Et ils rêvaient toujours d'y rester. Comme Candido en parlait souvent dans son atelier, un jour un camarade de travail — qui s'appêtait justement à se rendre à Paris, dans l'atelier mécanique d'un de ses proches — lui proposa d'y aller lui aussi : le travail était assuré, la paye convenable, et Paris, c'était Paris. Candido en parla avec Francesca. A l'enthousiasme qu'elle manifesta sur-le-champ, des réflexions soucieuses succédèrent : Candido trouverait bien de l'ouvrage, mais elle y perdrait le sien. Comment vivre à Paris si elle-même ne participait pas à leur entretien par quelque emploi et quelque salaire ?

Ils allaient se résigner quand Francesca, lisant un livre traduit du français et constatant qu'il était fort mal traduit, eut une idée. Le français qu'elle avait étudié à l'institution du Sacré-Cœur, elle ne l'avait jamais abandonné : elle l'avait même cultivé, amélioré. Elle se rendit donc aux Editions Einaudi et demanda qu'on lui confie la traduction d'un livre quelconque. Non sans

perplexité, et plutôt pour la contenter et s'en débarrasser, on lui donna à traduire, à l'essai, *Un rêve fait à Mantoue*. Francesca parcourut quelques pages du livre. Le nom de l'auteur, Yves Bonnefoy, était presque d'excellent augure. Bonne foi. La bonne foi. Seulement, ceux qui lui avaient confié cette traduction n'étaient pas tellement de bonne foi. C'était un texte difficile : ils entendaient sans doute la décourager, et ne la voir revenir que pour rendre le livre et renoncer à ce travail.

Francesca s'y engagea avec tout son amour-propre. Elle y travailla, peut-on dire, jour et nuit. Lorsqu'elle retourna chez Einaudi, elle savait sur Bonnefoy tout ce que l'on pouvait trouver dans les bibliothèques de Turin et elle apportait un chapitre traduit. On ne tarda pas à l'informer que son travail pouvait aller, qu'elle n'avait qu'à poursuivre sa traduction et que cette traduction serait publiée.

Elle lisait tous les soirs à Candido ce qu'elle avait écrit. Bonnefoy leur plaisait à l'une et à l'autre, ils en venaient à l'aimer. *Un rêve fait à Mantoue*. Un soir qu'ils étaient bien près de partir pour Paris, et qu'ils se sentaient comme pris dans un songe, comme à l'intérieur d'un songe, Candido dit : – Tu sais ce qu'est notre vie, la tienne et la mienne ? Un rêve fait en Sicile. Peut-être sommes-nous encore là-bas et ne faisons-nous que rêver.

Des lettres qu'échangeaient Candido et Don Antonio, et du voyage que Don Antonio fit à Paris.

Don Antonio approuva leur installation à Paris. Il approuvait presque tout ce qui naissait de quelque inquiétude, tout ce qui constituait une tentative de réaliser ce que l'on souhaite ou dont on rêve. Il l'approuvait avec la mélancolie de qui, prisonnier, n'envie point la liberté dont jouissent les autres : tout juste cette mélancolie, le regret de ne pas avoir vu au moment qu'il fallait le chemin d'une évasion possible, d'une liberté possible. « Je me sens de plus en plus prêtre » – écrivait-il, – « et l'évolution du Parti m'y aide, mais je me fusse bien privé de cette aide : une évolution que je ne désapprouve pas, que je ne discute pas (un marxiste qui n'évoluerait point, qui ne s'adapterait point à la réalité, qui ne serait point ductile, équivaldrait à une paralysie et à sa propre négation), sauf pour ce qui me concerne personnellement, ce moi qui renâcle tant à mourir et qui voudrait bien que d'autres l'aident à mourir... Peut-être finirai-je par me marier... Peut-être retournerai-je à la prêtrise...» Et il lui venait parfois des poussées de gauchisme, des invectives contre le Parti : « Le parti de la classe ouvrière ! Et, par-dessus le marché, ou plutôt par-dessous, de la classe ouvrière occupée, justement parce qu'occupée, justement parce que non préoccupée, n'étant pas sujette à corruption si insérée (et elle l'est bien) dans un tissu corrompu... Ce n'est que du chômage et des écoles, qui sont l'immense antichambre de la révolution, que pourra venir je ne dis pas la révolution, désormais renvoyée à une date imprécisée, mais la force qui permettrait un changement vrai, effectif, dans les choses de l'Italie... mais les chômeurs et les étudiants, le Parti n'en veut pas, bien plus qu'ils ne veulent, eux, du Parti. Au mot étudiant, un bon communisme sort son pistolet : tout comme le docteur Goebbels au mot intellectuel. Seulement, moi, je ne suis pas un bon communiste...» Toutefois, il lui arrivait à lui aussi de sortir son pistolet : « Ce que le gauchisme estudiantin n'a guère compris (et il ne pouvait point le comprendre, suscité qu'il est par les rejetons de la bourgeoisie), c'est qu'on ne peut pas dire à l'ouvrier qui arrive en définitive à se nourrir que, justement parce qu'il est là à consommer son repas, il court le risque de n'être pas suffisamment révolutionnaire. Laisser là son plat de

lentilles pour reprendre son droit d'aînesse révolutionnaire ne paraît nullement juste à la classe ouvrière, et c'est bien pourquoi, dans cet ami qui surgit sur sa gauche, il décèle, dans son discours révolutionnaire, sous les drapeaux rouges et les portraits de Lénine, le vieil ennemi qui jusqu'à hier ne surgissait que de droite. » Et il repartait dans ses attaques contre le Parti : « J'ai rencontré l'autre jour un gars qui revenait de Moscou. Il y avait passé quatre mois, envoyé par le Parti prendre des leçons de marxisme-léninisme ; autrement dit, de stalinisme. Tout à fait comme on le pratiquait il y a vingt ans. Je viens de questionner le député Salès là-dessus : il m'a dit qu'il n'était pas au courant et que la chose lui paraissait impossible. Je lui ai donné le nom et le prénom du gars, je le lui ai décrit : il le connaissait mais ignorait qu'on l'avait envoyé à Moscou. Il m'a régélé d'un mot sardonique : – Peut-être, – a-t-il dit, – qu'on envoie là-bas les plus cons... – J'ai répondu : – Possible, oui : mais vu que dans le Parti aussi l'avenir est aux cons... – Il a souri avec mélancolie : il se peut qu'il soit persuadé que l'avenir est aux cons, car lui-même, ces derniers temps, a été mis un peu à l'écart. A présent, si deux membres du Parti se rencontrent (je dis bien deux, pas un de plus), ils parlent de l'Union Soviétique, du Parti et de certains hommes du Parti avec la même absence de préjugés et la même liberté avec lesquelles les prêtres parlent entre eux du pape, de la curie romaine et de l'évêché... En tout cas, cette histoire du gars envoyé faire ses classes en Russie montre bien que tous les discours que l'on tient sur l'eurocommunisme, le communisme italien, l'émancipation quant à l'Union Soviétique ne sont que salades... » Et, quelques mois plus tard : « Liquider le mythe de Staline avait déjà été une grosse erreur ; liquider le mythe de l'Union Soviétique l'est encore davantage. Au reste, je ne crois pas que celui de l'Union Soviétique soit un mythe (il l'est encore pour les vieux communistes de la base) vide et que l'Union Soviétique soit carrément un pays fasciste, comme le prétendent certains communistes, qui pourtant s'y rendent encore pour s'y soigner ou interminablement festoyer : la révolution a bien eu lieu... » Dans ses propres lettres, Candido parlait à Don Antonio de Paris, de la vie qu'il y menait avec Francesca, de ce qu'ils y voyaient ; alors que Don Antonio n'écrivait que du Parti, de sa condition de communiste, de la manière dont le Parti Communiste était ou n'était pas communiste. C'était, chaque fois, vérité. Vint le moment où Candido chercha à rassembler toutes ces vérités : et cela ne donna rien, c'était comme un bouillonnement, tout débordait... Il écrivit à Don Antonio : « Je

viens de relire toutes vos lettres : il y a là tant de vérités, et si contradictoires, qu'un homme ne peut pas les contenir toutes, un parti non plus. » Don Antonio répondit : « Un parti ne peut pas les contenir toutes : et, en effet, le Parti Communiste ne choisit que les plus mauvaises. Mais la gauche, l'homme de gauche, le peuvent bien... Toutes ces nombreuses vérités qui doivent nécessairement cohabiter constituent le drame de l'homme de gauche, le drame de la gauche. Et le Parti Communiste, il devra recommencer à les vivre toutes s'il n'entend pas quitter la gauche... C'est comme, pour le catholique, le problème du libre arbitre et de la prédestination : deux vérités qui ont à coexister. » Candido ne savait pas grand-chose du libre arbitre et de la prédestination. Il répondit : « Et si l'ensemble de toutes ces vérités n'était qu'un grand mensonge ? C'est une question simple : on pourrait y donner une réponse simple. »

Don Antonio répondit : « On en parlera quand je viendrai à Paris. » Il disait cela depuis que Candido s'y était fixé : ce voyage à Paris, il le ferait. Après avoir remis d'un mois à l'autre, d'une année à l'autre, il le fit bien, au mois d'août 1977. Candido et Francesca allèrent le chercher à la gare de Lyon. Il avait beaucoup vieilli ; et très fatigué du voyage, l'air égaré. Mais, déjà dans le taxi qui filait de la gare de Lyon à l'hôtel de Saint-Germain-des-Prés où on lui avait retenu une chambre, et rien qu'en lisant les noms des rues et des ponts, rien que de voir la Seine et Notre-Dame, il se reprenait, redevenait – vif, curieux, infatigable – le Don Antonio de dix ans avant.

De la rencontre que Candido fit de sa mère et de la soirée qu'ils passèrent ensemble, ainsi que de la manière dont, ce soir-là, il parvint à se sentir heureux.

« Le soir, je suis allé chez Lipp. » C'était comme un motif musical, l'air d'une chanson, qui affleurerait aux lèvres de Don Antonio chaque fois qu'il passait devant : et il y passait souvent dans ses journées, car c'était près de son hôtel. « Le soir, je suis allé chez Lipp. » Hemingway ou Fitzgerald ? Peut-être Hemingway, *Paris est une fête*.

Un jour qu'au lieu de répéter le refrain dans sa tête il le prononçait à mi-voix, Candido se trouvait avec lui. « Le soir, je suis allé chez Lipp. » Et Candido, aussitôt : « Eh bien, on ira ce soir... Ou plutôt cet après-midi : le soir, c'est toute une affaire que d'y trouver une table. »

Ils y allèrent donc l'après-midi. Toutes les tables étaient occupées, ils attendirent qu'il y en eût une de libre. Ils finirent par la trouver, dans un coin. A trois, ils durent se serrer : mais Don Antonio, Candido le comprenait bien, dans la carte des lieux mythiques de Paris qu'il avait tracée pendant des années et des années de lectures, souhaitait marquer l'endroit comme visité.

Francesca et Candido demandèrent un café noir, Don Antonio, un armagnac : et parce qu'il ne pouvait pas avaler plus qu'une gorgée du café que l'on faisait à Paris, et parce que, à Paris, il entendait manger et boire suivant ses lectures. Armagnac donc. Ou pastis. Ou calvados. Valeureux hommage à la littérature chez un Sicilien qui ne buvait presque jamais, ou alors tout juste un demi-verre de vin rouge à déjeuner et à dîner : comme presque tous les Siciliens.

Ils parlèrent de Hemingway et de Fitzgerald, des Américains à Paris, des écrivains américains que Don Antonio lisait au cours des dernières années du fascisme et qui, en ce temps-là, lui paraissaient tous très grands, alors que Candido et Francesca, plus tard, les liront distraitemment et même avec quelque impatience. Un couple américain occupait la table à côté d'eux : des Américains, pas d'erreur possible. L'homme avait les cheveux tout

blancs, parfaitement peignés, dans un visage plein et rose, des lunettes dans une monture métallique légère, le cigare entre les dents ; la dame avait les traits vieux, les cheveux d'un blanc donnant dans le violet, des lunettes en forme de papillon, grandes et lourdes, un corps souple et juvénile. Pour lui, on ne sait quoi de las, d'ennuyé, d'ensommeillé : tout l'opposé de la volubilité vive avec laquelle elle parlait et agitait ses mains. Il n'y a que les femmes américaines pour être aussi vieilles et à la fois aussi jeunes : et seuls les hommes américains ont cet air d'après-midi ensommeillé – une après-midi excellente, mais presque à la limite du haut-le-cœur – en présence de leurs conjointes.

Au moment où Francesca, Don Antonio et Candido avaient pris place à la table voisine, elle discourait et le mari acquiesçait, avec un mouvement quasi rythmique du chef. Après, elle se tut : comme prêtant attention à ce que les nouveaux venus disaient. Puis, subitement, la voilà qui se tourne de leur côté et demande, en italien : – Italiens ? – Francesca, Don Antonio et Candido répondent affirmativement. – Moi aussi, je suis Italienne, – dit l'Américaine. Et tout aurait pu s'arrêter là mais, après les avoir à nouveau scrutés, et longtemps, la femme questionne encore : – Siciliens ? – Nouvel acquiescement, et c'est alors qu'elle lance à son mari un long : – Oh ! — stupeur et ravissement mêlés, le « oh ! » typique des Américains, celui-là même que l'on sent se transmettre, tel un lien qui s'établit brusquement à travers tout le monde, parmi la foule qui assiste le 14 juillet au feu d'artifice sur la Seine : à chaque illumination nouvelle du ciel. – Moi aussi, je suis Sicilienne, – finit-elle par ajouter : et de recommencer à les scruter avec une expression hésitante, anxieuse, comme si la question qu'elle voulait poser, qu'elle se disposait à poser, allait découvrir la carte du destin.

Finalement, elle se décide à la poser : – De quelle ville ?

Don Antonio dit le nom de la ville.

Elle se lève, frémissant d'émotion, de grande émotion : la main sur la poitrine, comme pour comprimer les battements de son cœur. S'adressant à Don Antonio, mais l'œil sur Candido, elle dit : – Vous êtes l'archiprêtre Lepanto ; et toi... – Mais, depuis déjà quelques secondes, Candido savait que cette dame était sa propre mère.

S'ensuivit, chez Lipp, une scène de roman-feuilleton : à quoi mit fin un garçon qui s'approchait. Ils payèrent, sortirent. Madame Maria Grazia ôta

ses lunettes en forme de papillon afin de sécher ses larmes. La soutenant avec tendresse, répétant son nom, — Grace ! Grace ! — le mari considérait les trois autres d'un air de reproche : comme s'ils étaient responsables de cette intrusion qui risquait de lui gâter ses vacances.

Grace retrouva sa sérénité. Montrant son mari, elle dit à Candido : — Voilà... — Et peut-être allait-elle dire « ton père », peut-être allait-elle dire « mon mari ». Ses traits rougirent, sa parole se brisa, et elle finit par dire : — Voilà Hamlet. — Hamlet serra avec chaleur la main à Candido, à Francesca, à Don Antonio, en demandant en italien à chacun : — Comment allez-vous ? — Et tous les trois de répondre qu'ils allaient bien.

C'était, pour Grace et pour Hamlet, leur dernière soirée à Paris : ils repartaient le lendemain, et Hamlet ne pouvait pas remettre ce départ. Vraiment dommage qu'ils se soient rencontrés justement ce dernier soir. Candido vivait à Paris : eux, s'y trouvaient depuis deux semaines ; pourquoi ne s'étaient-ils pas rencontrés plus tôt ? En tout cas, pour ce soir-là, ils le passeraient ensemble. Avec quelque solennité, Hamlet les invita à dîner : dans un restaurant fameux.

Ils marchèrent dans Paris en parlant de leur ville (et Hamlet lui-même la tenait un peu pour sienne du fait que, pendant quelques mois, il y avait exercé sa domination, et qu'il y avait rencontré la femme de sa vie), de la Sicile, de l'Italie, de l'Europe. Sans y mettre la moindre intention, ils évitaient de parler de leur existence. Toutefois, ils y pensaient, le fils et la mère en particulier : et, bien vainement, l'un et l'autre s'efforçaient d'éprouver amour ou remords. S'ils avaient été seuls, ils n'auraient rien trouvé à se dire ou bien peu de chose. Heureusement, Don Antonio et Hamlet étaient là, qui s'étaient mis à discuter politique.

— Après trente-quatre ans... — commença Don Antonio.

— Ton âge, — le coupa Grace, en regardant avec tendresse Candido.

— Après trente-quatre ans, — reprit Don Antonio, — il m'est peut-être consenti de vous adresser une question que, je l'espère, vous ne tiendrez pas pour indiscrete.

— Laquelle ? — dit Hamlet.

— Voici ma question : comment avez-vous pu, quelques jours à peine après votre arrivée dans notre ville, choisir pour exercer des fonctions

publiques les pires de nos concitoyens ? Vous les avez trouvés tout de suite à vos pieds ou bien vous avaient-ils été signalés au préalable ?

— Ils étaient vraiment les pires ? – demanda en souriant Hamlet.

— Assurément... Notez bien que ma question, au point où nous en sommes, n'est que simple curiosité, mettons, historique : n'y voyez pas le moindre semblant de polémique.

— Je puis vous répondre, car je ne crois pas être encore tenu au secret : ce n'est pas moi qui les ai choisis. Quand on m'a envoyé dans votre ville, on m'a donné une liste de personnes à qui j'aurais à faire confiance... J'aurais : un ordre donc. – Et, pure formalité, d'ajouter : – Je le regrette.

— Nous l'avons regretté encore davantage, nous ! — dit Don Antonio. – Toujours est-il que c'est là ce que j'ai toujours soupçonné. Je veux dire, que vous étiez arrivé avec la liste des chefs de la Mafia en poche.

— Je vous dirai que moi-même, j'ai eu le soupçon que ma liste ne comportait que des gens de la Mafia... Voyez-vous, nous faisons la guerre...

Ils parlèrent de la guerre, de la paix ; et de l'Allemagne. Grace et Hamlet avaient passé deux mois à voyager en Europe : seule l'Allemagne les avait déçus. – L'Europe, – dit Hamlet, – est devenue un orphelinat : les orphelins de de Gaulle, les orphelins de Franco, les orphelins de Salazar ; et, en Italie, les orphelins du Parti Communiste... Il n'est que les Allemands pour garder un père, encore qu'à l'état de fantôme.

— Un fantôme semblable au père d'Hamlet pour Hamlet, – dit Don Antonio.

Hamlet sourit de cette allusion à Hamlet. – Seulement, – dit-il, – comme, dans toute l'Europe, il n'est que Sartre à en être préoccupé, pourquoi voulez-vous que ce soit justement nous, les Américains, qui ayons à nous en préoccuper ? Je crois au contraire que...

Mais ils arrivaient à leur restaurant. Grace enjoignit : – Assez de politique, préoccupons-nous du dîner. – Hamlet se connaissait en vins, il choisit et soumit son choix à l'avis de ses commensaux : mais aucun d'entre eux ne s'y connaissait comme lui.

Ils firent un excellent dîner : Hamlet et Don Antonio burent largement, les autres avec modération.

On accompagna Grace et Hamlet à leur hôtel. Grace invita Candido et Francesca à s'installer en Amérique. – Nous irons, un jour ou l'autre, – promet Candido, – on verra. Mais pour vivre, c'est ici que je veux rester... Ici, on sent bien que quelque chose est sur le point de s'achever, quelque chose est sur le point de commencer : et moi, j'aime bien voir finir ce qui doit finir. – L'embrassant, sa mère se dit : « Vraiment un monstre ! » Mais, au milieu de ses larmes, elle dit : – En Amérique nous avons tout : je t'y attends.

Candido, Francesca et Don Antonio descendirent les Champs-Élysées. La nuit était tendre, infiniment douce. Ils décidèrent de la passer à flâner à travers Paris, vu que le lendemain était un dimanche. Don Antonio, tous ces vins excellents avaient mis en lui non de la gaîté, à proprement parler, mais de la fantaisie et de la liberté. Il disait : – Tu as raison, c'est tout à fait vrai : on sent, ici, que quelque chose est sur le point de se terminer et c'est beau... Chez nous, rien ne finit, jamais rien ne finit... – Et il faillit en sangloter.

Ils passaient devant les sculptures de Maillol : Don Antonio exprima son envie de coucher auprès d'une de ces femmes de bronze. – Rien que pour dormir, – ajouta-t-il. – Dormir chastement : le sommeil le plus chaste de ma vie. – Et il discourt longuement de la chasteté, y ajoutant le latin des Pères.

Ils franchirent le pont Saint-Michel, et Don Antonio, presque prêchant, commença : – Ici même, au mois de mai 1968...

Candido le coupa : – Étaient-ce nos grands-pères ou nos petits-fils ?

— Question inquiétante... – dit Don Antonio. Et il ne pipa plus mot. Il réfléchissait, maugréait.

Sur les quais, ils prirent la rue de Seine. Et, devant la statue de Voltaire, Don Antonio s'immobilisa, s'accrocha à un réverbère, baissa la tête. Comme s'il entrait brusquement en prière. – Le voilà notre père, – finit-il par crier, – notre vrai père !

Avec douceur et à la fois une poigne robuste, Candido l'arracha à son réverbère, le soutint, l'entraîna. – Ne recommençons pas avec l'histoire des pères, – dit-il. Il se sentait le fils de la chance : et heureux.

Racalmuto, 3 octobre 1977.

NOTE DE L'AUTEUR

Montesquieu dit que « une œuvre originale fait presque toujours naître cinq ou six cents autres ouvrages, qui se servent de la première, plus ou moins, de la manière dont les géomètres se servent de leurs formules ». Je ne sais pas si *Candide* a servi de formule pour cinq ou six cents autres livres. Je n'en crois rien, et c'est bien dommage : nous nous ennuerions moins dans toute notre littérature. En tout cas, que le récit que je donne ici soit le premier ou le six centième, j'ai bien tenté de me servir de cette formule. Mais j'ai le sentiment que je n'ai pas réussi, et que ce livre ressemble à d'autres de ma façon. Cette alacrité, cette légèreté, impossible de les retrouver : moi-même, qui crois n'avoir jamais ennuyé mes lecteurs... Sinon du résultat, que l'on veuille bien tenir compte du propos : j'ai cherché à être vif, à être léger. Mais notre temps est pesant, très pesant.

OceanofPDF.com